UN CAHIER SPÉCIAL SUR LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE SHERBROOKE

La Tribune

• LEADER DE L'INFORMATION RÉGIONALE •

cyberpresse.ca



Expositions
Une multitude d'objets hétéroclites s'offrent aux visiteurs
Page S2

Patrimoine
Les vieilles photos en disent long sur l'histoire de Sherbrooke
Page S3



SHERBROOKE / **SAMEDI 23 NOVEMBRE 2002** / 93e ANNÉE / NO 235 bis

1.75$ plus taxes, (Floride 2.00$)

La Société d'histoire, déjà 75 ans!

Au service de la mémoire collective

Gilles Dallaire
COLLABORATION SPÉCIALE

Le 2 mars 1927. 24 notables, dont des prêtres, des juges, des avocats et des médecins, se réunissent à l'hôtel de ville de Sherbrooke pour demander aux dirigeants municipaux d'autoriser la création d'un organisme sans but lucratif ayant pour mission la conservation et la diffusion de documents divers relatifs à l'histoire locale et régionale et portant le nom de Société d'histoire des Cantons de l'Est.

Cinq jours plus tard, l'autorisation demandée est accordée et, dès le 9 mars, un conseil d'administration est élu. C'était il y a 75 ans. Le conseil est présidé par John Hayes, un magistrat originaire de Richmond. Il compte parmi ses membres l'abbé Dolor-Antoine Biron, curé de la paroisse Saint-Jean-Baptiste, le juge Georges-Henri Lemay, le docteur Charles de Labroquerie Mignault, l'abbé Nil Saint-Laurent et l'abbé Michel Couture, tous deux professeurs au Séminaire de Sherbrooke, de même que Philippe-Hector Dubuc, Joseph-O'Callagnan Mignault et Michel Lainé.

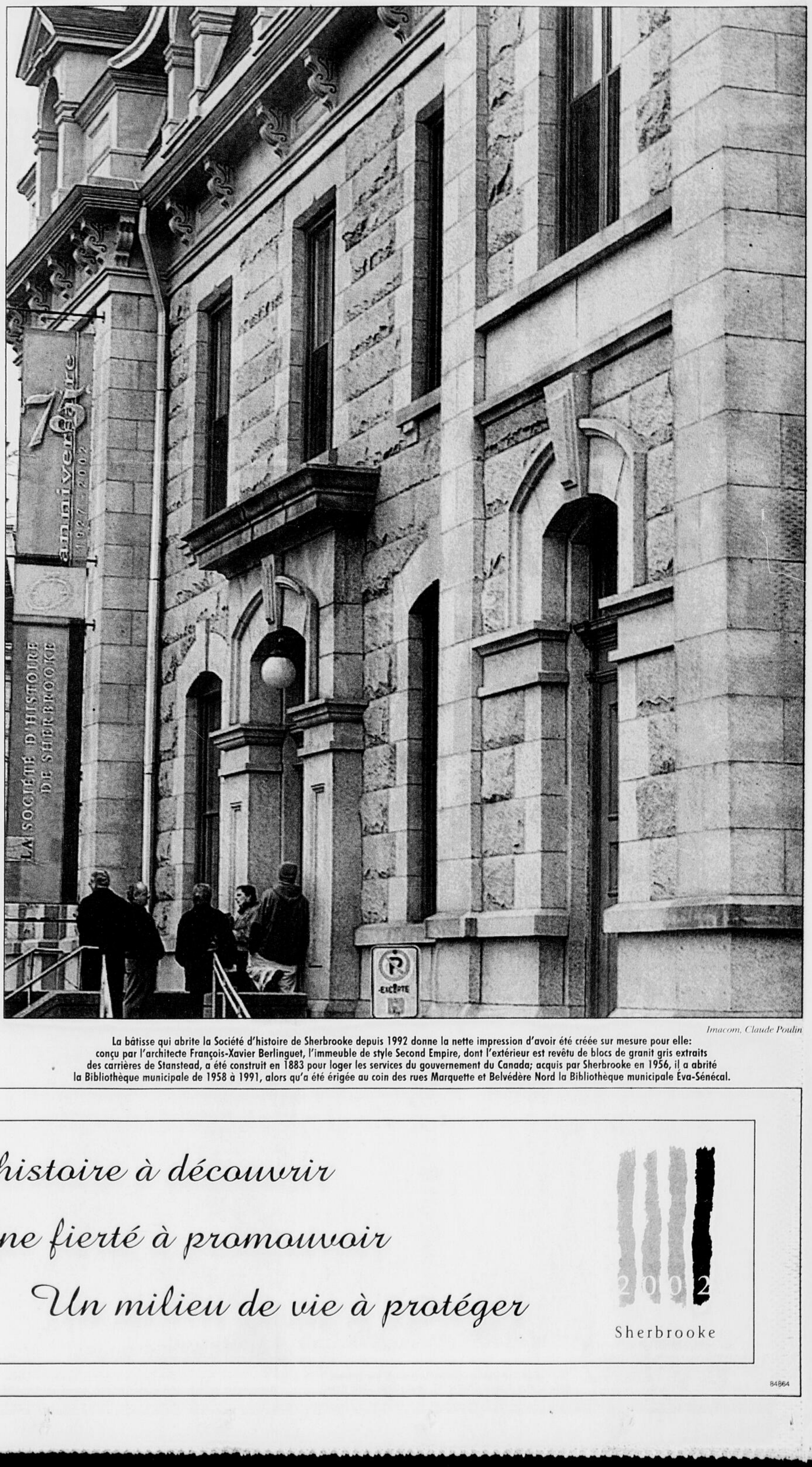
Jusqu'au début des années 1970, la Société d'histoire des Cantons de l'Est restera un cercle relativement fermé, constitué principalement de membres du clergé et des professions libérales. Elle remplira fidèlement sa mission de conservation, mais sa mission de diffusion se limitera à des rencontres annuelles et à des interventions en faveur de la conservation du patrimoine et de reconnaissance des événements et des acteurs qui ont ponctué l'histoire locale et régionale.

Une raison évidente à ce rayonnement limité: elle n'a pas de pied-à-terre et c'est chez ses membres qu'est conservée la plus grande partie de ses documents.

Tout change dans les années 1970 alors que le Département d'histoire de l'Université de Sherbrooke connaît un développement accéléré qui fait ressortir la nécessité de la création d'un centre d'archives où ces documents pourront être rassemblés, classés, conservés et consultés par les professeurs, les étudiants, les chercheurs et le public.

Cet engouement incite la Société d'histoire des Cantons de l'Est à ouvrir ses rangs davantage. Sa volonté d'ouverture est accueillie avec enthousiasme: elle devient rapidement la plus grande société d'histoire de la région et l'une des plus grande au Québec par le nombre de ses membres; de plus, Sherbrooke met à sa disposition un im

Voir **AU SERVICE DE** *en page S2*



Imacom, Claude Poulin

La bâtisse qui abrite la Société d'histoire de Sherbrooke depuis 1992 donne la nette impression d'avoir été créée sur mesure pour elle: conçu par l'architecte François-Xavier Berlinguet, l'immeuble de style Second Empire, dont l'extérieur est revêtu de blocs de granit gris extraits des carrières de Stanstead, a été construit en 1883 pour loger les services du gouvernement du Canada; acquis par Sherbrooke en 1956, il a abrité la Bibliothèque municipale de 1958 à 1991, alors qu'a été érigée au coin des rues Marquette et Belvédère Nord la Bibliothèque municipale Éva-Sénécal.

Une histoire à découvrir

Une fierté à promouvoir

Un milieu de vie à protéger

2002

Sherbrooke

84864

La Société d'histoire, déjà 75 ans!

Pages thématiques sur les 200 ans de Sherbrooke

Ce cahier groupe les pages thématiques réalisées par la Société d'histoire à l'occasion du bicentenaire de Sherbrooke.

Les thèmes abordés sont les suivants:

- Immigration;
- Éducation;
- Médias;
- Développement économique;
- Arts et culture;
- Administration municipale;
- Présence militaire;
- Vie religieuse;
- Santé et services sociaux;
- Transports;
- Développement juridique;
- Sports et loisirs.

AU SERVICE DE

Suite de la page S1

meuble, le plus petit, il faut en convenir, du Domaine Howard.

La voie menant à la création d'un Centre d'interprétation de l'histoire est désormais pavée. En 1989, la Société d'histoire des Cantons de l'Est change son nom pour celui de Société d'histoire de Sherbrooke et elle choisit de se consacrer principalement à la cueillette et à la diffusion d'informations portant sur la division, l'occupation et la transformation du territoire. L'année suivante, le ministère des Affaires culturelles du Québec la reconnaît officiellement comme centre d'archives privées. En 1992, elle quitte le Domaine Howard où elle logeait depuis la fin des années 1970 et où elle avait vite été à l'étroit pour s'installer dans le Vieux Sherbrooke, à un jet de pierre du centre-ville.

Un immeuble sur mesure...

Dans un cadre qu'on croirait avoir été créé sur mesure pour elle: conçu par l'architecte François-Xavier Berlinguet, l'immeuble de style Second Empire dont l'extérieur est revêtu de blocs de granit gris extrait des carrières de Stanstead a été construit en 1883 pour loger les services du gouvernement du Canada; acquis par Sherbrooke en 1956, il a abrité la Bibliothèque municipale de 1958 à 1991 alors qu'a été érigée au coin des rues Marquette et Belvédère Nord la Bibliothèque municipal Éva-Sénécal.

L'immeuble, situé rue Dufferin, à vue de nez du confluent de la rivière Magog et de la rivière Saint-François, porte le nom de Centre d'interprétation de l'histoire de Sherbrooke depuis que la Société d'histoire de Sherbrooke y loge et en assume la gestion. Son sous-sol abrite un service d'archives regroupant des collections de documents manuscrits, photographiques et sonores qui font revivre l'histoire de Sherbrooke et des Cantons de l'Est. On y trouve également une collection complète de journaux régionaux dont *La Tribune* et *The Record*, des cartes, des plans, des revues, des livres et des objets présentant un intérêt historique et ethnologique. Un espace y a été aménagé pour accommoder les chercheurs. Les autres paliers de l'immeuble sont occupés par des bureaux, des salles d'exposition et par les vastes locaux de la Société de généalogie de Sherbrooke.

Organisme de référence

La Société d'histoire de Sherbrooke qui compte quelque 350 membres et que Sherbrooke reconnaît comme l'organisme de référence en matière de patrimoine sur son territoire a été fortement mise à contribution en cette année qui marque le 200e anniversaire de la naissance de Sherbrooke. En plus de présenter à la salle Andrée-Désilets une exposition permanente survolant ces deux siècles, elle a présenté à la salle American-Biltrite des expositions portant sur des thèmes tels que les lieux et les trésors cachés du grand Sherbrooke et les étoffes d'autrefois. Elle présente aussi dans cette même salle une exposition qui raconte l'histoire de Sherbrooke en 200 photos.

La main, elle a commencé à se la faire en 1987 alors qu'elle a présenté deux expositions thématiques, l'une, intitulée *Les Belles d'autrefois*, l'autre, *Sherbrooke, lieu de passage abénakis*. Vingt-neuf expositions ont suivi depuis lors.

Et c'est loin d'être terminé.

Le Prix La Tribune depuis 1985

Le Prix La Tribune de la Société d'histoire de Sherbrooke est attribué chaque année depuis 1985 à une personne qui s'est engagée de manière remarquable dans la vie et le développement de la Société d'histoire ou dans l'avancement et la diffusion de l'histoire de Sherbrooke et des Cantons de l'Est.

Voici la liste des personnes qui ont reçu cette reconnaissance jusqu'à présent:

- Monique Nadeau-Saumier (2002)
- Antoine Sirois (2001)
- Laurent Biron (2000)
- Vincent Ruel (1999)
- Andrée Désilets (1998)
- Madeleine et Jacques Darche (1997)
- Louise Brunelle-Lavoie (1996)
- Louisette Pothier (1995)
- Jean-Pierre Kesteman (1994)
- Jean Mercier (1993)
- Hélène Wood (1992)
- Suzanne Lavoie (1991)
- Carrier Fortin (1990)
- Marcel Bureau (1989)
- Paul-Émile Fortier (1988)
- Marie-Jeanne Daigneau (1987)
- Denis Tremblay (1986)
- Charles-Émile Bélanger (1985)



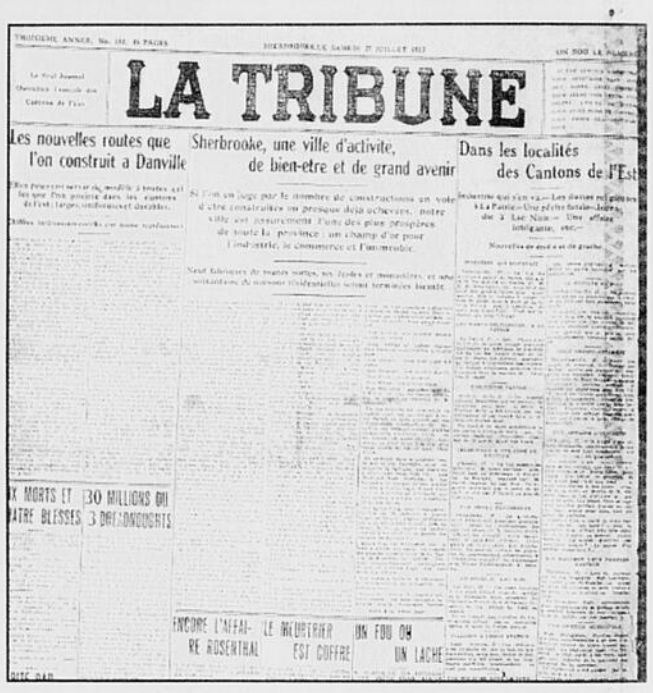
Imacom, Claude Poulin

Le Prix La Tribune de La Société d'histoire de Sherbrooke est une belle tradition. Le président de la Société d'histoire, Bernard Chaput, deuxième à partir de la gauche, a échangé récemment avec d'anciens récipiendaires. On reconnaît, de gauche à droite, Antoine Sirois, M. Chaput, Monique Nadeau-Saumier, Laurent Biron et Marcel Bureau.



Imacom, Claude Poulin

Pour mener à bon port ses différentes expositions, la Société d'histoire de Sherbrooke compte sur une main-d'oeuvre polyvalente et diversifiée. Parmi celle-ci, on retrouve, dans l'ordre habituel, Josée Perreault, coordonnatrice aux expositions et à l'éducation, Isabelle Desharnais, graphiste, et Nicolas Duquette, animateur.



Société d'histoire de Sherbrooke

Outre des plans, des cartes, des revues, des livres et divers objets présentant un intérêt historique et ethnologique, l'endroit abrite la collection complète des numéros de *La Tribune*, comme en fait foi cette première page du samedi 27 juillet 1912.



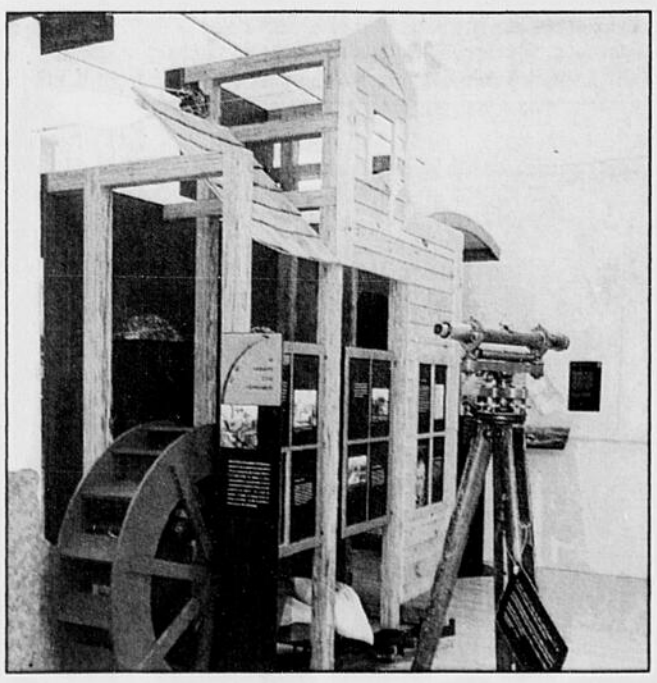
Société d'histoire de Sherbrooke, Fonds Frederick James Sangster

Au début du siècle dernier, le Carré Strathocna est un lieu de rendez-vous important pour les Sherbrookois. Situé rue Wellington Nord, en face de l'hôtel de ville actuel, le Carré Strathocna a longtemps hébergé le second marché publique de Sherbrooke.



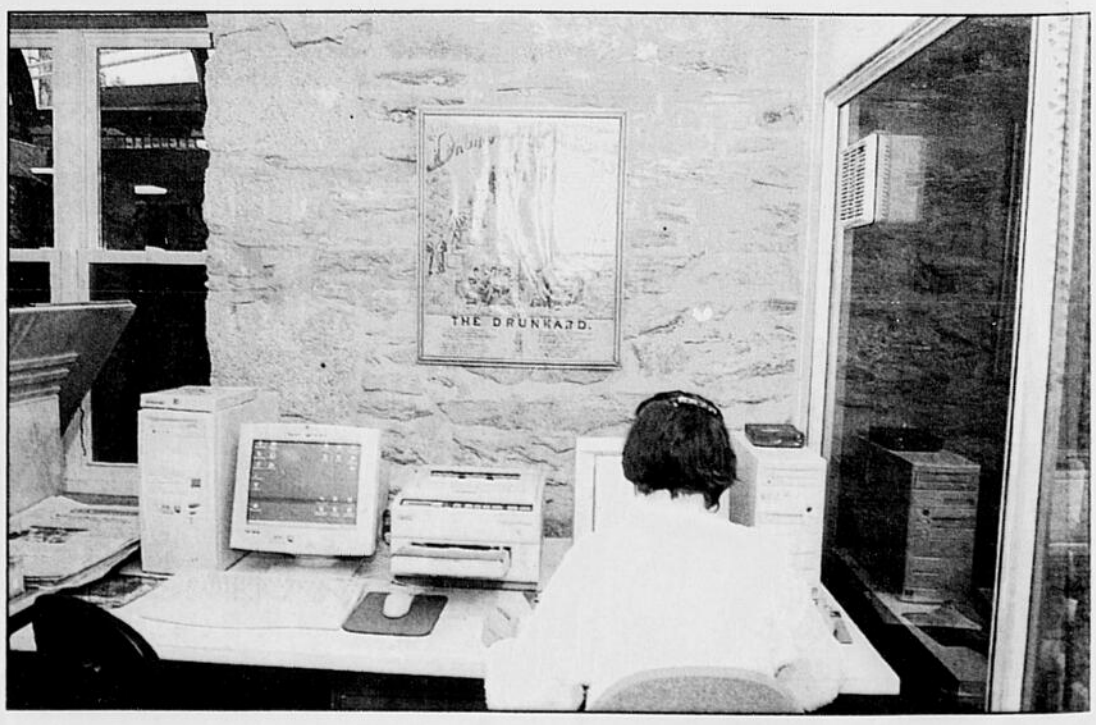
Imacom, Claude Poulin

La Société d'histoire de Sherbrooke compte parmi ses différents fonds d'archives diverses vieilles cartes, comme celle-ci relative à la division des terres dans le secteur Massawippi, que présente la directrice générale de l'organisme, Johanne Lacasse.



Imacom, Claude Poulin

La salle Andrée-Désilets abrite l'exposition permanente intitulée «Sherbrooke 1802-2002, deux siècles d'histoire».



Imacom, Claude Poulin

Un espace a été aménagé au sous-sol pour accommoder les différents chercheurs qui fréquentent l'endroit.

La Société d'histoire, déjà 75 ans!

Des trésors dans les armoires

Gilles Dallaire
COLLABORATION SPÉCIALE

Des trésors, ce que les armoires, les tiroirs et les boîtes en recèlent...

On n'a qu'à prendre pour exemple ce qu'on y déniche quand on fait le grand ménage et plus encore quand on déménage.

Des lettres venant d'un peu partout, plaisantes pour la plupart, émouvantes même, car les lettres désagréables, on s'empresse habituellement de les déchirer et de les balancer à la poubelle sitôt parcourues.

Des photos de parents proches et éloignés, de gens qu'on a connus, qu'on a simplement entrevus et même de parfaits inconnus. Des photos jaunies par le temps, cornées à force d'avoir été manipulées, qu'on s'est transmises de génération en génération depuis si longtemps qu'à moins de trouver des ressemblances frappantes on ne sait plus trop qui elles représentent. Des photos d'endroits où on a séjourné, qu'on a visités, où on a travaillé.

Des contrats, des cartes, des coupures de journal, des notes, des recettes, de tout pour faire court.

On est souvent tenté de tout jeter, surtout si ça encombre. Parfois, on ne résiste pas à la tentation et c'est bien dommage parce qu'à la Société d'histoire de Sherbrooke on est preneur de tout document, dans le sens large du terme, qui jette un rayon de lumière sur le passé.

Une mine d'information

«On n'a pas idée du volume et de la variété des informations que ces documents fournissent sur une société. Ils renseignent notamment sur l'évolution de la taille des familles, du costume, de l'habitat, des conditions de travail, des habitudes de consommation et sur une foule d'autres sujets», explique la directrice de la Société d'histoire de Sherbrooke, Johanne Lacasse, qui parle en connaissance de cause car elle est ethnologue de formation.

Elle est entrée au service de la Société d'histoire de Sherbrooke deux mois avant que l'organisme ne quitte le Domaine Howard pour emménager rue Dufferin. «À un moment tournant, au moment où, sous l'égide de l'historienne Andrée Désilets qui était alors sa présidente, de l'historienne Louise Brunelle-Lavoie, de la regrettée Louisette Pothier et des autres membres d'un conseil d'administration dynamique, la Société d'histoire de Sherbrooke venait


Andrée Désilets


Johanne Lacasse

de faire le pari qu'elle pouvait offrir ses services à un large public et ne plus être seulement un centre de consultation utilisé principalement par des spécialistes», ajoute-t-elle.

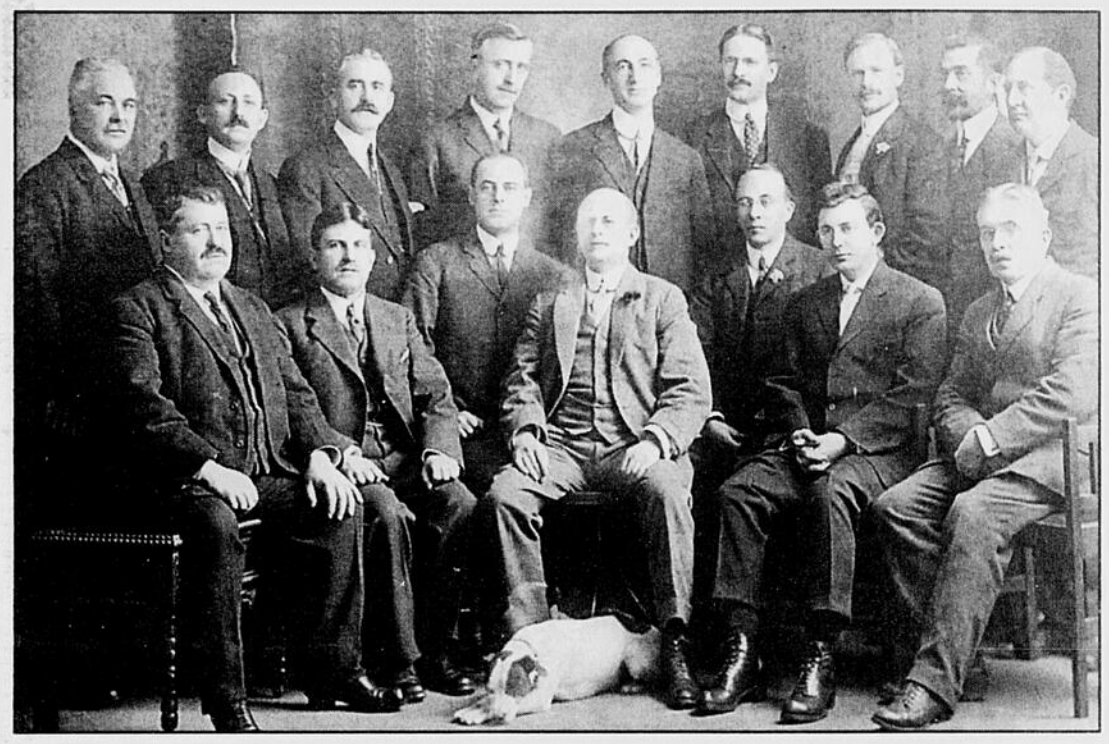
Elle souligne que, tout en restant fidèle à sa mission qui est la conservation du patrimoine local et régional, la Société d'histoire de Sherbrooke est devenue un précieux auxiliaire du milieu de l'éducation et que, bon an mal an, quelque 200 groupes d'élèves des écoles primaires de Sherbrooke et des environs visitent ses expositions. Elle prévoit aussi que, dès que la réforme parrainée par le ministère de l'Éducation aura été mise en place, les élèves des écoles secondaires locales et régionales pourront avoir accès à des activités conformes aux programmes scolaires qui stimuleront leur intérêt pour l'histoire de leur milieu.

«L'histoire locale, ce n'est peut-être pas une histoire spectaculaire mais c'est une histoire qu'on peut identifier par des noms et des visages, une histoire proche des gens rendue vivante grâce aux quelque 70 000 photos que nous avons recueillies, aux quelque 8000 volumes qui constituent notre bibliothèque et dont nous pouvons suivre le cheminement pas à pas grâce aux quotidiens *La Tribune* et *The Record* dont nous possédons la collection complète, indexée de surcroît, aux hebdomadaires et aux périodiques locaux et régionaux et à une foule d'autres documents», tout en déplorant que des documents d'un grand intérêt continuent d'être détruits à la tonne parce que leurs propriétaires ou leurs gardiens n'en soupçonnent pas la valeur.

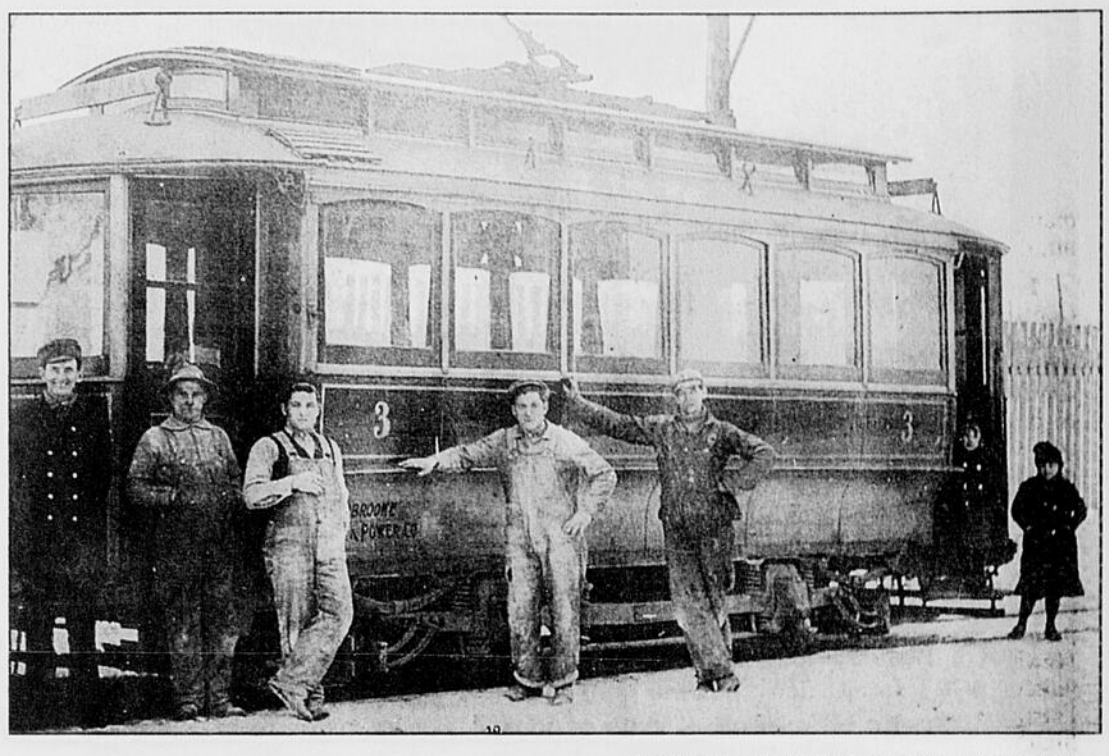
Intérêt et nationalisme

Andrée Désilets qui a été à la barre de la Société d'histoire de Sherbrooke pendant plus d'une décennie a été témoin en même temps qu'artisane de la montée de l'intérêt des Sherbrookois et des Estriens pour l'histoire de leur petit coin de patrie. «Cette montée a coïncidé avec celle du nationalisme québécois. On a commencé à enseigner l'histoire locale et l'histoire régionale dans les universités et on a vu de plus en plus de gens chercher à connaître les personnes et les événements qui, au fil des années, ont fait de Sherbrooke et des Cantons de l'Est une ville et une région différentes des autres villes et des autres régions du Québec. Il y a aussi eu la décentralisation des services gouvernementaux qui s'est traduite par l'ouverture d'un bureau régional du ministère des Affaires culturelles et d'un centre d'archives local. Tout cela a moussé l'intérêt du grand public pour l'histoire et a aussi fait naître un sentiment d'appartenance de plus en plus perceptible», explique-t-elle.
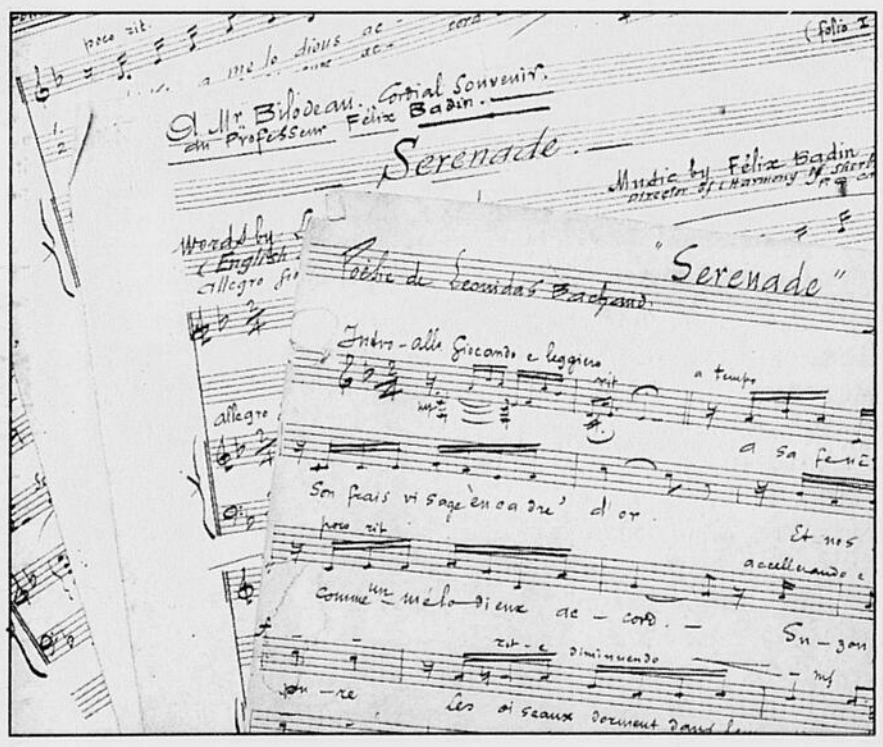
Andrée Désilets ajoute qu'une étape capitale a été franchie quand, en 1982, le conseil municipal de Sherbrooke présidé par le maire Jean-Paul Pelletier a mis en place une politique qui plaçait la valorisation de l'activité culturelle sur un pied d'égalité avec celle de l'activité commerciale, sportive, industrielle et touristique. «Sherbrooke a pu, par la suite, conclure avec le gouvernement du Québec des ententes dont ont bénéficié les organismes à vocation culturelle comme la Société d'histoire de Sherbrooke et qui ont estompé la crainte de mourir d'inanition financière qui est le cauchemar quotidien de la plupart des organismes sans but lucratif», souligne-t-elle.



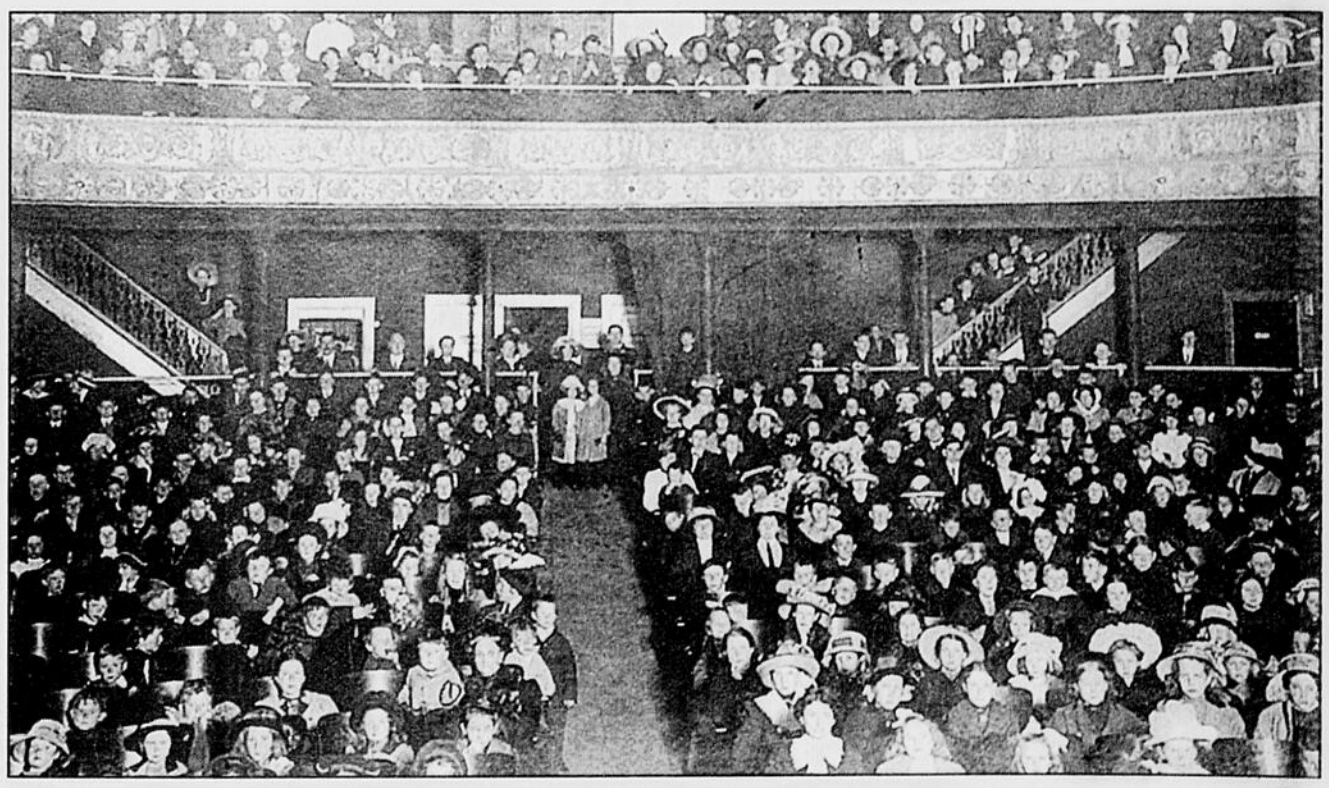
Société d'histoire de Sherbrooke, Fonds Frederick James Sangster
La Chambre de commerce de Sherbrooke ne date pas d'hier comme le prouve cette photo datant de 1912 et représentant un groupe d'hommes d'affaires du *Board of Trade of Sherbrooke*.



Société d'histoire de Sherbrooke, Fonds Gérard Auray
En 1911, le transport en commun sherbrookois passe par le tramway qui, à l'époque, se rend jusqu'au parc Victoria, situé «très loin» dans le quartier Est de la ville.



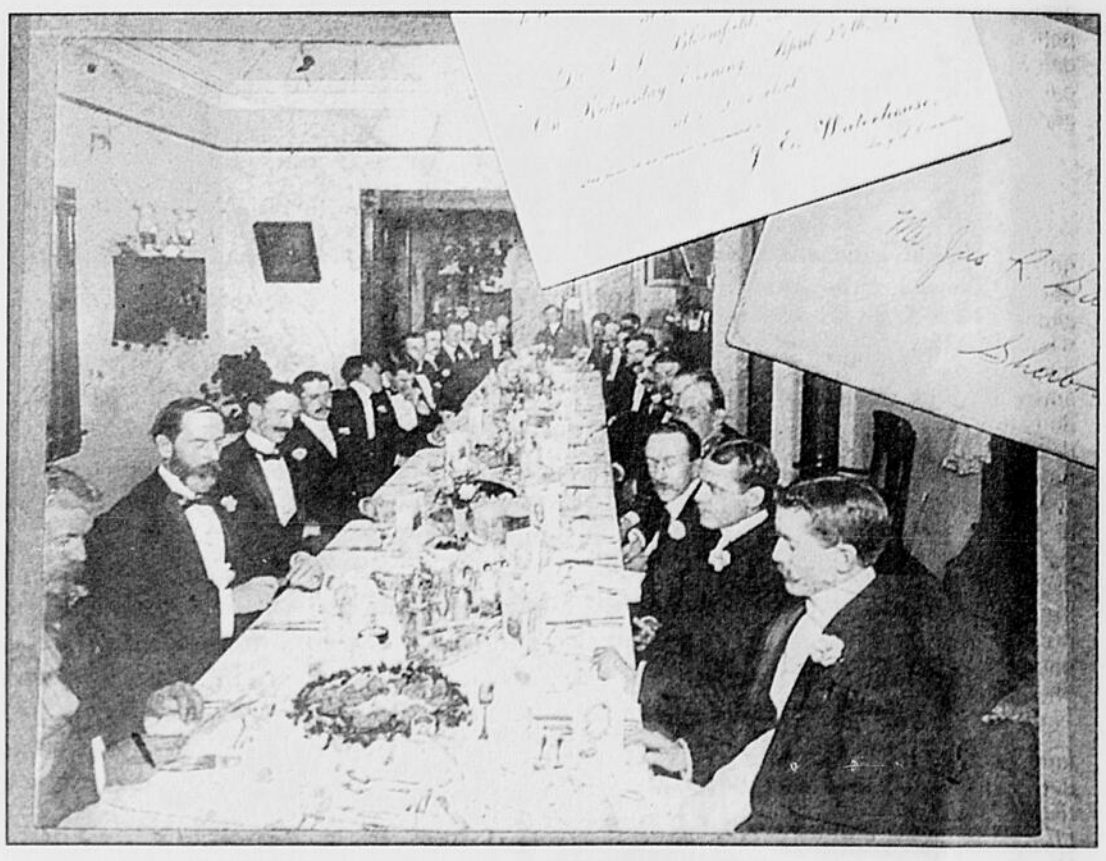
Société d'histoire, Fonds Léonidas Bachand
Parmi les documents qu'il est possible de retrouver sur les lieux, il y a des partitions musicales comme cette *Sérénade* dont les paroles sont de Léonidas Bachand avec une musique composée par le directeur de l'harmonie de Sherbrooke pendant les années 1920, le professeur Félix Babin.



Société d'histoire de Sherbrooke
Dans les années 1940, le *His Majestys* est la salle de spectacle la plus populaire de Sherbrooke. Situé rue Wellington, l'endroit compte 700 places et présente divers spectacles musicaux ainsi que des films.



Imacom, Claude Poulin
La Société d'histoire, c'est aussi Éric Melanson, historien, Stéphane Garneau, assistant archiviste, Sophie Cormier, assistante archiviste, et Hélène Liard, archiviste.



Société d'histoire de Sherbrooke, Fonds Frederick James Sangster
Cette photographie prise en 1901 montre un groupe d'anciens étudiants portant le nom de *Young Men Academy*. À ce moment, le groupe est réuni chez le docteur J. Bloomfield.

Sherbrooke 200 ans d'histoire
1802-2002

Des Abénaquis à une société multiculturelle
(première partie)

Établie par des colons américains au début du 19e siècle, Sherbrooke connaît un développement démographique assez lent jusqu'à ce que Alexander T. Galt et la British American Land Company favorisent son développement économique. Si les Anglais, les Canadiens français et les Irlandais sont parmi les premiers à être attirés par le dynamisme de Sherbrooke, le climat de tolérance et les opportunités d'affaires attireront par la suite plusieurs autres groupes ethniques, qui, peu à peu, feront de Sherbrooke une véritable ville multiculturelle.

LA PRÉSENCE AUTOCHTONE

La fréquentation du territoire sherbrookois a commencé bien avant la venue du premier Blanc. Suite à une défaite aux mains des Mohawks en 1660, puis au harcèlement des Anglais, les groupes abénaquis du Connecticut sont forcés de se diriger plus au Nord vers les colonies françaises. En 1700, les autorités de la Nouvelle-France décident de céder des terres aux Abénaquis sur les rives de la rivière Chaudière et dans St-François d'Odanak. Le bassin de la rivière St-François devient un lieu privilégié pour les Abénaquis. Ces espaces sont en effet propices aux activités de chasse, de pêche, de cueillette et de culture du maïs.

Bien que les Abénaquis n'établissent pas de campement permanent sur le site actuel de Sherbrooke, cette zone qu'ils désignent à l'époque du nom de *kinékétolekowak* (les grandes fourches) est un important lieu de passage vers les cours d'eau du nord des États-Unis.

UN PREMIER PEUPLEMENT AMÉRICAIN ET ANGLAIS

Les événements qui se déroulent dans les colonies anglaises à partir de 1763 seront déterminants pour le peuplement de la région des Cantons-de-l'Est. En effet, pendant cette période, les relations entre les colonies britanniques d'Amérique du Nord et l'Angleterre se détériorent. Les pratiques de la métropole sont jugées de plus en plus inacceptables par les colons américains et l'idée d'une autonomie politique se développe chez plusieurs. La tension monte et un conflit armé éclate en 1775 entre les tenants d'un gouvernement autonome et l'Angleterre, hostile à la séparation des colonies.

Un certain nombre de colons anglais, que l'on qualifiera de loyalistes, sont cependant opposés à la séparation et se rangent du côté des troupes anglaises. Suite à la victoire des insurgés, les loyalistes sont dépossédés de leurs terres. Une partie d'entre eux trouvent refuge au Canada dans la Baie Missisquoi. C'est le cas de Gilbert Hyatt, un loyaliste du Vermont, qui entreprend alors de demander des terres au gouverneur du Canada, Sir Frederick Haldimand. Malgré les réticences des autorités anglaises, Gilbert Hyatt, accompagné d'une équipe de pionniers, se dirige dans le Sud du canton d'Ascot en 1793. Plus tard, en 1802, il construira un moulin à farine au confluent des rivières Magog et St-François. On prendra l'habitude de nommer *Hyatt's Mills* le hameau qui se formera ici avec l'arrivée de quelques familles américaines. Gilbert Hyatt peut donc être considéré comme initiateur de Sherbrooke.



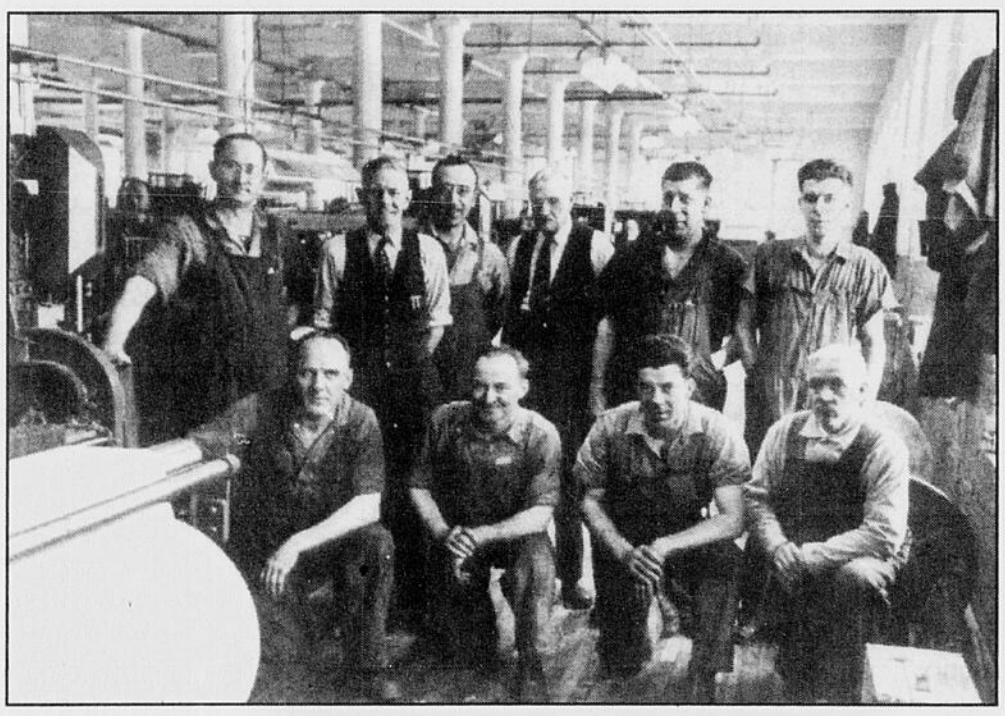
Descendants de Gilbert Hyatt en 1910. Fonds Hervé Bernard
La Société d'histoire de Sherbrooke

La guerre de 1812 terminée, le gouvernement britannique encourage la venue de colons anglais sur les terres des Cantons-de-l'Est. Ainsi les familles Beckett, Morkill et Griffith en profitent-elles pour s'établir à Sherbrooke. En 1815, un officier de la marine anglaise du nom de William Bowman Felton prend en charge le territoire d'Ascot en promettant de favoriser l'immigration britannique. Mais ses tentatives sont infructueuses.

Plusieurs services comme un palais de justice et une école primaire sont établis à l'endroit que l'on désigne depuis 1818 comme Sherbrooke en l'honneur du gouverneur du Canada, Sir John Coape. En 1834, une compagnie anglaise, la British American Land Company (BALCO), achète des terres de la Couronne et s'engage à développer la région. Ses résultats sont d'abord médiocres mais lorsqu'en 1844, Alexander T. Galt prend la tête de la compagnie, il instaure une politique d'industrialisation qui favorise l'arrivée d'entrepreneurs anglais et d'immigrants à la recherche de travail.

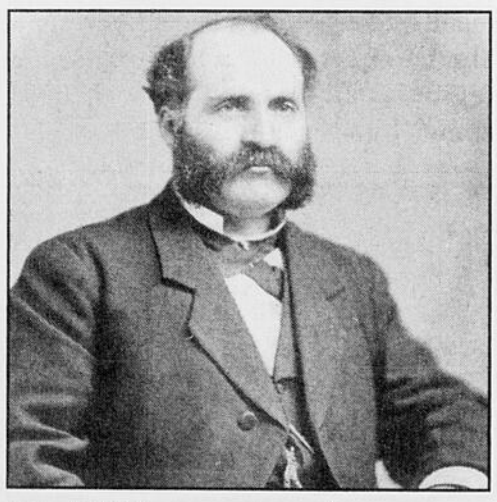
L'ESSOR INDUSTRIEL : LES CANADIENS FRANÇAIS ET LES IRLANDAIS ARRIVENT

Vers 1850, grâce au développement du chemin de fer, à la signature du Traité de réciprocité avec les États-Unis, et à la mise en place d'une politique municipale favorable, Sherbrooke reçoit un grand nombre de travailleurs canadiens-français et irlandais attirés par l'activité économique grouillante de la ville. Il faut dire que Sherbrooke est de plus en plus outillée pour recevoir de nouveaux travailleurs. Plusieurs manufactures voient le jour à partir du milieu du 19e siècle, parmi lesquelles on compte l'usine de lainages Paton qui emploie alors 150 ouvriers. Il est vrai que dans les campagnes du Québec, la vie est de plus en plus difficile et que c'est vers les villes que les habitants se dirigent pour assurer leur subsistance. En Irlande, c'est la maladie de la pomme de terre et la famine qui s'en suit qui poussent les habitants à se diriger vers le Canada.



Ouvriers de la Paton dans la salle de tissage vers 1945.
Collection de la Société d'histoire de Sherbrooke

L'immigration massive de la période industrielle change la composition sociale de Sherbrooke si bien qu'en 1871 les Canadiens français comptent pour plus de 50 % de la population de Sherbrooke. Si au départ les Irlandais et les Canadiens français viennent d'abord rejoindre la masse ouvrière, peu à peu ils occuperont des professions libérales. Si bien qu'en 1880, Sherbrooke élit son premier maire francophone, Hubert-C. Cabana. Une tradition de « bonne entente » s'instaure parmi les sherbrookois qui conduira le conseil municipal à être dirigée alternativement par un maire francophone et par un maire anglophone. Cette pratique se poursuivra de 1888 à 1955.



Hubert-C. Cabana, premier maire francophone de Sherbrooke.
Collection de la Société d'histoire de Sherbrooke

L'arrivée massive d'immigrants francophones permet aussi un développement institutionnel intense : nombre d'églises, de sociétés d'entraide et d'écoles francophones apparaissent pendant ces années.

Recherche et rédaction : Philippe Fortin
Montage infographique : Patricia Leycuras

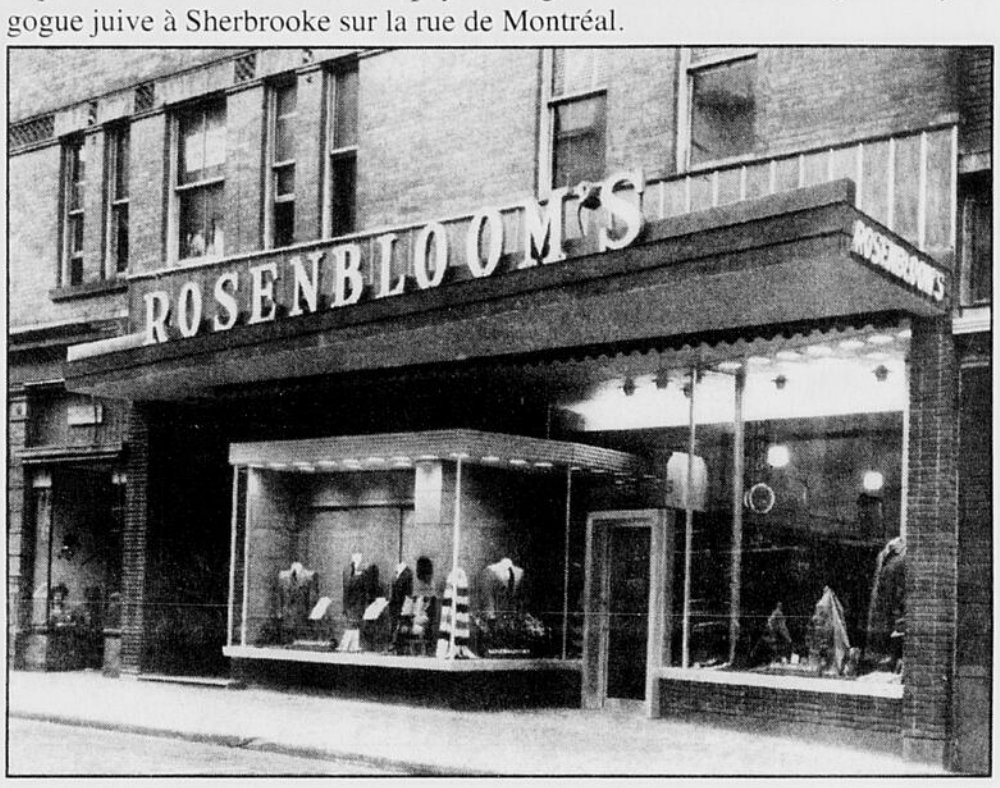
75e
LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE SHERBROOKE
La Société d'histoire de Sherbrooke
275, rue Dufferin, Sherbrooke, QC
J1H 4M5
Téléphone : 819 821-5406
Télécopieur : 819 821-5417
www.shs.ville.sherbrooke.qc.ca

62216

Sherbrooke 200 ans d'histoire
1802-2002
Des Abénaquis à une société multiculturelle
(suite et fin)

1870-1920 : DIVERSITÉ ET PLURALISME

L'activité industrielle sherbrookoise et le contexte mondial font qu'à partir de 1870 la composition ethnique de Sherbrooke se diversifie. Ainsi de 1870 à 1906, une communauté juive, limitée en nombre mais très dynamique, arrive à Sherbrooke. Les Juifs qui s'installent au Québec peuvent célébrer leur culte en toute liberté, ce qui contraste avec l'intolérance religieuse à laquelle ils font face dans leur pays d'origine. Dès 1919, on érige une synagogue juive à Sherbrooke sur la rue de Montréal.



Le magasin Rosenbloom's, rue Wellington Nord en 1951. Cet établissement est fondé par la famille juive Rosenbloom en 1898.
Fonds Lewis Rosenbloom
La Société d'histoire de Sherbrooke

Parallèlement aux Juifs, les Syriens et les Italiens qui s'établissent à Sherbrooke au début du 20e siècle, le font à la fois pour les avantages économiques et pour jouir des libertés civiles et religieuses qui priment au Canada. Les familles Kouri, Zakaib, Kandalaft et Scheib formeront la base d'une communauté syrienne qui se dotera en 1952 d'une église orthodoxe, la St.Ephrem Syrian Orthodox Church. Des familles italiennes arriveront également à Sherbrooke pendant ces années. En 1913, Antonio Fabi s'installe à Sherbrooke et fonde l'une des plus importante entreprise de construction de la région, Fabi et Fils. Si bien qu'en 1969, une rue du quartier est sera nommée en son nom.



L'équipe de hockey Fabi et fils en 1940.
Fonds Micheline Bureau
La Société d'histoire de Sherbrooke

DEPUIS 1950 : UNE SOCIÉTÉ MULTICULTURELLE

Si l'immigration subit un ralentissement pendant les années de crise (1929-1937), la fin de la Deuxième Guerre mondiale annonce la reprise des mouvements migratoires. La situation économique est particulièrement difficile pour les populations qui ont subi la guerre. Ainsi, de 1950 à 1970, Sherbrooke reçoit un contingent allemand à la recherche d'un meilleur contexte économique. Bien qu'étant numériquement limitée, la présence allemande à Sherbrooke s'intensifie et passe de 0.34 % de la population totale en 1951 à 0.6 % en 1961. Une grande part des immigrants allemands trouvent de l'emploi dans l'ingénierie ou dans l'enseignement. L'immigration allemande se réduit cependant dans les années 1960 alors que la situation en Allemagne s'améliore.



Femme asiatique devant l'épicerie Asie.
Fonds de La Tribune
La Société d'histoire de Sherbrooke

La stabilité politique du Canada, les bonnes conditions économiques et les politiques d'immigration incitatives sont des facteurs qui favoriseront l'arrivée d'immigrants au Canada et au Québec pendant la deuxième moitié du 20e siècle. Si les structures d'accueil se développent partout au Canada, il en est de même à Sherbrooke. En 1954, une société locale nommée Bien-être des immigrants se donne comme mandat de faciliter l'intégration des immigrants à la société Sherbrookoise. Dès 1956, des immigrants Hongrois, qui fuient la répression soviétique, bénéficieront des services de cette nouvelle société d'aide.

Dans les années qui suivent, le contexte mondial sera propice à l'arrivée de différentes communautés culturelles à Sherbrooke. En 1965, l'instabilité politique en Haïti provoquera une vague d'immigration haïtienne. Dix ans plus tard, plusieurs familles vietnamiennes qui fuient leur pays arrivent à Sherbrooke.

L'IMMIGRATION RÉCENTE

Depuis les années 1990, la société sherbrookoise ne cesse de se diversifier. En 1993, à la suite de la guerre faisant rage en ex-Yougoslavie, plusieurs familles bosniaques et croates immigrent à Sherbrooke. La même année, des familles d'Iran, de la Colombie et du Guatemala se mêlent à la communauté sherbrookoise. Des communautés jusqu'alors absentes de la mosaïque culturelle de Sherbrooke s'ajoutent en 1998-1999, notamment des ressortissants du Congo, du Burundi, du Soudan, de l'Algérie et de l'Afghanistan.

Plusieurs programmes locaux développés par le Service d'aide aux néo-canadiens (anciennement Bien-être des immigrants) ont été mis en place récemment pour faciliter l'arrivée de ces immigrants. Parmi ces programmes, soulignons la Formation d'accès au travail pour personnes immigrantes (FATI) et le Fonds pour les jeunes de minorités visibles (FJMV).

Par le passé, le dynamisme économique, le climat de tolérance et la proximité des grands centres urbains ont été des facteurs qui ont favorisé le développement démographique de Sherbrooke. Il est probable que la présente vitalité économique de Sherbrooke, l'excellence des structures d'accueil et la qualité de vie que peut offrir la ville, seront des facteurs qui permettront à Sherbrooke de continuer à attirer les populations d'origines variées dans le futur.

Recherche et rédaction : Philippe Fortin
Montage infographique : Patricia Leycuras

(prochaine parution : Sur les bancs d'école)

75e
La Société d'histoire de Sherbrooke
275, rue Dufferin, Sherbrooke, QC
J1H 4M5
Téléphone : 819 821-5406
Télécopieur : 819 821-5417
www.shs.ville.sherbrooke.qc.ca
62512

Sherbrooke 200 ans d'histoire 1802-2002

Sur les bancs d'école

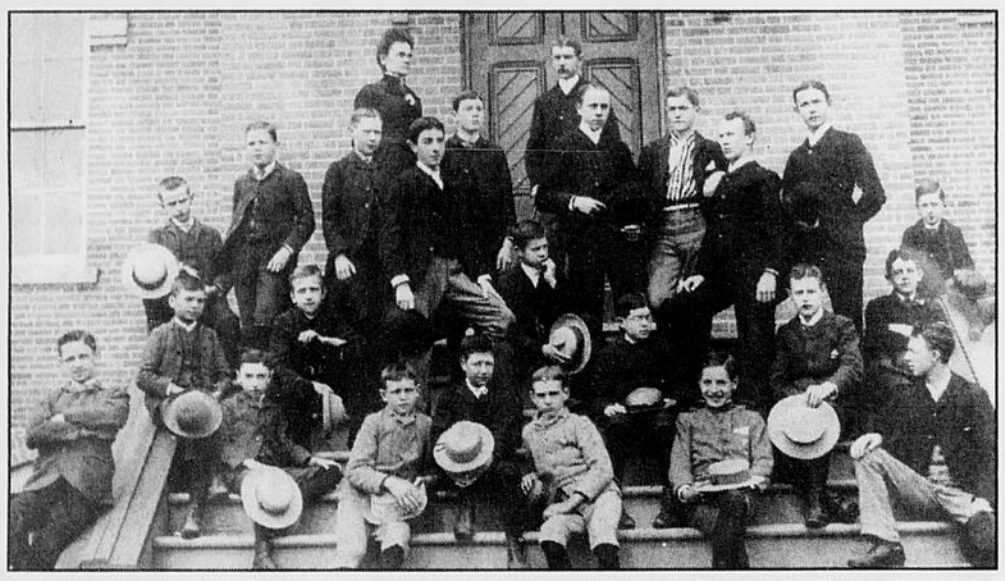
(Première partie)

L'ENSEIGNEMENT EN ANGLAIS



La Central School, construite en 1877, accueille les enfants du primaire habitant le quartier centre-sud. Elle ferme ses portes en 1939.
Fonds Frederick James Sangster.
La Société d'histoire de Sherbrooke.

Durant les premières années de Sherbrooke, les enfants acquièrent quelques rudiments de lecture et d'arithmétique à la maison ou à la *sunday school* où ils reçoivent en même temps quelques notions d'éducation chrétienne. Bientôt, en 1825, une première école primaire est ouverte : surnommée la *red school house*, elle est située sur le site de l'actuel Petit Théâtre de Sherbrooke. En 1827, la Sherbrooke Academy ouvre ses portes afin d'accueillir les élèves d'un niveau plus élevé. École privée laïque, elle est ouverte à toutes les confessions. Elle offre des cours de grec, latin, français, mathématiques, géographie, histoire, histoire naturelle et calligraphie. La Sherbrooke Academy est détruite par l'incendie de 1856 et reconstruite l'année suivante au coin des rues de l'Académie et du Palais. L'école est ouverte aussi bien aux filles qu'aux garçons, jusqu'en 1878, année où elle devient un établissement d'enseignement réservé aux filles puisqu'une école pour garçons, la



La classe de 1888 du Sherbrooke Young Men's Academy.
Fonds de la Sherbrooke Elementary School.
La Société d'histoire de Sherbrooke.

Young Men's Academy, vient d'ouvrir ses portes sur la rue Queen. La Sherbrooke Academy devenue ainsi la Young Ladies' Academy accueillera une soixantaine d'élèves par an jusqu'à sa fermeture en 1895.

LES PREMIÈRES ÉCOLES FRANCOPHONES

L'année 1855 marque les débuts de l'enseignement en français à Sherbrooke. L'initiative est due aux deux commissaires canadiens-français, Eugène Lefebvre et Henri Camirand. La classe dont l'institutrice est Luce Dufresne, sœur du curé Dufresne, obtient un tel succès qu'en 1857, on décide d'ouvrir une école entière aux francophones. Vers 1860, des démarches sont entreprises auprès des communautés religieuses afin d'assurer à la jeunesse sherbrookoise une solide éducation chrétienne. La création de l'évêché catholique de Sherbrooke en 1874, avec à sa tête Mgr Racine, accélère les choses. Trois ans plus tard, une commission scolaire catholique autonome est créée. À la fin du XIXe siècle, le diocèse de Sherbrooke est doté d'infrastructures éducatives catholiques gérées par les communautés religieuses établies sur son territoire.

UN LIEU DE HAUT SAVOIR POUR L'ÉLITE

C'est en 1855, à l'initiative du curé Dufresne, qu'un établissement d'enseignement secondaire catholique est créé. Voué à la formation classique et bilingue, l'établissement tient davantage de l'école commerciale que du collège classique. L'Institut Littéraire ainsi formé loge dans la vieille chapelle Saint-Colomban. Deux ans plus tard, il devient le Collège de Sherbrooke et se voit octroyer un nouvel édifice en brique, suite à l'incendie de la vieille chapelle de bois. En 1875, Mgr Racine change la vocation du collège qui

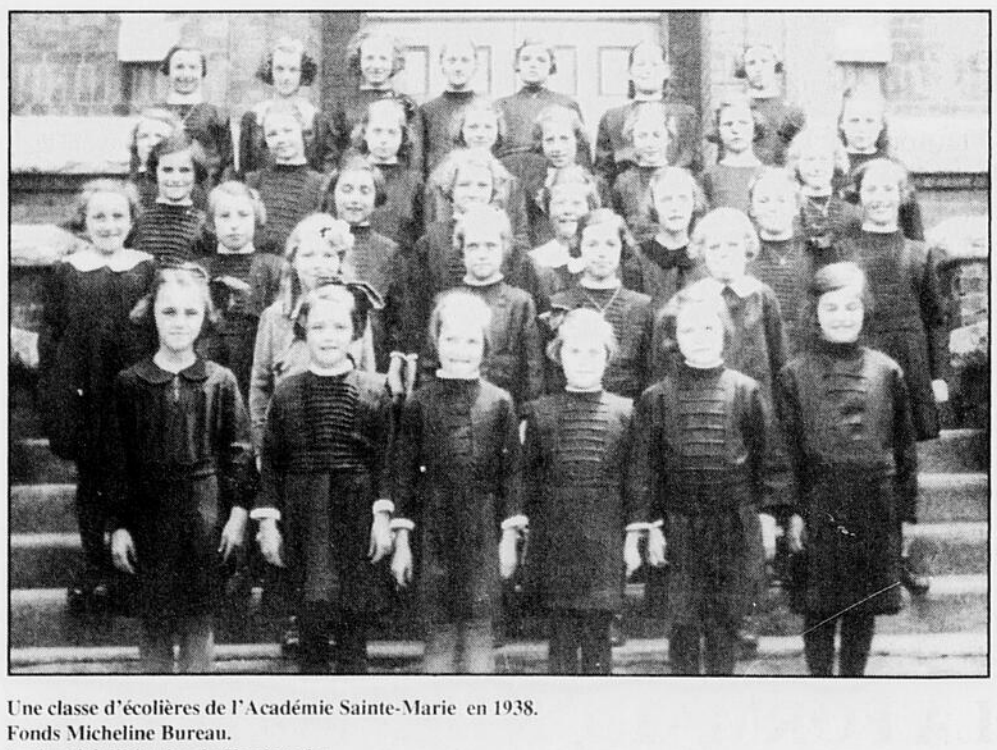


La classe préparatoire A du Séminaire Saint-Charles-Borromée en 1924.
Fonds de la famille Gaston Cloutier.
La Société d'histoire de Sherbrooke.

devient le séminaire diocésain Saint-Charles-Borromée, affilié à l'Université Laval dès 1878. Le Séminaire sera rapidement le lieu où l'on forme les élites sherbrookoises.

LA CONGRÉGATION DE NOTRE-DAME AU SERVICE DES FILLES

Le projet d'une institution d'enseignement catholique pour jeunes filles est lancé en 1850 par Anna-Maria Valls, la veuve du conseiller législatif William Felton, et sa belle-fille Clara. L'école reçoit une subvention de 600 dollars du gouvernement grâce à l'action du curé Dufresne. Ainsi, le



Une classe d'écolières de l'Académie Sainte-Marie en 1938.
Fonds Micheline Bureau.
La Société d'histoire de Sherbrooke.

Mont Notre-Dame, institution d'enseignement bilingue pour jeunes filles catholiques, ouvre ses portes en 1857. La gestion de la maison d'enseignement est confiée aux religieuses de la Congrégation de Notre-Dame. Rapidement, le Mont Notre-Dame s'impose parmi les meilleurs établissements de la province par la qualité de sa formation.

Les Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame fondent une deuxième école en 1886. L'Académie Sainte-Marie est destinée aux filles du quartier-est. L'école connaît une progression constante jusqu'en 1943. Dès lors, elle offre un programme d'études complet qui s'étend de la 1re à la 12e année. Deux ans plus tard, elle devient une École supérieure.

Recherche et rédaction : Élise Grimard
Infographie : P. Leycuras

75e

La Société d'histoire de Sherbrooke
275, rue Dufferin, Sherbrooke, QC
J1H 4M5
Téléphone : 819 821-5406
Télécopieur : 819 821-5417
www.shs.ville.sherbrooke.qc.ca

LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE SHERBROOKE

Sherbrooke 200 ans d'histoire
1802-2002

Sur les bancs d'école

(Suite et fin)

LES FRÈRES DU SACRÉ-CŒUR S'ENGAGENT AUPRÈS DES JEUNES

C'est en 1882 que les Frères du Sacré-Cœur prennent en charge l'éducation des garçons canadiens-français. D'abord enseignants à l'Académie du Sacré-Cœur, que tous appellent l'École du Centre, les Frères créent, au fil des ans, un réseau d'écoles desservant tous les secteurs de la ville : l'Académie Saint-Jean-Baptiste (1885), l'Académie Larocque (1913), l'École Racine (1923), l'École Sainte-Thérèse (1927) et l'École Notre-Dame du Rosaire (1943). L'Académie du Sacré-Cœur devient, dans les années 1940, l'École supérieure. À l'initiative du Frère Théode, on y instaure un programme de 13e année. Ce niveau permet aux étudiants de réussir les examens d'entrée à l'université. Le succès de l'École supérieure est tel que l'établissement est vite dépassé par un accroissement considérable de sa clientèle estudiantine. On construit donc l'École Saint-Michel (1950) puis l'École Saint-François (1959). La qualité du programme d'enseignement de l'École supérieure est reconnue ; on lui permet donc d'offrir les cours des première et deuxième années de l'École Polytechnique de l'Université de Montréal.



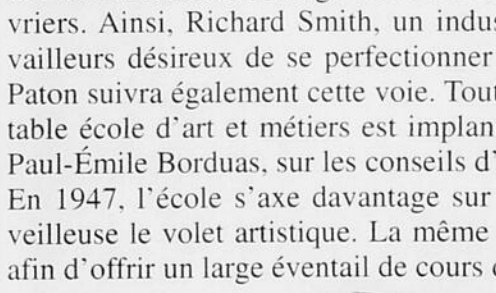
Des élèves de 8e année de l'Académie Saint-Jean-Baptiste prennent la pose dans leur classe en 1935.
Fonds Micheline Bureau.
La Société d'histoire de Sherbrooke.

POUR APPRENDRE UN MÉTIER

La formation aux adultes connaît ses débuts dès les années 1840 avec le Mechanic's Institute. La Drawing and Art School voit le jour en 1874. Elle est située à l'étage supérieur de l'académie protestante. Le Conseil des arts et manufactures encourage les usines à proposer des cours du soir à leurs ouvriers. Ainsi, Richard Smith, un industriel, offre des cours du soir aux travailleurs désireux de se perfectionner ou d'acquérir un métier. Plus tard, la Paton suivra également cette voie. Toutefois, ce n'est qu'en 1922 qu'une véritable école d'art et métiers est implantée à Sherbrooke sur la rue Camirand. Paul-Émile Borduas, sur les conseils d'Ozias Leduc, y passera quelques mois. En 1947, l'école s'axe davantage sur l'apprentissage des métiers et met en veilleuse le volet artistique. La même année, l'école Noé-Ponton est ouverte afin d'offrir un large éventail de cours dans le secteur agro-alimentaire.

LA FORMATION DES MAÎTRES

En 1922, les Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame ouvrent, dans les locaux de l'Académie Sainte-Marie du quartier est, une École Normale. Trois ans plus tard, on transfère l'école dans un nouveau bâtiment, situé sur la rue de l'Ontario et baptisé École Normale Marguerite-Bourgeois. Les Filles de la Charité du Sacré-Cœur ouvre, elles aussi, une École Normale en 1939. D'abord, située sur le boulevard Saint-Sacrement (actuelle rue Kennedy Nord), l'École Normale déménage sur la rue du Parc en 1951. Les futurs enseignants masculins, quant à eux, sont formés, à partir de 1955, à la nouvelle École Normale dirigée par Mgr Maurice O'Bready. L'École Normale Marguerite-Bourgeois et l'École Normale pour garçons fusionnent en 1967 et sont transformées deux ans plus tard en programme de la Formation des maîtres maintenant assuré par l'Université de Sherbrooke.



L'École Normale Marguerite-Bourgeois en 1950.
Archives nationales du Québec.

LA RÉVOLUTION DES POLYVALENTES

À la fin des années 1960, Sherbrooke compte plusieurs écoles secondaires publiques nommées St-François, Montcalm, LeBer et St-Michel. La création des commissions scolaires régionales en 1965 ouvre la voie à l'implantation des polyvalentes. La régionalisation favorise l'accessibilité aux études et crée un réseau scolaire offrant des services jusque-là inégalés. C'est en 1972 que l'on agrandit et réaménage l'école LeBer afin de la rendre conforme à la réorganisation scolaire en cours. Quant à la polyvalente Le Phare, sa construction débute en 1973. L'école Louis-Jolliet se transforme bientôt en polyvalente Le Triolet. Ces polyvalentes, dont les coûts de construction vont de 3 à 5 millions de dollars chacune, ont poussé comme des champignons dans les années 1970, résultat du climat d'opulence de l'époque. Aujourd'hui, les infrastructures construites desservent environ 22 000 élèves.

LE CÉGEP

En 1965, la loi 21 sur la création des collèges d'enseignement général et professionnel est adoptée. Deux ans plus tard, le comité provisoire estrien est créé. Viennent s'y greffer plusieurs établissements désireux de former le futur collège. Au moment où le Cégep reçoit sa charte en 1968, il réunit l'ancienne École Normale de l'Estrie, les écoles d'infirmières de St-Vincent-de-Paul et de l'Hôtel-Dieu, l'École des métiers d'Asbestos, l'École d'aide sociale des Sœurs du Bon-Conseil et l'Institut de technologie. L'émission de la charte du Cégep de Sherbrooke s'accompagne de la nomination des cinq premiers membres du conseil d'administration. Michel Normandin, alors doyen de la faculté des Sciences de l'Université de Sherbrooke, deviendra le premier directeur général du Collège de Sherbrooke.



Les finissants de 1975 en technologie des sciences naturelles.
Fonds Hélène Liard.
La Société d'histoire de Sherbrooke.

UNE UNIVERSITÉ DE STATURE INTERNATIONALE

Le projet de fonder une université catholique française commence dès 1941 avec Mgr Desranleau. À Sherbrooke, comme dans l'ensemble de la province, la population francophone veut pénétrer le monde de l'industrie et du commerce. C'est ainsi que plusieurs notables sherbrookois, entre autres, Albert Leblanc, Maurice Delorme, Gaston Desmarais et Chénier Picard deviennent, dans les années 1950, des promoteurs enthousiastes d'une université à Sherbrooke. En 1954, sous l'implusion de Mgr Cabana, l'Université de Sherbrooke est incorporée grâce à un partenariat avec le Séminaire de Sherbrooke. Aujourd'hui, l'Université de Sherbrooke compte environ 22 000 étudiantes et étudiants dont plus de 13 000 à temps complet.

Le réseau scolaire sherbrookois du XXIe siècle prend sa source dans un système éducatif datant du XIXe siècle. De ce fait, il est fort, bien rodé et bien implanté. S'appuyant sur un vaste éventail d'établissements scolaires publics, secondés par des écoles privées qui puisent leur enracinement au plus profond de l'histoire de la communauté, Sherbrooke ne peut offrir à sa population qu'une éducation de qualité lui permettant d'entrer de plein pied dans le nouveau siècle.

Recherche et rédaction : Élise Grimard
Infographie : P. Leycuras

75e

La Société d'histoire de Sherbrooke
275, rue Dufferin, Sherbrooke, QC
J1H 4M5
Téléphone : 819 821-5406
Télécopieur : 819 821-5417
www.shs.ville.sherbrooke.qc.ca

LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE SHERBROOKE

(Prochaine parution : Les médias à Sherbrooke)

Sherbrooke 200 ans d'histoire
1802-2002

Informer et divertir

(Première partie: les médias écrits)

Comme pour l'ensemble des Cantons-de-l'Est, Sherbrooke a été un endroit propice au développement des moyens de communication autant écrits qu'électroniques. La dualité linguistique, le haut taux de scolarisation de la population et l'esprit d'entreprise propre aux Sherbrookois ont été des facteurs déterminants à cet égard. À partir des premiers journaux publiés à Sherbrooke et jusqu'à l'avènement de la télévision, parcourons ensemble les grandes périodes du développement des médias à Sherbrooke.

NAISSANCE D'UNE PRESSE D'OPINION

L'apparition de la presse d'opinion au Québec se situe au début du 19e siècle. L'Acte constitutionnel de 1791 vient modifier largement le paysage politique du Québec en permettant la création d'une Chambre d'assemblée et la formation des premiers partis politiques. La presse québécoise, qui se limitait jusque-là à reproduire les nouvelles de la presse européenne et américaine, se politise et prend parti.

À Sherbrooke, dès 1830, on voit apparaître les premiers hebdomadaires d'opinion. En 1831, deux Américains, C.W et D.W Tolford, fondent le *St.Francis Courier and Sherbrooke Gazette*, premier journal de Sherbrooke. Ce journal est


ST. FRANCIS COURIER,
And Sherbrooke Gazette.

Page frontispice du St.Francis Courrier. Selon les rédacteurs du *St.Francis Courier*, si une société juste et prospère doit naître dans les Townships, les intérêts des fermiers et producteurs agricoles doivent prévaloir sur tous les autres. La Société d'histoire de Sherbrooke.

favorable aux idées véhiculées par Papineau et s'oppose à l'emprise des grands marchands et des compagnies de terres comme la BALCO. Dès 1834, les partisans du parti conservateur répliquent en fondant le *Farmer's Advocate and Townships Gazette*. Ces derniers tenteront sans succès de faire fermer le journal réformiste des frères Tolford et ce, dans le but d'éliminer toute entrave à la diffusion de leurs idées.

Dans leur forme, les journaux des années 1830 sont bien différents de ceux que l'on connaît aujourd'hui. D'abord, ils ne comptent généralement que quatre pages, ensuite, ils sont dépourvus d'images et leurs messages publicitaires sont peu voyants, ce qui leur donne un aspect plutôt terne.

LES PREMIERS JOURNAUX FRANCOPHONES

La période qui va de 1860 à 1910 représente « l'âge d'or des hebdomadaires régionaux ». À cette époque, les régions sont en pleine expansion et forment des entités organiques originales. Les rédacteurs s'appliquent davantage à développer l'identité régionale plutôt qu'à relayer les points de vue de la grande presse.

C'est pendant cette période qu'apparaissent les premiers hebdomadaires canadiens-français à Sherbrooke. *Le Pionnier de Sherbrooke* (1866-1902), dont la devise est « La Patrie avant tout » est l'organe des conservateurs canadiens-français. Journal « Politique, Agricole, Industriel, Commercial, Littéraire, De sciences et D'annonces », *Le Pionnier de Sherbrooke* propose un contenu varié à ses lecteurs.



Jérôme-Adolphe Chicoyne, rédacteur du *Pionnier de Sherbrooke* de juin 1881 à janvier 1882 et de mars 1886 à avril 1889. Fonds Mgr Émile Chartier. La Société d'histoire de Sherbrooke.

Plus tard, Sherbrooke accueille un deuxième hebdomadaire conservateur, *Le Progrès* (1874-1878). Ce dernier se consacre lui aussi à l'avancement de la population canadienne-française de Sherbrooke. Pour éviter une rupture à l'intérieur du parti conservateur, *Le Progrès* fusionne avec *Le Pionnier de Sherbrooke* en 1878. Ses propriétaires fondent quelques années plus tard un nouveau journal, *Le Progrès de l'Est*, qui sera publié de 1883 à 1924.

L'APPARITION DES QUOTIDIENS

Le début du 20e siècle marque le déclin des hebdomadaires régionaux et l'entrée en scène des premiers quotidiens. C'est aussi une période où les propriétaires de journaux sont davantage préoccupés par les questions de rentabilité. Ainsi, l'approche éditoriale est plus neutre afin de plaire au plus grand nombre de lecteurs. La part de plus en plus grande que prend la publicité dans les pages du journal permet une plus grande indépendance financière et par conséquent, garantit une plus grande liberté de presse.

En 1897, le *Sherbrooke Daily Record*, fondé par Leonard S. Channel, devient le premier quotidien de Sherbrooke. Son approche commerciale et sa capacité à bien représenter les intérêts de son lectorat expliquent son grand succès. C'est en 1910 que le premier quotidien francophone de Sherbrooke voit le jour. À l'instar du *Record*, *La Tribune*, fondée par Michael O. Foley et Jacob Nicol, se veut le reflet de l'identité collective régionale. En plus de se soucier de stimuler le commerce et l'industrie régionale, les rédacteurs de *La Tribune* favorisent également la production culturelle en publiant en supplément un Almanach littéraire de l'Est en 1930.

LA MULTIPLICATION DES PÉRIODIQUES LOCAUX

Si les années suivantes voient l'arrivée d'autres moyens de communications comme la radio, puis plus tard la télévision, Sherbrooke reste néanmoins un centre important de publications périodiques. En effet, il est établi que, de 1920 à nos jours, plus de 76 périodiques sont apparus à Sherbrooke. Parmi ceux-ci soulignons *Le Combat*, journal à saveur nationaliste publié à partir de 1934, dont la devise est « Hier L'Épée....Aujourd'hui...La plume ».



Employés du Messager St-Michel en 1942
Fonds Robert Lapointe. La Société d'histoire de Sherbrooke.

Les étudiants se mettent aussi à l'oeuvre en créant des publications qui reflètent leur milieu de vie comme *Le Copain* (1934-1968), journal étudiant du Séminaire de Sherbrooke qui sera remplacé en 1968 par *Le Radiant*.

Une publication indépendante éditée par le diocèse, le *Messager St-Michel* (1917-1969), est d'abord publié aux 15 jours comme bulletin paroissial. *Le Messager* atteint trois ans plus tard un tirage de 5 000 exemplaires. Pendant les années 1950, en plus de diffuser la pensée de l'Église sur les grandes questions sociales de l'heure, l'hebdomadaire fait une large place à l'histoire régionale.

Recherche et rédaction : Philippe Fortin
Infographie : P. Leycuras
M. Morissette

75e
LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE SHERBROOKE
La Société d'histoire de Sherbrooke
275, rue Dufferin, Sherbrooke, QC
J1H 4M5
Téléphone : 819 821-5406
Télécopieur : 819 821-5417
www.shs.ville.sherbrooke.qc.ca
66955

Sherbrooke 200 ans d'histoire 1802-2002

Informer et divertir

(Suite et fin: les médias électroniques)

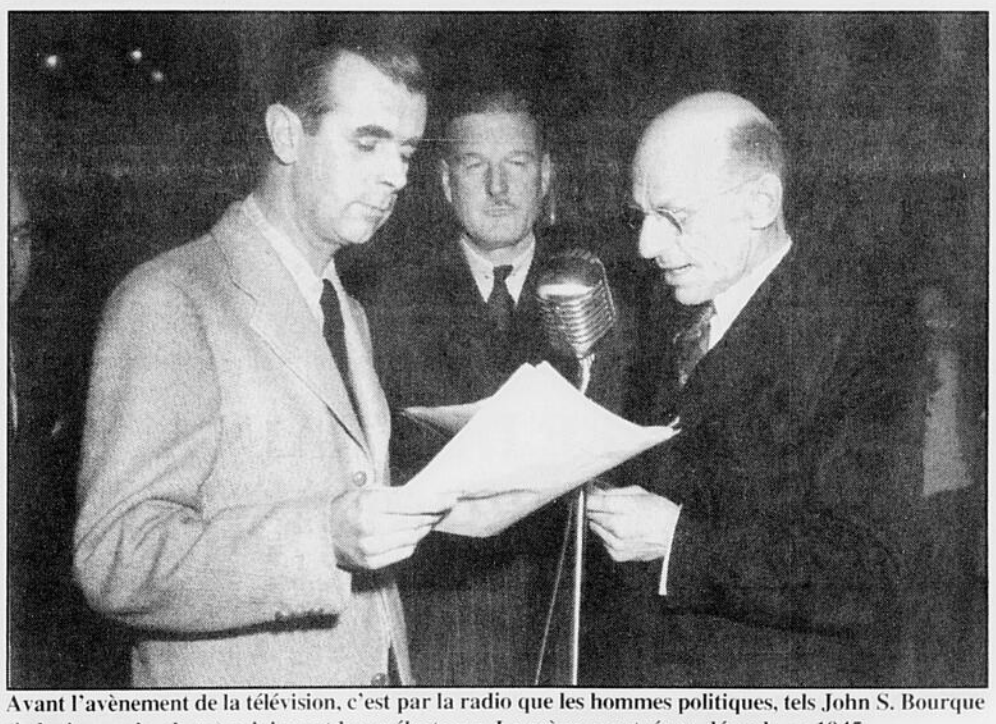
LA RADIO À SHERBROOKE



Ti-Blanc Richard était déjà considéré en 1950 comme l'un de nos plus grands violoneux. Fonds du Festival des Cantons La Société d'histoire de Sherbrooke

Les premières stations canadiennes de radio font leur apparition à partir de 1914. En 1922, CKAC devient la première station de radio sur le territoire québécois. Les possibilités de ce nouveau média séduisent rapidement les élites sherbrookoises. Le rôle éducatif et la puissance de diffusion de la radio deviennent d'excellents moyens de développer et d'exporter l'identité régionale. Dès 1929, dans le cadre de la Commission royale d'enquête sur la radiodiffusion, la Ville de Sherbrooke fait une demande pour l'obtention d'une station locale.

La crise économique qui suit retarde cependant le projet. Ce n'est qu'en 1937 que la station régionale CHLT peut débuter ses émissions. La station appartient au même groupe qui détient le journal La Tribune, d'où son nom **CHL**a **T**ribune. Modeste au départ (1 000 watts), la puissance de CHLT passera à 10 000 watts en 1959. En plus de relayer le signal de Radio-Canada, CHLT produit ses propres émissions ce qui favorise la carrière d'artistes locaux tels Lévi Bouliane et Ti-Blanc Richard.



Avant l'avènement de la télévision, c'est par la radio que les hommes politiques, tels John S. Bourque (à droite sur la photo) rejoignent leurs électeurs. La scène montrée se déroule en 1945. Fonds John S. Bourque. La Société d'histoire de Sherbrooke.

En 1956, les propriétaires de *La Tribune* fondent CKTS, l'équivalent anglophone de CHLT. Puis en 1967, CJRS voit le jour. Cette station, axée sur la diffusion des succès musicaux de l'heure, rivalisera en popularité avec CHLT. Enfin, CFLX, la radio communautaire de l'Estrie, est fondée en 1980.

LA TÉLÉVISION

Au début de la décennie 1950, les Sherbrookois qui ont accès à un poste de télévision peuvent capter les émissions qui proviennent de Montréal ainsi que celles diffusées par certains postes américains. Les élites locales saisissent l'importance de travailler à l'implantation d'une station à Sherbrooke pour appuyer la culture locale et régionale et ainsi faire contrepoids à l'influence grandissante de la culture américaine.

C'est en 1956 que CHLT-TV commence à diffuser à partir d'une antenne située sur le mont Orford. D'une puissance de 300 000 watts, son antenne est l'une des plus puissantes au Canada. Dès l'ouverture, 18 des 25 émissions qu'elle diffuse proviennent des studios de Sherbrooke et mettent en vedette des artistes locaux. Parmi les premières diffusions, on note un film sur la construction du chemin menant au sommet du mont Orford.

Plusieurs émissions qui furent très populaires pendant les années 1960 telles que *Le Téléphone Sonne* et *Soirée Canadienne* furent produites dans les studios de CHLT-TV



Louis Bilodeau lors de la 500e émission de *Soirée canadienne* en 1973. Fonds du Festival des Cantons. La Société d'histoire de Sherbrooke.

En 1963, le « canal 7 », rayonne sur une bonne partie du Québec : son signal peut être capté de Lachute jusqu'à Lac-Mégantic et de La Tuque jusqu'à Newport. CHLT-TV occupe alors une place de choix parmi les diffuseurs canadiens : il détient la 4e place au Canada pour ses heures totales d'opération par semaine et la première place pour la production en studio.

Pendant les années 1970, le CRTC oblige les compagnies de cablodistribution à mettre sur pied et à assurer le financement de télés communautaires. C'est ainsi que le « canal 11 », la télé communautaire de Sherbrooke, voit le jour en 1973 et ce, grâce à un investissement de 200 000 $ de la firme Cablovision. D'autres stations viennent bientôt s'ajouter. Parmi celles-ci, CKSH (1974) qui souligne dès le départ vouloir axer sa programmation sur les nouvelles et les affaires publiques. Enfin, un dernier poste, CFKS, affilié à TQS, diffuse depuis le milieu des années 1980.

Depuis la fin du 18e siècle, les Sherbrookois ont bénéficié des retombées positives des moyens de communication écrits et électroniques locaux. En effet, très tôt, la presse d'opinion, a pu sensibiliser la population régionale aux enjeux politiques nationaux. La presse quotidienne et la radio se sont ensuite chargées de promouvoir et d'exporter le talent et l'expertise sherbrookoise, tâches que poursuivit la télévision locale.

Il est clair que les élites locales ont su saisir le potentiel des médias, tant au niveau économique que pour la diffusion des idées. C'est pourquoi Sherbrooke n'a jamais été en marge des grands courants médiatiques tant canadiens que québécois. De leur côté, les responsables de la production ont réussi à offrir un produit attrayant, capable de bien définir et de bien représenter les intérêts locaux et régionaux, ce qui a permis la survie des médias sherbrookois devant les compétiteurs de l'extérieur.

Recherche et rédaction: Philippe Fortin
Infographie: P. Leycuras
M. Morissette

(Prochaine parution : À l'avant-garde du développement économique)

Avantages de la Télévision

- DIVERTISSEMENT POUR TOUS LES MEMBRES DE LA FAMILLE
- DISTRACTION POUR GENS DE TOUT AGE
- LA TV RESSERRE LES LIENS FAMILIAUX
- CHACUN RESTE CHEZ SOI POUR VOIR LE PROGRAMME DE SON CHOIX
- SHERBROOKE EST UNE VILLE PRIVILEGIEE POUR LA TV
- CINQ POSTES AU CHOIX: CBFT, CBMT, WMTW, WMTV, WCAX
- PROGRAMMES POUR TOUS LES GOUTS
- LES MEILLEURS SPECTACLES D'AMERIQUE DANS VOTRE SALON

**Les journaux régionaux ne se gênent pas pour promouvoir la télévision. Cette promotion leur profite beaucoup car en diffusant la programmation des chaines, ils fidélisent leurs lecteurs. De plus, la vente d'espaces publicitaires aux détaillants de téléviseurs est avantageuse financièrement.
La Tribune octobre 1955 / supplément. La Société d'histoire de Sherbrooke.**

75e

LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE SHERBROOKE
La Société d'histoire de Sherbrooke
275, rue Dufferin, Sherbrooke, QC
J1H 4M5
Téléphone : 819 821-5406
Télécopieur : 819 821-5417
www.shs.ville.sherbrooke.qc.ca

66956

Sherbrooke 200 ans d'histoire 1802-2002

À l'avant-garde du développement économique

(Première partie)

L'installation de trois moulins sur les berges de la rivière Magog inaugure la vocation industrielle du futur site de Sherbrooke. Jonathan Ball et Gilbert Hyatt sont les premiers, en 1802, à y opérer respectivement une scierie et un moulin à farine. Plus tard, en 1805, Elvin Andrews construit une carderie et un moulin pour fouler les lainages. Ces moulins attirent des artisans et commerçants qui formeront un hameau. Très rapidement, le lieu des Grandes-Fourches devance les autres villages par l'importance de ses fonctions d'échanges et de transformation des ressources agricoles et forestières. Il devient ainsi le pôle des activités industrielles et commerciales au niveau régional. Cette distinction sera la marque de Sherbrooke qui, dès le début du XXe siècle, s'affirme comme chef de file du développement économique et consolide son rôle de capitale régionale.

UN HAMEAU INDUSTRIEL SE CONSTITUE

Vers 1802, de nombreux moulins, commerces et échoppes d'artisans, s'installent au lieu qui allait devenir Sherbrooke. Le forgeron Felix Ward et le tanneur William Ward sont voisins du moulin à farine de Hyatt. Le premier magasin général apparaît en 1812, près du carré Strathcona, propriété de Frederick Henry Goodhue,qui n'oublie pas, surtout, d'y ajouter une distillerie. D'autres commerçants viennent s'installer au carré Strathcona, parmi lesquels se trouvent Samuel Brooks, A.G. Woodward et Richard Morkill, ce dernier étant spécialisé dans l'importation de produits britanniques.

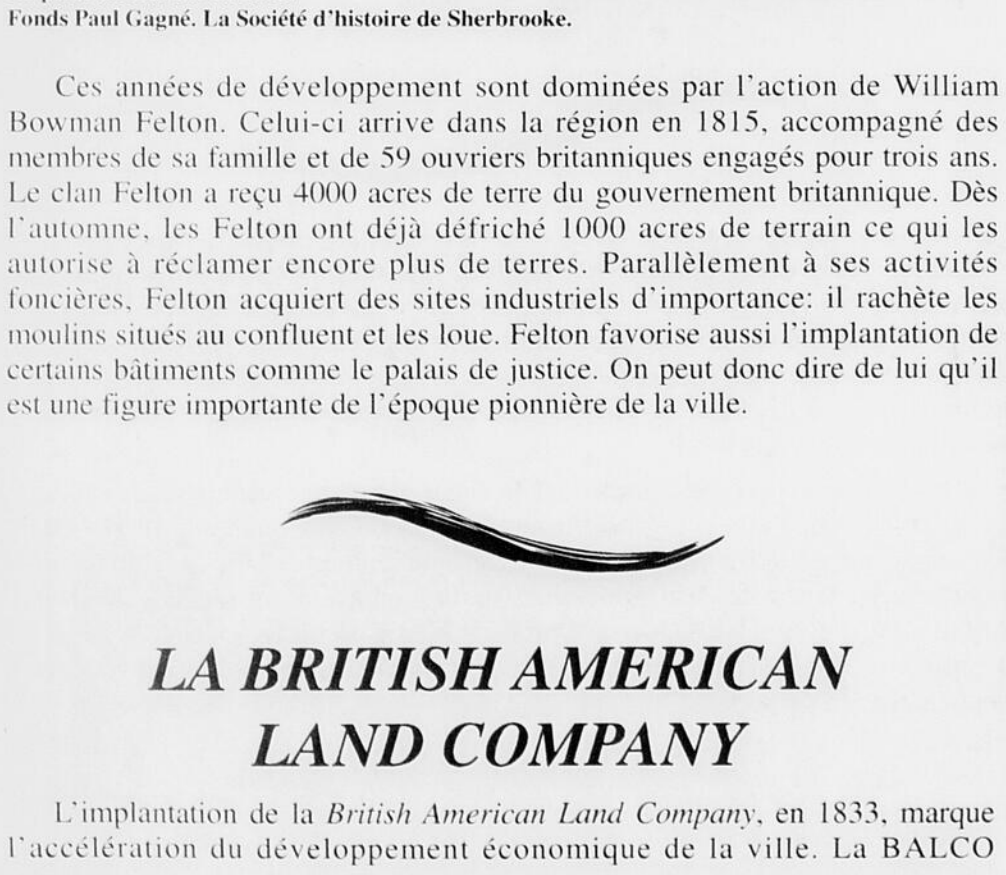


La place du marché en 1893.
Fonds Paul Gagné. La Société d'histoire de Sherbrooke.

Ces années de développement sont dominées par l'action de William Bowman Felton. Celui-ci arrive dans la région en 1815, accompagné des membres de sa famille et de 59 ouvriers britanniques engagés pour trois ans. Le clan Felton a reçu 4000 acres de terre du gouvernement britannique. Dès l'automne, les Felton ont déjà défriché 1000 acres de terrain ce qui les autorise à réclamer encore plus de terres. Parallèlement à ses activités foncières, Felton acquiert des sites industriels d'importance: il rachète les moulins situés au confluent et les loue. Felton favorise aussi l'implantation de certains bâtiments comme le palais de justice. On peut donc dire de lui qu'il est une figure importante de l'époque pionnière de la ville.

LA BRITISH AMERICAN LAND COMPANY

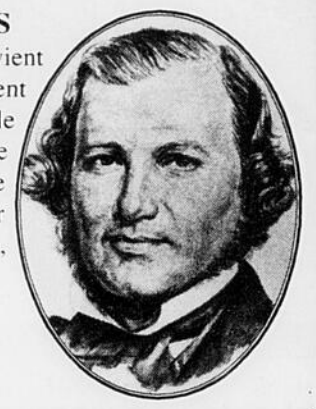
L'implantation de la *British American Land Company*, en 1833, marque l'accélération du développement économique de la ville. La BALCO aménage des barrages sur les rives de la rivière Magog et plusieurs industries viennent s'établir à Sherbrooke, pour tirer profit de l'énergie hydraulique. Elle démarre d'abord son propre moulin puis la *Sherbrooke Cotton Factory*, première compagnie financée par des actions au Canada, s'installe en 1844 sur l'actuelle rue des Abénaquis.



Sherbrooke dans les années 1860.
Collection de la Société d'histoire de Sherbrooke.

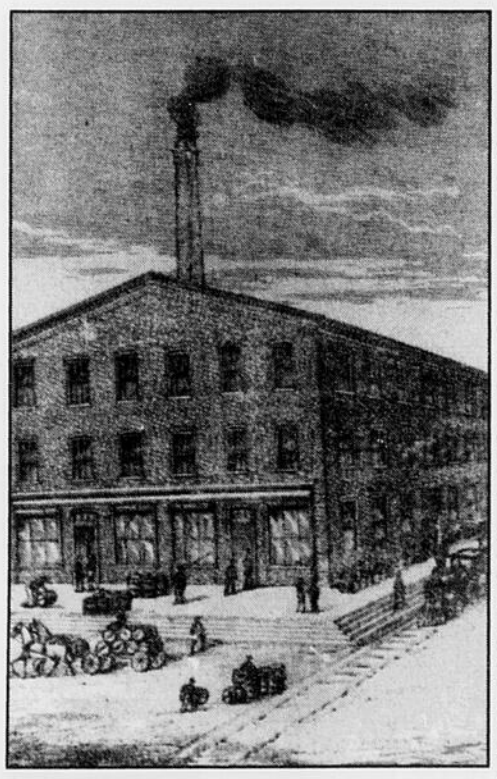
COMMISSAIRE INDUSTRIEL AVANT LE TEMPS

En 1835, Alexander Tilloch Galt arrive à Sherbrooke et devient commis de la *British American Land Company*. Rapidement promu directeur du bureau régional, il propose d'ajouter le développement industriel de Sherbrooke aux objectifs de colonisation de la compagnie. Dès lors, il amorce le processus d'industrialisation et devient un ardent promoteur de tous les projets de développement économique de la ville, notamment ceux du secteur ferroviaire.



Alexander Tilloch Galt (1817-1893).
Collection de la Société d'histoire de Sherbrooke.

L'ARRIVÉE DU TRAIN À SHERBROOKE



Le commerce *D. McManamy and Co.* spécialisé dans la vente de gros de vin et de boissons fortes.
***Sherbrooke Illustrated* septembre 1886.**
La Société d'histoire de Sherbrooke.

L'arrivée du train à Sherbrooke, en 1852, est un autre facteur qui favorise le développement de la ville et réorganise son espace économique. La zone commerciale se déplace de *Commercial Street* (aujourd'hui rue Dufferin) vers la rue Wellington. Richard Morkill y déménage sa boutique auparavant située au carré Strathcona. Charles Fletcher ouvre une confiserie au coin des rues King et Wellington Nord. À proximité de la gare, les commerçants Daniel McManamy et J.H. Gendron bâtissent des entrepôts vers 1860. L'un y remise des boissons alcoolisées, l'autre sa réserve de grain. C'est au tournant du siècle que les magasins généraux disparaissent au profit des commerces spécialisés. L'industrie tire profit de la ligne de chemin de fer de la *St.Lawrence and Atlantic Railroad*. En fait, la véritable industrialisation commence au moment où la ville de Sherbrooke est reliée au monde extérieur par le train.

Recherche et rédaction : Élise Grimard
Montage infographique : Patricia Leycuras
Mélanie Morissette

75e
LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE SHERBROOKE
La Société d'histoire de Sherbrooke
275, rue Dufferin, Sherbrooke, QC
J1H 4M5
Téléphone : 819 821-5406
Télécopieur : 819 821-5417
www.shs.ville.sherbrooke.qc.ca
67627

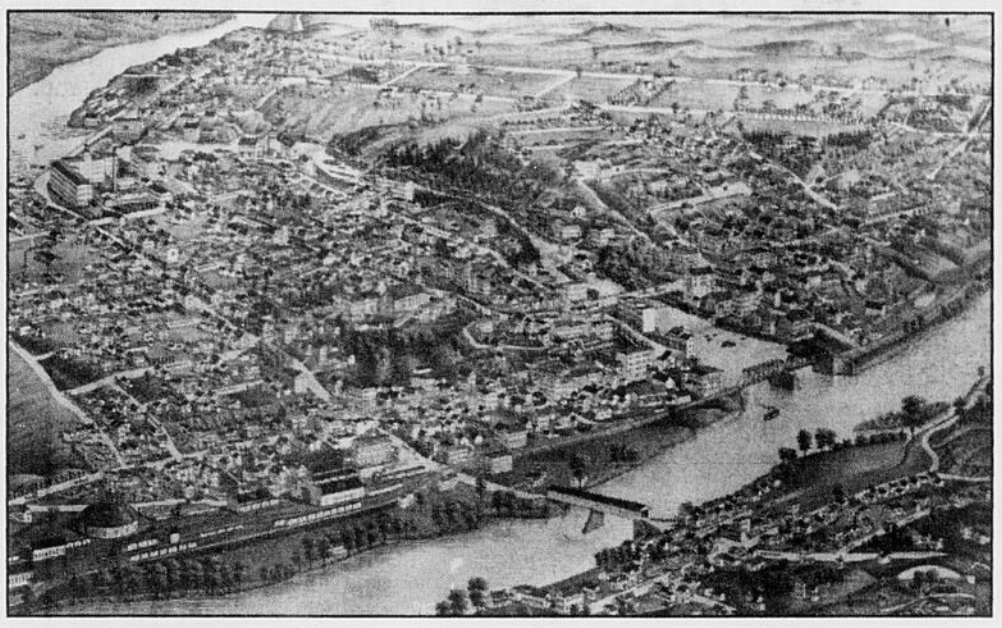
Sherbrooke 200 ans d'histoire 1802-2002

À l'avant-garde du développement économique

(Deuxième partie)

UNE VILLE MOTEUR DE SON PROPRE DÉVELOPPEMENT

Au cours des années 1880, la Ville prend le relais de la BALCO dans le domaine du développement économique. La politique industrielle repose sur des exemptions de taxes échelonnées sur une période de dix à vingt ans, des bonis pour la construction de bâtiments industriels et des tarifs énergétiques



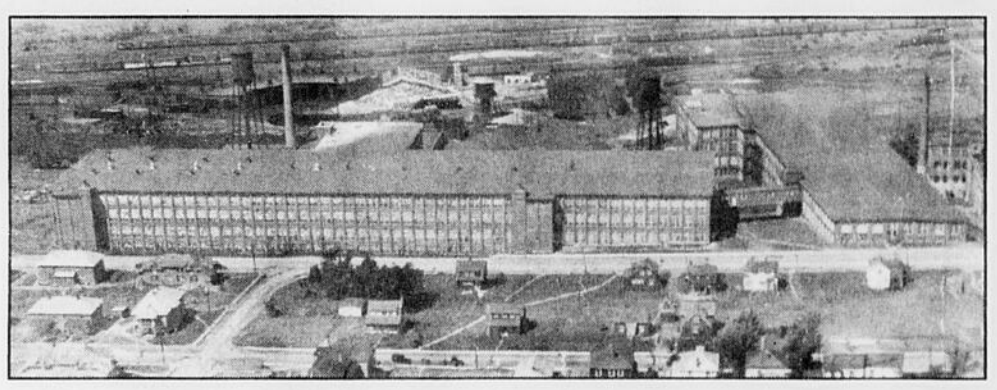
Une vue de Sherbrooke en 1881.
Fonds Louis-Philippe Robidoux. La Société d'histoire de Sherbrooke.

réduits. Tous ces incitatifs attirent les industries des secteurs du textile et de la mécanique. Ainsi, la *Walter Blue*, la *Julius Kayser* et la *Panther Rubber Co.* (aujourd'hui *Produits American Biltrite ltée*) profitent de cette politique municipale pour s'implanter à Sherbrooke. En même temps, les manufactures déjà établies comme la *Paton Manufacturing Company* profitent des largesses de la Ville pour prendre de l'expansion.



Machinistes de la *Canadian Ingersoll-Rand* en 1904.
Fonds Jean Lapointe. La Société d'histoire de Sherbrooke.

Durant les années 1940 à 1950, on assiste à l'essor des industries textiles telles que la *Dominion Burlington Mills Ltd* (rebaptisée *Domil Limited* en 1952). Plus tard, la *Superheater Co. Ltd* quittera son emplacement du coin Galt Ouest-Belvédère Sud pour rejoindre les entreprises de la partie la plus éloignée du quartier Ouest, les *Tricotex Co. Ltd*, *Bemis Associates* et *Venus Mills Inc.*, installées dans le secteur de la rue Roy.



La *Dominion Textile* en 1937.
Fonds Jean-Maurice Demers. La Société d'histoire de Sherbrooke.

UN SECTEUR INDUSTRIEL DEVENU COMMERCIAL

L'espace situé entre la rue des Grandes-Fourches Sud et la rivière Saint-François est un territoire vierge pendant presque tout le XIXe siècle. Les Sherbrookois s'en servent comme terrain de criquet. Les cirques américains y installent régulièrement leur chapiteau. En 1893, la Ville procède au remblayage de la rive ouest ce qui permet la création de nouveaux sites destinés aux industries. L'année suivante, la *Hovey Brothers Packing Compagny* y érige un abattoir. Par la suite, la *Jenckes Machine Company*, la *Canadian Rand Drill* et la *W.H. Ross* viennent aussi s'y installer. La proximité des installations du chemin de fer combinée à l'exemption de payer la taxe municipale convainquent ces compagnies d'y bâtir des usines. En cinq ans, le terrain vague se transforme en une zone industrielle. Le secteur maintient cette vocation jusqu'en 1972, alors que la *James United Steel Company* est démolie.

En même temps que se développe la vocation industrielle du site, des activités commerciales y prennent place. Dès le début du XXe siècle, le marché Lansdowne attire bouchers et cultivateurs chaque semaine. En 1955, il est remplacé par le nouveau marché municipal. Puis après la disparition des dernières usines du secteur, un centre commercial est érigé.

DES EMPLOYÉS EN PIQUE-NIQUE

Une pratique fort répandue dans les années 1950 consiste à organiser des loisirs au sein des grandes industries comme la *Canadian Ingersoll-Rand* ou la *Paton Manufacturing Company*. L'industrie type du milieu du XXe siècle comporte un grand nombre de travailleurs et les activités sportives, culturelles et sociales sont de bons moyens de consolider les liens entre les ouvriers mais aussi de fortifier leur sentiment d'appartenance. Ainsi, sont régulièrement organisés des parties de hockey, des soirées dansantes avec fanfare, des joutes de cartes, des pique-niques et la traditionnelle fête de Noël.



Les employés de la *Paton Manufacturing Company* réunis pour le pique-nique tenu en 1950, au lac Stoke.
Fonds Gérard Dionne. La Société d'histoire de Sherbrooke.

UN QUARTIER DÉDIÉ À LA MÉTALLURGIE ET AU TEXTILE

Un nouveau quartier se développe dans l'ouest de Sherbrooke (paroisse Sainte-Jeanne-D'Arc) où l'on retrouve principalement les industries du textile et de la métallurgie. Dès 1910, la *Sherbrooke Machinery* s'installe, puis la *Canadian Ingersoll-Rand*, la *Canadian Silk Products*, la *Canadian Connecticut Cotton Mills*, située sur la rue du Pacifique, qui deviendra, en 1920, la *Dominion Textile*. L'implantation de la *MacKinnon Structural Steel*, de la *Sherbrooke Iron Works* et de la *Canadian Brakeshœ and Foundry* confirme la vitalité du secteur métallurgique de la ville jusqu'à la fin des années 1940.

Recherche et rédaction : Élise Grimard
Montage infographique : Patricia Leycuras
Mélanie Morissette

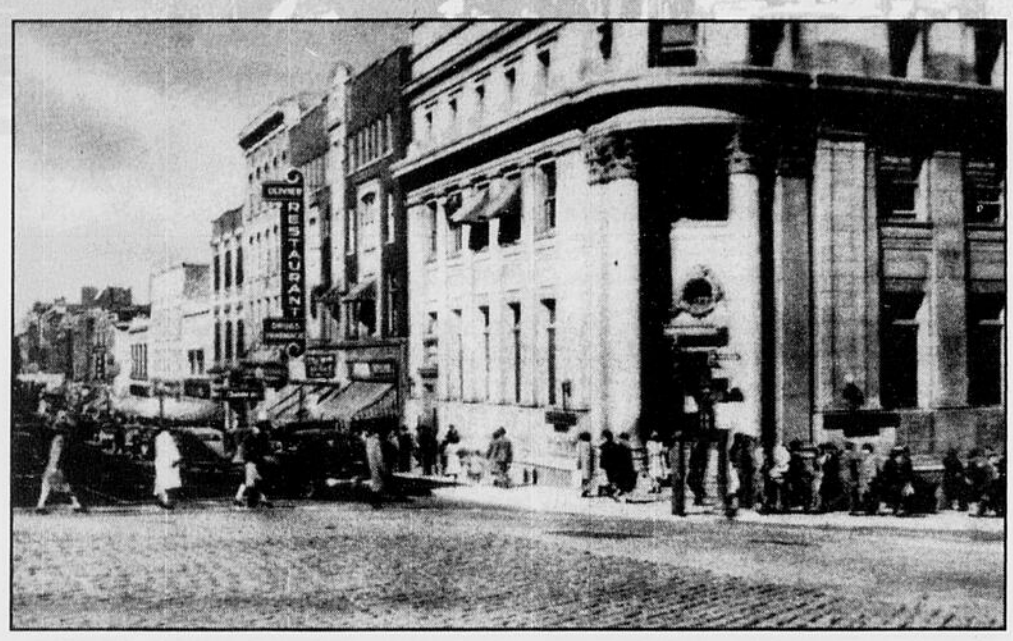
75e
LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE SHERBROOKE
La Société d'histoire de Sherbrooke
275, rue Dufferin, Sherbrooke, QC
J1H 4M5
Téléphone : 819 821-5406
Télécopieur : 819 821-5417
www.shs.ville.sherbrooke.qc.ca
67628

Sherbrooke 200 ans d'histoire
1802-2002

À l'avant-garde du développement économique

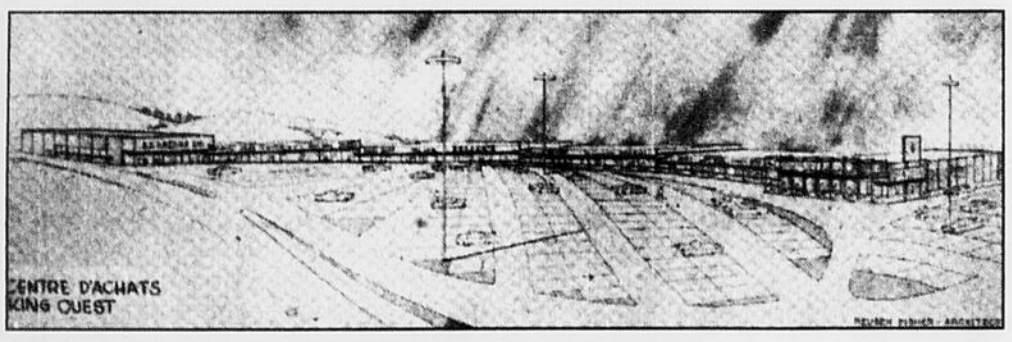
(Suite et fin)

DES ANNÉES FASTES POUR LE COMMERCE



En 1948, l'intersection des rues King et Wellington représente le cœur de la ville. Les commerces, les restaurants, les services professionnels, les hôtels et les industries se disputent l'espace. C'est l'âge d'or du centre-ville de Sherbrooke.
Fonds Clovis Roy. La Société d'histoire de Sherbrooke.

Jusqu'aux années 1960, la rue Wellington demeure l'artère commerciale par excellence de Sherbrooke. Cependant, l'expansion de la ville permet l'implantation de petites zones commerciales. Aussi, la rue Alexandre devient la place commerçante du quartier Sud et le chemin Drummond, celle du quartier Ouest. La rue King, commerciale près de Wellington, prolonge cette activité entre la rue Bowen et le pont Montcalm.



Croquis du Centre d'achat King Ouest ouvert le 1er novembre 1960.
Fonds Louis-Philippe Demers. La Société d'histoire de Sherbrooke.

Les années 1960 sont marquées par l'avènement des centres commerciaux. Le centre d'achat King Ouest est inauguré le 17 mars 1960. Les Galeries Belvédère font partie du paysage sherbrookois six ans plus tard. L'événement central de ce grand bouleversement des activités commerciales est l'apparition du Carrefour de l'Estrie en 1973. La rue Wellington et la rue Alexandre perdent peu à peu leur vocation commerciale au profit des centres commerciaux.

La Ville entreprend donc en 1974 une vaste opération de revitalisation du centre-ville. La création d'un semi-mail couvert de marquises n'a pas généré l'accroissement d'achalandage espéré par les commerçants du secteur. Le centre d'achats Les Promenades des Grandes-Fourches n'a pas connu non plus le succès escompté. Il a été démoli et remplacé par un supermarché Maxi qui a ouvert en 2001.

Aujourd'hui, l'activité commerciale au centre-ville est dominée par les boutiques spécialisées en produits originaux, les restaurants et les services. Le secteur situé près du carrefour des rues King et Wellington compte quelque 150 locaux occupés par des commerces et des services.

UNE NOUVEAUTÉ : LE PARC INDUSTRIEL

En 1974, le parc industriel est inauguré à l'extrêmité du quartier nord de Sherbrooke. Dès 1976, la Commission industrielle consultative de la ville travaille de pair avec le commissariat industriel pour attirer de nouvelles firmes dans ce secteur. Le parc industriel accueille principalement des petites et moyennes entreprises issues de l'initiative d'entrepreneurs locaux. Les

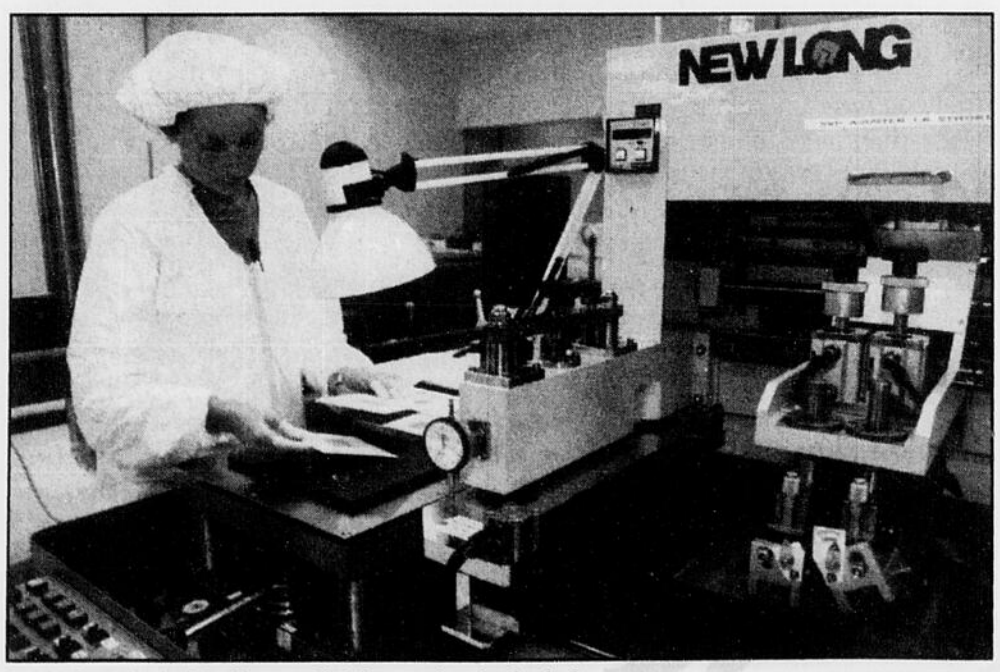


Début des travaux d'aménagement du Parc industriel, le 12 septembre 1973.
Fonds de la Ville de Sherbrooke. La Société d'histoire de Sherbrooke.

PME se retrouvent ainsi propulsées au rang de moteur économique de la ville, dans une multitude de secteurs tels que les communications, les microtechnologies et les transports.

UNE VILLE TOUJOURS EN MOUVEMENT

En 1990, dans le but d'implanter un plan stratégique de développement, la Ville met sur pied divers conseils économiques, chacun spécialisé dans son champ d'intervention. La fusion des conseils de la Société de développement économique de la région sherbrookoise (SDÉRS) est réalisée en 1993. La nouvelle société a pour mission d'offrir un soutien aux promoteurs et de favoriser le développement économique de la région sous toutes ses formes, tant aux niveaux industriel, culturel que touristique. La SDÉRS, volet industrie, privilégie le développement économique des secteurs en émergence: informatique, biotechnologie et pharmacie. Pour la seule année 2000, plusieurs projets se concrétisent tels la relance du Centre d'entrepreneurship technologique, la création de BioMed Développement qui favorisera le démarrage d'entreprises dans le domaine de la santé et l'essor du Centre Novatech, véritable Cité du multimédia.



C-MAC est le chef de file mondial des services intégrés de technologie, de conception et de fabrication.
SDÉRS-Industrie

Recherche et rédaction : Élise Grimard
Montage infographique : Patricia Leycuras
Mélanie Morissette

75e
LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE SHERBROOKE
La Société d'histoire de Sherbrooke
275, rue Dufferin, Sherbrooke, QC
J1H 4M5
Téléphone : 819 821-5406
Télécopieur : 819 821-5417
www.shs.ville.sherbrooke.qc.ca
67629

Sherbrooke 200 ans d'histoire 1802-2002

La passion de créer

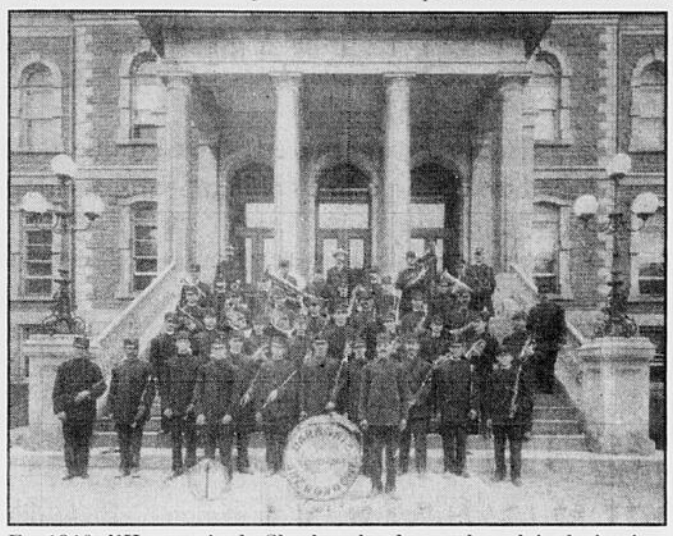
200 ans de vie culturelle à Sherbrooke

(Première partie)

Après les balbutiements des débuts de la ville, c'est à la fin du XIX[e] siècle que la vie culturelle sherbrookoise trouve sa voie. Désormais, de nombreuses associations ou sociétés seront créées afin de répondre au goût de la communauté tant anglophone que francophone, en matière de divertissement.

LA MUSIQUE DE DO À SI

Les années 1850 témoignent du développement de la vie artistique à Sherbrooke. La vie musicale est marquée par des concerts de chants religieux ou de pièces instrumentales, organisés par l'Église congrégationaliste. Les églises protestantes, la salle de l'Hôtel de Ville ou le *Griffith's Hall* (situé au nord-est du pont Magog, actuel pont Gilbert-Hyatt) servent de salles de concert pour les artistes de passage à Sherbrooke. La fanfare municipale, le *Sherbrooke Brass Band*, est de toutes les célébrations et pique-niques et donne, l'été, des représentations en plein air. En parallèle, la *Sherbrooke Band of Hope*, née en 1859, rassemble des jeunes qui font de la musique pour promouvoir la tempérance. En 1860, s'organise à Sherbrooke la *St.Francis Musical Association* qui favorise le perfectionnement des talents amateurs du district. La *Choral Society*, organisme fondé en 1885, présente chaque printemps un grand festival de chants durant toute une semaine.



En 1910, l'Harmonie de Sherbrooke devant le palais de justice. Collection de la Société d'histoire de Sherbrooke.

La musique classique fait ses débuts avec le *Sherbrooke Symphonic Orchestra* qui commence ses activités en 1910 au théâtre Clément situé au 82 de la rue Wellington. De 1914 à 1922, l'orchestre interrompt ses activités, puis reprend ses concerts symphoniques jusqu'en 1926, année de sa disparition.

Les fanfares de la ville se produisent dans les parcs publics où des kiosques sont aménagés à cet effet. Les groupes jouent au carré Portland, au parc Racine, au parc Victoria ainsi qu'au kiosque Laporte situé dans Sherbrooke-Est. Au parc Dufresne, en 1935, on érige un kiosque assez grand pour contenir 75 musiciens. Le carré Portland reçoit à son tour un kiosque l'année suivante. Après les années 1950, on retrouve peu de ces scènes en plein air.



Le kiosque à musique du carré Portland en 1957. Fonds Gérard Auray. La Société d'histoire de Sherbrooke.

Entre 1930 et 1950, période très florissante pour la musique classique à Sherbrooke, plusieurs autres groupes voient le jour. Certains sont de petits orchestres destinés à former de jeunes musiciens, comme la Symphonette (1931) ou l'Orchestre des Jouets (1932). D'autres, comme le Jeudi musical (1936), offrent des concerts exécutés par des personnes plus âgées. L'Orchestre symphonique de Sherbrooke est créé en 1939 sous le nom de Symphonie St-Charles. Ce n'est qu'en 1941 qu'il prend son nom actuel. Son premier concert se déroule à la vieille salle du Séminaire le 3 avril 1940. L'Orchestre symphonique est dirigé pendant 30 ans par le chef d'orchestre Sylvio Lacharité.



L'Harmonie cadette de Sherbrooke, dirigée par Charles Velvenne, joue au kiosque du carré Portland en 1942. Fonds Jacques et Irenée Langevin. La Société d'histoire de Sherbrooke.

La musique populaire a aussi ses adeptes à Sherbrooke. Les années 1950 sont marquées par l'arrivée d'une foule de petits orchestres jouant des airs de «ball room» : orchestres de Mike Alexis, de Doug Whitcher, de Giz Gagnon et ceux des différents hôtels de la ville comme le New Sherbrooke.

La musique country connaît aussi un certain essor avec l'arrivée de Ti-Blanc Richard, de sa fille Michèle et de Lévi Bouliane. La musique dite « de chansonnier » est présente grâce à Jim Corcoran entre autres.

Pour donner aux artistes une scène où se faire connaître, des lieux peu traditionnels se sont transformés graduellement en boîtes à chansons : ainsi en est-il du Café du Palais, de l'hôtel Magog et du Loubard. Des festivals ont lieu où les musiciens jouent sur des estrades temporaires comme celles construites dans le cadre du Festival des Cantons (1974-1980) ou lors de la Fête du Lac des Nations au parc Jacques-Cartier. On utilise aussi les installations de la Place de la Cité, situées derrière le Palais de Justice. Enfin, divers cafés proposent des spectacles à la belle étoile comme Sherbrooke en Blues (1991-1998) et le Festival des rythmes du monde (1994-1995).

QUE LE SPECTACLE COMMENCE!

Les premiers établissements qui accueillent des spectacles à Sherbrooke sont des immeubles polyvalents à vocations multiples. L'édifice Griffith, un bâtiment construit en 1854, possède une salle où l'on peut présenter les artistes de passage. L'ancien hôtel de ville, érigé en 1859, et le « Drill Shed », manège militaire situé au coin des rues William et de Montréal et démoli en 1889, sont d'autres endroits où l'on assiste à des spectacles. Le Mont Notre-Dame, le Séminaire Saint-Charles ainsi que les églises sont des lieux offrant au public sherbrookois l'occasion de voir et d'entendre chant, musique et pièces de théâtre.

Parmi les anciennes salles de spectacles, on retrouve le *Rink Opera House* et le Théâtre Clément situé sur la rue Wellington. Bâti en 1890, le *Rink Opera House* est une construction non chauffée située au bout de la rue des Abénaquis qui se transforme en patinoire le temps venu. Des fanfares y donnent l'ambiance musicale le samedi et, en période de carnaval, on y patine déguisé et masqué. À la saison douce, une scène de 18 mètres sur 8 mètres permet la présentation d'opéras, d'opérettes et de comédies musicales montées par des troupes américaines. Le «rond à patiner» sert d'opéra jusqu'à l'ouverture du Théâtre Clément. Quant à celui-ci, il est inauguré en 1901 et il accueille jusqu'à 700 personnes. C'est l'une des plus spacieuses salles de toute la province et la célèbre Sarah Bernhardt s'y est produite. Les Sherbrookois assistent lors de la soirée d'inauguration de la salle à une représentation de l'opéra *Faust* de Gounod avec le chanteur de réputation internationale Lewis Morrison du *Metropolitain Opera de New York*. Deux ans plus tard, la célèbre cantatrice canadienne-française Albani (Emma Lajeunesse) se produit sur cette scène. En 1911, l'endroit prend le nom de *His Majesty's*. D'une salle de spectacle à un édifice commercial, sa vocation change en 1939.



L'Union musicale, fondée en 1921, organise des soirées littéraires durant les années 1929 et 1930, en plus de ses soirées de concert et d'opéra. Fonds Léonidas Bachand. La Société d'histoire de Sherbrooke.

En 1906, le Monument National est créé par un regroupement francophone composé d'hommes d'affaires, de professionnels et de professeurs du Séminaire Saint-Charles-Borromée. L'institution se voue à la défense du français dans une ville à forte prédominance anglophone. Le Monument National comporte une bibliothèque publique ainsi qu'une salle de détente où l'on présente à l'occasion des opérettes, des concerts et des pièces de théâtre. L'institution ferme ses portes en 1917.

Aujourd'hui, Sherbrooke compte plusieurs salles de spectacles. Les plus importantes sont la salle Sylvio-Lacharité du Théâtre Granada, la salle Maurice O'Bready du Centre culturel de l'Université de Sherbrooke et celle du Vieux Clocher de Sherbrooke. Ces lieux de diffusion permettent aux Sherbrookois et aux gens de la région d'assister à des spectacles et événements d'envergure.

Recherche et rédaction: Élise Grimard
Infographie: Mélanie Morissette

75e
LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE SHERBROOKE
La Société d'histoire de Sherbrooke
275, rue Dufferin, Sherbrooke, QC
J1H 4M5
Téléphone : 819 821-5406
Télécopieur : 819 821-5417
www.shs.ville.sherbrooke.qc.ca

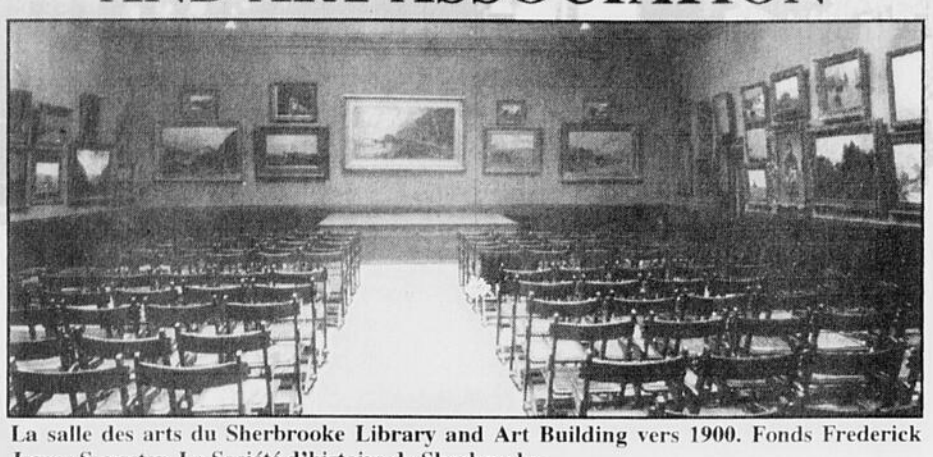
Sherbrooke 200 ans d'histoire 1802-2002

La passion de créer

200 ans de vie culturelle à Sherbrooke

(Deuxième partie)

LA SHERBROOKE LIBRARY AND ART ASSOCIATION



La salle des arts du Sherbrooke Library and Art Building vers 1900. Fonds Frederick James Sangster. La Société d'histoire de Sherbrooke.

Pour les classes bourgeoises, Samuel F. Morey, inspecteur de l'*Eastern Townships Bank*, ouvre, en 1884, une salle de lecture et un musée dans l'édifice Griffith sur *Commercial Street* (actuelle rue Dufferin), créant ainsi la *Sherbrooke Library and Art Association*. Celle-ci fait construire le *Library and Art Union Building* sur la rue Dufferin. C'est le premier édifice entièrement consacré aux arts à Sherbrooke. Dans ses murs, on retrouve une bibliothèque, une salle de lecture, une salle de concerts, un musée de sciences naturelles et un musée d'art. La salle de concerts, d'une capacité de 400 places, accueille des musiciens réputés dont la cantatrice Lussier, le cornettiste Alessandro Liberati et le saxoponiste Terlinden. La collection de la *Sherbrooke Library and Art Association* regroupe des toiles d'artistes de renom tels J.A. Fraser, J.W. Morrice, W.S. Hunter et Frederick S. Coburn. En 1892, ce musée compte environ 150 œuvres d'art. En 1923, la collection est dispersée et, en 1928, *La Tribune* acquiert l'immeuble. Le *Sherbrooke Library and Art Association* cesse alors ses activités.

DE LITTÉRATURE ET DE PHILOSOPHIE

La vie littéraire à Sherbrooke naît au sein d'associations qui organisent des soirées littéraires ou des débats sur des thèmes précis. Dès 1867, l'Union catholique offre des conférences à la communauté francophone. Des clubs politiques apparaissent tels le Club Cartier qui rassemble les conservateurs et le Club National réservé aux libéraux.

Favoriser la lecture des journaux, des revues et des livres auprès du grand public est une préoccupation de l'élite sherbrookoise. Ainsi, en 1868, Daniel Thomas Jr installe une salle de lecture au bureau d'enregistrement de la rue du Palais où, pour 75 cents par trimestre, les membres ont accès à une cinquantaine de périodiques. Samuel F. Morey quant à lui, ouvre à ses frais, en face de l'usine Paton, une salle de lecture gratuite destinée à la classe ouvrière.

En 1923, une bibliothèque francophone, la Bibliothèque Nationale, ouvre ses portes sur la rue Marquette. Elle déménage à l'ancienne Central School en 1952 et fait don de ses livres et de son mobilier à la Ville de Sherbrooke. En juillet 1956, la Ville acquiert l'ancien bureau de poste de la rue Dufferin, au coût de 54 000$ afin d'y loger la bibliothèque. Elle inaugure ses nouveaux locaux en 1958. La Ville de Sherbrooke construit en 1991, rue Marquette, la Bibliothèque Éva-Senécal.

Au cours des années 1940, divers cercles littéraires et philosophiques voient le jour : les plus connus sont les cercles Caron, Codère, Renaud et Budé. Les Mardis du Soupirail regroupe des personnalités comme Maurice O'Bready, Denis Tremblay, Paul-Émile Fortier, sous le secrétariat d'Alfred DesRochers et propose à ses membres des conférences et des débats. Le Soupirail est la suite d'un mouvement littéraire, créé au début des années trente, qui regroupe les écrivains travaillant au sein du journal *La Tribune*. Malgré l'effervescence connue depuis le début du siècle, le milieu littéraire sherbrookois décline au début des années cinquante.



Le Salon du Livre de l'Estrie en 1988. Fonds de La Tribune. La Société d'histoire de Sherbrooke.

Les années 1970 marquent la renaissance de la vie littéraire à Sherbrooke. De nouveaux écrivains émergent du Département d'études françaises de l'Université. Des maisons d'édition apparaissent. Le public sherbrookois peut assister à des nuits de poésie. Toute cette effervescence mène à la création de l'Association des Auteurs des Cantons de l'Est en 1977 et au retour du Salon du Livre de l'Estrie.

LE THÉÂTRE : DU TRAGIQUE AU COMIQUE

Le théâtre sherbrookois ne prend véritablement son essor que lorsque Léonard Saint-Laurent, professeur au Séminaire Saint-Charles-Borromée, y enseigne l'art dramatique. De 1907 à 1949, ce professeur monte plus de 500 pièces.

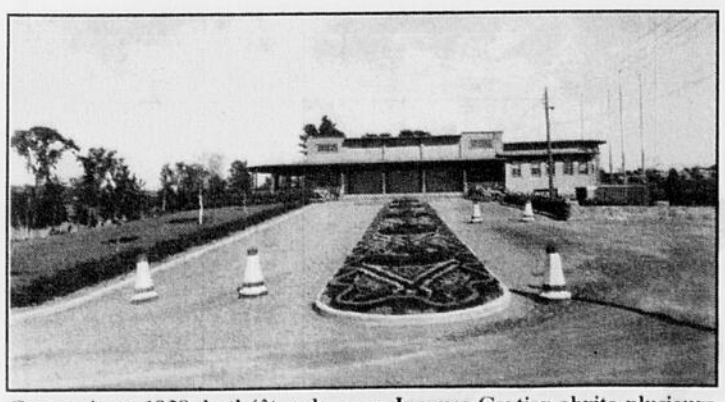
Le 13 novembre 1946, l'Union Théâtrale française est formée à partir des membres des Compagnons de Notre-Dame, troupe issue de l'Amicale Larocque. Comme chaque paroisse possède sa propre troupe de théâtre, l'Union Théâtrale désire ainsi regrouper les talents dispersés ça et là parmi les groupes paroissiaux. L'Union Théâtrale, sous la direction de Lionel Racine, se produit dans les salles paroissiales de Sherbrooke dont celles des églises Saint-Boniface, Christ-Roi et Saint-Esprit ainsi qu'à l'Auditorium du Séminaire et au sous-sol de la cathédrale. La troupe n'obtiendra une scène permanente que le 18 mars 1961. Appelée le Théâtre de Poche, la salle octroyée par la Ville est située au troisième étage de l'édifice de la bibliothèque municipale de la rue Dufferin. L'aventure de l'Union Théâtrale prend fin en 1988. Cette troupe fut le tremplin qui permit au comédien Jean Besré et à l'animatrice de télévision Aline Desjardins de se faire connaître.

Le milieu théâtral connaît une prolifération de troupes indépendantes, intéressées autant par le théâtre classique que par le théâtre de création. Le Théâtre de l'Atelier est fondé en 1960. Le Sang Neuf, privilégiant la création collective est formé en octobre 1972. La Bébelle qui se distingue des autres troupes par l'utilisation de clowns, voit le jour en 1974. Des troupes fusionnent tel le Théâtre du Sang Neuf qui s'est associé au Théâtre Entre Chien et Loup pour former le Petit Théâtre. d'autres se produisent dans de nouveaux lieux ou dans des salles qui retrouvent leur vocation d'origine, comme le Théâtre du Double Signe et le Théâtre des petites lanternes à la salle Léonard-Saint-Laurent.



Clowns de la Bebelle en spectacle à l'Université de Sherbrooke durant l'été 1975. Fonds des Productions Bebelle Inc. La Société d'histoire de Sherbrooke.

De nombreux espaces pour présenter des pièces sont crées. Ainsi vers les années 1975, le nouveau théâtre du parc Jacques-Cartier est aménagé dans les anciens locaux du pavillon de la Colonie de vacances. Ce théâtre abrite longtemps les troupes sherbrookoises dont celle de l'Union théâtrale et celle de l'Atelier. Le théâtre du parc Jacques-Cartier sera détruit par un incendie le 12 septembre 1998.



Construit en 1938, le théâtre du parc Jacques-Cartier abrite plusieurs compagnies théâtrales dont l'Union Théâtrale en 1946 et L'Atelier vers 1960. Fonds Frederick James Sangster. La Société d'histoire de Sherbrooke.

Recherche et rédaction: Élise Grimard
Infographie: Mélanie Morissette

75e
LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE SHERBROOKE
La Société d'histoire de Sherbrooke
275, rue Dufferin, Sherbrooke, QC
J1H 4M5
Téléphone : 819 821-5406
Télécopieur : 819 821-5417
www.shs.ville.sherbrooke.qc.ca
71737

Sherbrooke 200 ans d'histoire 1802-2002

La passion de créer

200 ans de vie culturelle à Sherbrooke

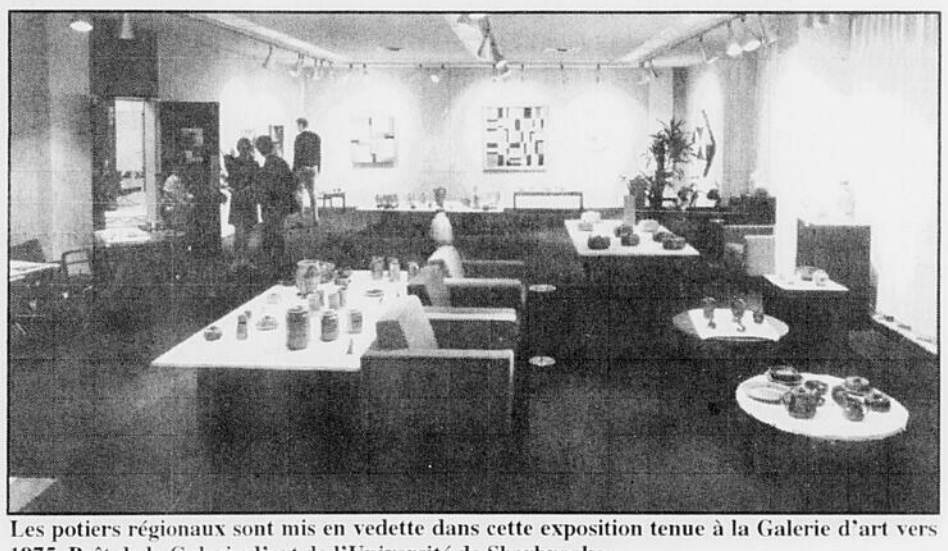
(*Troisième et dernière partie*)

L'ART TOUT EN COULEUR

L'un des grands divertissements culturels des années 1860 à Sherbrooke est d'aller voir les panoramas peints. À l'automne 1855, le peintre W.S. Hunter de Stanstead compose le tableau du siège de Sébastopol en Crimée, mené par les armées anglaise et française contre les Russes. C'est le premier panorama du genre au Canada. C'est un tableau en continu de 2000 pieds carrés, articulé en 18 scènes peintes à partir de gravures du *London Illustrated News*. Hunter récidive en 1858 en peignant un panorama de scènes de mutinerie des Indes orientales, réprimées par l'armée anglaise.

L'enseignement des arts est assuré, en grande partie, par le Mont Notre-Dame et le Conseil des arts et manufactures qui, depuis 1874, offre des cours de dessin à main levée, de dessin architectural, de dessin industriel et d'art décoratif. À cet enseignement institutionnalisé des arts, s'ajoute une kyrielle de professeurs privés en dessin et en musique. Les plus connus sont Margaret A. Duff qui commence à enseigner en 1864, puis Miss S. L. Draper pendant les années 1892 à 1905 et Marie Sagala (art) de 1908 à 1930.

Le milieu des arts visuels sort de sa torpeur au cours des années 1960. Ce réveil est soutenu par des organismes tels l'Association pour l'avancement des arts qui sera à l'origine de la Galerie d'Art de l'Université de Sherbrooke. Le Regroupement des Artistes des Cantons de l'Est (RACE) est crée en 1973 pour



Les potiers régionaux sont mis en vedette dans cette exposition tenue à la Galerie d'art vers 1975. Prêt de la Galerie d'art de l'Université de Sherbrooke.

permettre à ses membres de présenter des expositions collectives et de suivre des stages de perfectionnement. Diverses galeries, dont le but est de promouvoir la production des artistes locaux, s'ouvrent à Sherbrooke comme Artazo. La Galerie Horace, quant à elle, privilégie la présentation d'installations et d'œuvres d'avant-garde. Ces galeries sont appuyées dans leur démarche par un grand nombre d'organismes mettant des salles d'exposition à la disposition des peintres et sculpteurs de la région.

DU MUET AU PARLANT

Des vues stéréoscopiques divertissent la communauté en 1873 et en 1893. Dès 1896, le cinéma commence à attirer les spectateurs. Moins d'un an après la France, les Sherbrookois voient le film des frères Lumière : *La sortie des ateliers Lumière*. D'autres films seront diffusés tel que *Entrée d'un train en gare de La Ciotat*. C'est à la salle du *Sherbrooke Library and Art Building* qu'ont lieu ces représentations.

Petit à petit, les salles de cinéma envahissent le centre-ville. Le *Palace of Illusions*, première salle réservée exclusivement aux représentations cinématographiques, débute ses projections le 17 août 1907. En 1908, le Théâtre Bijou ouvre ses portes suivi du Théâtorium (1909), situé sur la rue Wellington, qui deviendra deux ans plus tard le Casino. En 1910, c'est l'ouverture du Théâtre Premier situé sur la King Ouest, aujourd'hui la Maison du Cinéma. En 1913, le Passe-Temps, situé au 158 de la rue King Ouest, démarre ses activités cinématographiques. Il est aussi surnommé le *Princess* ou le Victoria et deviendra, plus tard, le Cinéma de Paris. En 1929, le Théâtre Granada ouvre ses portes. C'est une des plus belles salles du Canada. La décoration intérieure, de style atmosphérique, reconstitue un paysage méditerranéen. Les Sherbrookois assistent, au début du XXe siècle, à une véritable prolifération des salles de cinéma. Ceci confirme le réel engouement de la population pour le septième art.

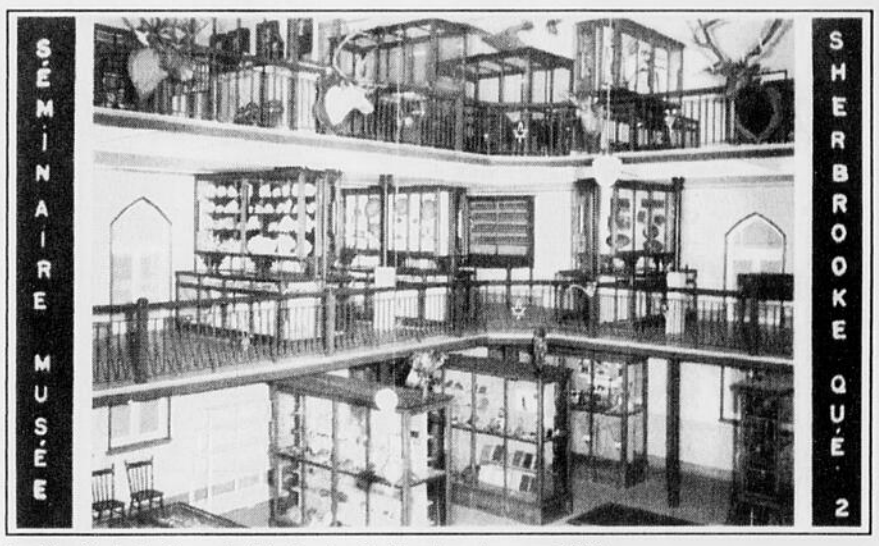


La salle du Cinéma de Paris vers 1950. Colection de la Société d'histoire de Sherbrooke.

L'apparition des cinémas de quartier coïncide avec la fin de la Seconde Guerre mondiale. En 1947, le Cinéma Rex, ouvre ses portes sur la rue Galt, et en 1949, le Capitol démarre ses activités sur la rue King Est, tout près de la rivière Saint-François. Avec la construction du Carrefour de l'Estrie, en 1973, trois nouvelles salles de cinéma s'ajoutent. Dans les années 1990, les salles de cinéma prennent des proportions surprenantes afin de satisfaire le goût des cinéphiles. Au début des années 1990, la Maison du Cinéma compte six salles mais à la fin de la décennie ce nombre grimpe à 10. Le 28 mai 1997, le Cinéma 9 s'implante à Sherbrooke en ouvrant d'un seul coup 9 salles. Le Cinéma 9 projette environ 200 films à chaque année. Le Cinéma du Carrefour de l'Estrie ne pouvant faire face à une telle concurrence ferme ses portes en 2000 après 27 ans d'activité.

LES MUSÉES : UN MONDE À DÉCOUVRIR

Dès 1879, le Séminaire Saint-Charles Borromée rassemble des échantillons de minéraux obtenus du Bureau de l'arpentage du Canada. Du début des années 1930 jusqu'en 1964, l'abbé Léon Marcotte prend la direction du musée qui présente des objets en minéralogie, zoologie et numismatique. Au début des années 1930, le Musée du Séminaire Saint-Charles-Borromée ouvre ses portes



Le Musée de la Tour du Séminaire de Sherbrooke vers 1950. Collection de la Société d'histoire de Sherbrooke.

au grand public. En 1973, la Corporation du musée est créée. Cette institution sherbrookoise connaît un rapide succès et organise aujourd'hui des expositions internationales. Actuellement fermé au public, le futur Musée de la nature et des sciences ouvrira à la fin de l'été 2002 dans l'ancienne usine Kayser, désaffectée depuis 1988.

Au cours des dernières années, d'autres institutions muséales ont vu le jour à Sherbrooke. Fondé en 1982, le Musée des beaux-arts de Sherbrooke fait ses débuts en exposant des œuvres dans les vitrines des magasins de la rue Wellington. Rapidement, ses collections s'étoffent et le musée s'installe dans des salles plus vastes. Il est d'abord situé à l'emplacement actuel du Petit Théâtre de Sherbrooke, rue du Palais, puis il s'installe, le 3 mai 1996, dans l'ancien édifice de la Banque CIBC construit en 1878. Autrefois siège social de la *Eastern Townships Bank*, le bâtiment constitue en lui-même une œuvre architecturale d'importance pour l'histoire de Sherbrooke.

Parmi les autres institutions muséales installées au centre-ville, la Société d'histoire de Sherbrooke occupe le créneau de l'histoire locale. Logée au Centre d'interprétation de l'histoire de Sherbrooke depuis 1992, elle conserve des archives privées et diffuse l'histoire de Sherbrooke et de la région par le biais, entre autres, de publications, d'expositions et de circuits patrimoniaux et religieux. La Ville de Sherbrooke met à sa disposition l'ancien bureau de Poste érigé en 1885.

Recherche et rédaction: Élise Grimard
Infographie: Mélanie Morissette

75e
LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE SHERBROOKE
La Société d'histoire de Sherbrooke
275, rue Dufferin, Sherbrooke, QC
J1H 4M5
Téléphone : 819 821-5406
Télécopieur : 819 821-5417
www.shs.ville.sherbrooke.qc.ca

71738

Sherbrooke 200 ans d'histoire 1802-2002

Une administration municipale progressiste

(Première partie)

C'est en 1852 que Sherbrooke devient une ville. Dès lors, le pouvoir municipal est l'instrument privilégié pour favoriser le développement de la municipalité. Dans le tableau historique qui suit nous présentons les principaux moments, décisions et personnages qui ont marqué la vie municipale sherbrookoise.

LES DÉBUTS

En 1852, plusieurs raisons militent en faveur de l'incorporation de Sherbrooke en municipalité autonome. La construction du chemin de fer stimule l'activité économique, et la population augmente. Mais les rues se dégradent en raison des déplacements qui se font de plus en plus fréquents et l'on commence à voir apparaître des problèmes sociaux, entre autres l'alcoolisme. Pour plusieurs, le temps est venu de doter le village de lois plus strictes, de façon à pouvoir assurer son bon développement. Les citoyens présentent donc une requête au gouverneur Elgin demandant l'incorporation de leur cité. Ce dernier proclame the *Town of Sherbrooke* municipalité séparée le 28 juin 1852.

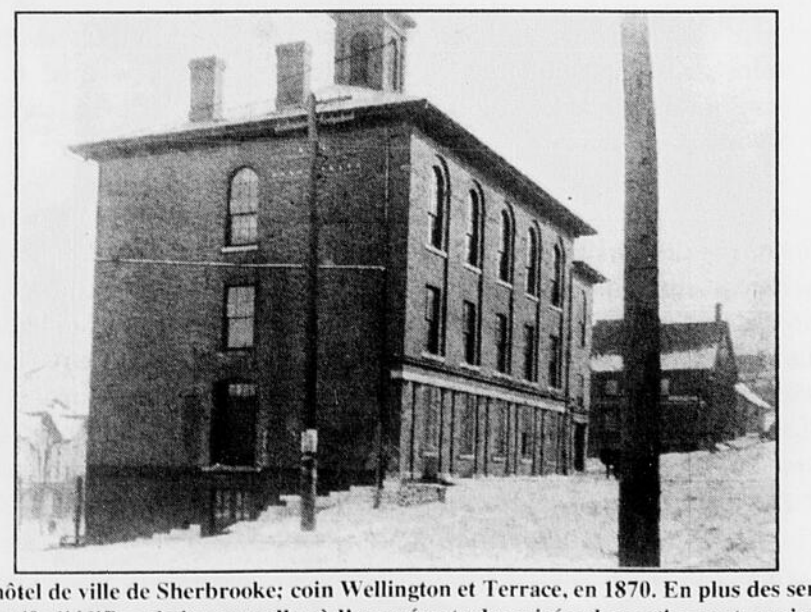


George Frederick Bowen, premier maire de Sherbrooke (1852-1854). Pendant son mandat, Bowen occupe aussi le poste de shérif du district de St-François. En 1867, il fonde et commande le 53e bataillon d'infanterie, prédécesseur du *Sherbrooke Regiment*.
Collection de la Société d'histoire de Sherbrooke.

Aussitôt le statut de la ville défini, la population élit en juillet 1852 les sept premiers conseillers municipaux de la ville de Sherbrooke. Ces derniers désignent George Frederick Bowen comme premier maire de Sherbrooke. Rappelons que seuls les propriétaires sont éligibles au poste de conseiller municipal et de maire. Ainsi, industriels, commerçants et avocats se partagent le pouvoir municipal. Les délibérations du conseil et la publication des règlements municipaux se font en anglais.

Les premières mesures adoptées s'attaquent aux besoins les plus criants en matière de sécurité: prévention des incendies, entretien des rues, réglementation de la circulation. On procède également à la levée des premières taxes municipales.

En 1854, Joseph Gibb Robertson devient le deuxième maire de Sherbrooke et poursuit le travail commencé sous Bowen. En 1859, le premier hôtel de ville de Sherbrooke est construit au coin des rues Wellington et Terrace (actuelle rue du Palais). Des étals de bouchers en occupent le rez-de-chaussée et des cultivateurs tiennent marché devant l'hôtel de ville ce qui vaudra au site le nom de « Market Square ». Au même moment la rue Wellington, jusque-là résidentielle, se transforme et devient l'une des principales artères commerciales de la ville. Il n'y a pas de doute que les développements reliés à la croissance de l'administration municipale ont une incidence sur le dynamisme économique de la ville.



Premier hôtel de ville de Sherbrooke; coin Wellington et Terrace, en 1870. En plus des services administratifs, l'édifice abrite une salle où l'on présente des soirées dramatiques et musicales.
Fonds Gérard Auray. La Société d'histoire de Sherbrooke.

DES MESURES POUR STIMULER LE DÉVELOPPEMENT ÉCONOMIQUE

De 1869 à 1908, les élus municipaux utilisent leur pouvoir pour favoriser le développement économique de la ville. Ce sont principalement deux groupes sociaux, d'une part les propriétaires de biens immobiliers comme les manufacturiers, marchands et avocats, et d'autre part les petits commerçants, épiciers et propriétaires de magasins généraux qui investiront le conseil municipal pour articuler une politique économique qui leur est favorable.

La stratégie est double: il faut d'un côté inciter les grandes compagnies à s'installer à Sherbrooke et de l'autre protéger les petits commerçants locaux de la concurrence extérieure. Ainsi, la Ville offre des exemptions de taxes, des « bonus » en argent ou des terrains gratuits aux anciennes industries et aux grandes compagnies qui s'installent à Sherbrooke. Des industries comme la *Paton*, en 1871, et la *Canadian Meat and Produce*, en 1875, vont bénéficier de ces avantages. La *Sherbrooke Gas & Water* profite des mesures incitatives de l'administration municipale en 1881 et contrôlera pendant plusieurs années des services aussi importants que l'approvisionnement en eau potable, le gaz d'éclairage et plus tard l'électricité.

Enfin, pour les petits commerçants, les lois sont revues de façon à restreindre les activités économiques des non-résidants. En résultent, pour ces derniers, une augmentation du coût des licences et une diminution des heures disponibles au commerce.

À l'occasion, les conseillers qui représentent les petits propriétaires et les citoyens plus modestes, s'opposent aux mesures d'exemption, mais le code municipal tranche en faveur des grands propriétaires. En somme, bien que plusieurs groupes sociaux soient présents au sein du conseil pour prendre en charge le développement économique, ce sont souvent les plus aisés qui réussissent à infléchir les décisions en leur faveur.

LA MUNICIPALISATION DE L'ÉLECTRICITÉ

Au début du 20e siècle, le contrôle de la production et de la distribution de l'électricité par la *Sherbrooke Power, Light and Heat Co.*, une compagnie privée dirigée par des intérêts américains et des notables locaux anglophones, devient le point de mire des débats au conseil municipal. Pendant cette période, la bonne entente entre les élus francophones et anglophones cède la place à un climat d'opposition farouche. Reflétant l'opinion publique, les conseillers francophones et irlandais sont en général favorables à la municipalisation du service d'électricité alors que les anglophones s'y opposent.



Donat-Oscar-Édouard Denault, maire de Sherbrooke de 1920 à 1922. Fonds de la famille D.-O.-E. Denault. La Société d'histoire de Sherbrooke.

Menés par Daniel McManamy et Donat-Oscar-Édouard Denault, les partisans de la municipalisation soutiennent que le monopole de la compagnie entraîne des prix élevés et un service de moins bonne qualité pour le consommateur. Dans une perspective plus large, les défenseurs de la municipalisation croient que la mainmise d'une compagnie privée sur un secteur aussi important freine le dynamisme économique de Sherbrooke.

Au terme d'un long processus étalé sur une période de six ans, ponctué de débats au conseil, de référendums et de procédures juridiques, le règlement municipal 255 qui autorise la municipalisation des actifs de la *Sherbrooke Power, Light and Heat Co.* est approuvé par référendum en mars 1908. La Ville achète alors la *SPLH* au coût de 170 000$.

L'épisode de la municipalisation de l'électricité résulte moins d'une pratique commerciale abusive que d'une opposition entre deux classes: d'une part, des entrepreneurs anglais qui contrôlent le grand capital et sont près du pouvoir politique, et, d'autre part, une bourgeoisie locale en pleine ascension, principalement composée de marchands et de petits entrepreneurs, pour qui la politique municipale devient l'arène où elle peut exercer un certain pouvoir.

Recherche et rédaction: Philippe Fortin
Infographie: Mélanie Morissette

75e
LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE SHERBROOKE
La Société d'histoire de Sherbrooke
275, rue Dufferin, Sherbrooke, QC
J1H 4M5
Téléphone : 819 821-5406
Télécopieur : 819 821-5417
www.shs.ville.sherbrooke.qc.ca
71695

Sherbrooke 200 ans d'histoire 1802-2002

Une administration municipale progressiste

(Deuxième partie)

LES ÉLUS MUNICIPAUX FACE À LA CRISE

Les conséquences néfastes provoquées par la crise économique de 1929 touchent Sherbrooke. L'activité économique sherbrookoise connaît un ralentissement considérable, notamment dans le domaine industriel et dans celui de la construction. Plusieurs milliers de personnes se retrouvent au chômage.



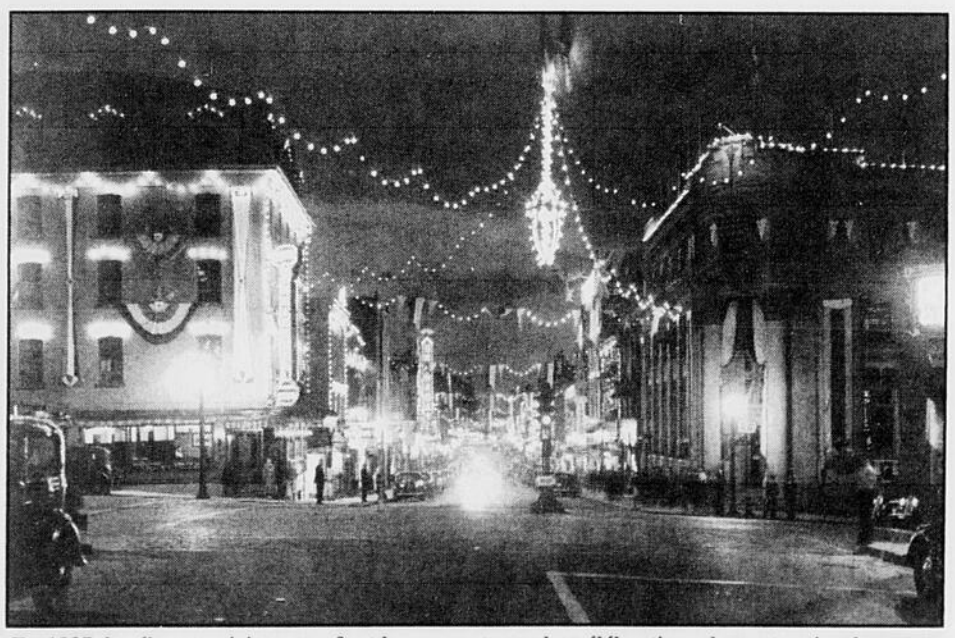
Albert Carlos Skinner, maire de 1930 à 1932, élabore les premières mesures pour faire face à la crise économique. Collection de la Société d'histoire de Sherbrooke.

L'administration municipale adopte alors une série de mesures pour contrer à court et à moyen termes les effets de la crise. Dès 1930, la Ville crée, en partenariat avec les gouvernements fédéral et provincial, un programme de travaux publics qui vise à ralentir le chômage. Des travaux de pavage sur les rues Wellington et St-François et la construction de trottoirs dans le quartier Ouest sont alors entrepris dès 1931. En 1932, le conseil demande même une subvention pour mettre sur pied un programme de retour à la terre qui connaît cependant peu de succès.

Les élus municipaux se préoccupent également du sort des plus démunis. Ainsi, la Ville met en place un service de secours directs qui fournit entre autres le bois de chauffage aux citoyens dans le besoin. Sherbrooke défraie aussi les coûts des loyers, la nourriture et les frais d'hospitalisation de ces gens. Enfin, les cellules de la prison sont ouvertes à ceux qui se retrouvent sans logis.

LE « FAUX » CENTENAIRE DE 1937

En 1935, la situation économique s'est dans l'ensemble améliorée, mais on recherche tout de même un moyen qui pourrait relancer l'activité industrielle de Sherbrooke qui stagne depuis une dizaine d'années. En novembre, le conseil municipal donne son approbation à une suggestion de J.W. McKee, commerçant et responsable des registres de Sherbrooke, qui propose que la ville célèbre son centenaire en 1937.



En 1937, les élus municipaux se font les promoteurs des célébrations du centenaire de Sherbrooke. Cette manifestation est avant tout une entreprise qui vise la relance économique de la ville. La rue Wellington est décorée pour l'occasion. Fonds Gérard Auray. La Société d'histoire de Sherbrooke.

Le maire Émile Rioux et les autorités de la Ville se mettent rapidement d'accord sur les fondements historiques d'un tel événement sans trop pousser les recherches. Ils mettent ensuite en place un vaste programme touristique et publicitaire qui doit attirer plus de 200 000 visiteurs à Sherbrooke. Plusieurs activités sont organisées dont le grand pageant historique intitulé « Un siècle d'histoire » qui résume l'histoire de Sherbrooke. Sur le plan publicitaire, on présente la ville comme étant « la reine des Cantons-de-l'Est » et « la Ville électrique ». Les célébrations s'étalent du 8 au 28 août 1937. La Ville consacre 25 000$ à l'organisation des fêtes tandis que les autres paliers de gouvernement y souscrivent 45 000$.

LES ANNÉES D'APRÈS-GUERRE: DÉVELOPPEMENT ET STABILITÉ

Le 26 avril 1955, Armand Nadeau accède à la mairie de Sherbrooke. Les cinq mandats de Nadeau mettent fin à la tradition d'alternance à la mairie qui prévalait jusque-là. En effet, depuis l'élection de Louis-Émond Panneton en 1888, il est d'usage qu'anglophones et francophones se succèdent au poste de maire.



Armand Nadeau examine un document en compagnie d'un administrateur de la compagnie Lowney's en 1959. Fonds Armand Nadeau. La Société d'histoire de Sherbrooke.

Durant ses mandats à la mairie, Armand Nadeau jouit d'un appui peu commun de la part de la population. Il faut dire que Sherbrooke, comme le reste de l'Amérique du Nord, bénéficie durant les années 1950 d'une conjoncture économique favorable. De plus, Armand Nadeau réussit à bien mettre à profit les moyens de communication disponibles pour faire mousser son image.

JANVIER 2002: LA NAISSANCE D'UNE NOUVELLE GRANDE VILLE

Depuis janvier 2002, les anciennes municipalités d'Ascot, de Deauville, de Saint-Élie-d'Orford, de Stoke, de Fleurimont, de Lennoxville, de Rock Forest, de Sherbrooke et de Bromptonville forment la nouvelle ville de Sherbrooke.

Le conseil municipal actuel est formé d'un maire et de 19 conseillers. Jean Perreault, maire de Sherbrooke depuis 1994, a été désigné premier officier de la nouvelle ville par scrutin populaire. Par ailleurs, chacun des six arrondissements est doté de son propre conseil. Ce dernier est responsable de l'urbanisme, de la culture, des loisirs, de la voirie locale et de la prévention des incendies.

Cette façon de faire répartit plus équitablement les coûts des services entre l'ancienne ville-centre et les banlieues utilisatrices de ces services.

En 1852, les citoyens de Sherbrooke ont décidé de se donner de nouvelles structures municipales et se sont ensuite impliqués avec vigueur dans le développement de leur municipalité. Bien représentés au conseil, les notables anglophones verront cependant leur influence s'effriter au profit d'une classe de marchands et de petits commerçants pour la plupart canadiens-français ou irlandais.

Si l'on excepte la période houleuse de la municipalisation de l'électricité, on ne peut pas dire que les différences linguistiques ont été le pivot autour duquel se sont polarisés les divers intérêts au conseil. Le respect pendant 75 ans de la loi non écrite de l'alternance des maires anglophones et francophones est significatif à cet égard.

Il est trop tôt pour se prononcer sur l'efficacité des changements récents apportés à la structure municipale sherbrookoise et pour évaluer si les bénéfices économiques envisagés grâce à cette réorganisation se matérialiseront. Mais il n'y a pas de doute que, comme par le passé, le dynamisme, la compétence et le sens de la coopération des élus municipaux seront des facteurs déterminants à cet égard.

Recherche et rédaction: Philippe Fortin
Infographie: Mélanie Morissette

75e
LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE SHERBROOKE
La Société d'histoire de Sherbrooke
275, rue Dufferin, Sherbrooke, QC
J1H 4M5
Téléphone : 819 821-5406
Télécopieur : 819 821-5417
www.shs.ville.sherbrooke.qc.ca
71696

Sherbrooke 200 ans d'histoire
1802-2002

Loyauté et dévouement

(Première partie)

Depuis le milieu du 19e siècle, la vie militaire a été un élément important du paysage sherbrookois. Cette brève présentation historique évaluera les événements qui ont favorisé l'organisation militaire à Sherbrooke et identifiera les principales opérations auxquelles prirent part les militaires de Sherbrooke.

PREMIÈRE PRÉSENCE MILITAIRE

Au début du 19e siècle, la milice, qui commence à se former, est la seule organisation militaire présente dans les Cantons-de-l'Est. Des vétérans de la guerre de l'Indépendance américaine tels Henry Ruiter du canton de Potton et Charles Kilborn de Stanstead participent à la formation de compagnies. Si ces corps armés sont peu utilisés, les autorités du pays sont tout de même satisfaites de leur présence car l'encadrement militaire est un bon moyen de s'assurer la loyauté des nouveaux sujets canadiens.

Les premiers militaires installés sur le territoire de Sherbrooke arrivent avec les débuts de l'immigration britannique. Au terme des guerres napoléoniennes, plusieurs officiers et militaires s'installent sur les terres vierges du Canada. C'est pendant ces années que William Bowman Felton, ancien officier de marine, et le major Henry Beckett s'établissent à Sherbrooke. On doit cependant attendre les troubles de 1837-1838 pour voir apparaître une première forme d'organisation militaire à Sherbrooke.

RÉFORMISTES ET LOYALISTES

En 1837-1838, des troubles armés secouent l'Amérique du Nord britannique. Au Bas-Canada, un groupe de réformistes menés par Louis-Joseph Papineau dénonce les pratiques de l'administration coloniale. Bien que les principaux affrontements éclatent dans la région de Montréal, ces événements auront des répercussions jusque dans les Cantons-de-l'Est.

Lorsque la crise éclate, la région est contrôlée par les «tories», favorables au pouvoir en place. Un climat d'insécurité, créé par une menace d'invasion à partir des États-Unis, favorise l'organisation de corps de milice loyalistes à Sherbrooke. Trois compagnies sont mises sur pied : les *Sherbrooke Dragoons*, les *Sherbrooke Rifles* et les *Queen's Mounted Rangers*. Ces compagnies sont formées d'officiers de l'armée britannique et de notables anglais et américains de Sherbrooke tels que les Galt, Hale, Brooks et Terrill. L'ennemi ne se manifestant pas, des détachements partent toutefois surveiller la frontière et capturent des «suspects réformistes» qu'ils ramènent à la prison de Sherbrooke.



Highlanders du *71th Regiment* escortant des insurgés vers la prison de Montréal en 1838. Sherbrooke fournit aussi un bon nombre de volontaires qui veillent à maintenir l'ordre pendant les insurrections de 1837-1838. Dessin par M.A. Hayes, gravé par J.H Lynch ANC C3653.

LA CRÉATION DU *53rd BATTALION*, ANCÊTRE DES *HUSSARS*

À partir de 1845, de nouvelles menaces en Europe amènent le gouvernement impérial à réduire l'importance de l'armée régulière britannique en Amérique du Nord. Au Canada, il est clair que de nouvelles mesures doivent être prises pour assurer la défense du pays en cas de conflit. En 1855, le gouvernement du Canada-Uni passe une loi qui réorganise la milice sur une base plus régulière. En somme, cette date marque le début de la mise en place d'une politique de défense proprement canadienne.

Le climat d'insécurité provoqué par la guerre civile américaine et la menace fénienne (ces nationalistes Irlandais qui songent à envahir le Canada à partir des États-Unis) favorisent également l'organisation de la milice canadienne. Cet ensemble de facteurs fait que, de 1855 à 1867, un grand nombre de bataillons sont organisés partout au Canada. En 1867, le *53nd Sherbrooke Riffle* est formé sous le commandement de George Frederick Bowen. Le bataillon est sollicité pour le service actif une première fois en 1877 lors des seconds raids féniens. Une compagnie, sous les ordres du capitaine E.P Felton, est envoyée à Stanstead pour s'opposer aux envahisseurs. L'année suivante, le *53rd Battalion* est mis à contribution pour mater les troubles causés par l'«*Orange Day Riots*» à Montréal. Le bataillon participe également à des démonstrations pour le public. En 1891, lors d'une reconstitution de la bataille de Québec, le *53rd Battalion* fait partie du camp des défenseurs de Québec.



Le lieutenant colonel W.A Morehouse est officier commandant du *53rd Battalion* de 1891 à 1895.
Fonds Doug Gerrish. La Société d'histoire de Sherbrooke.

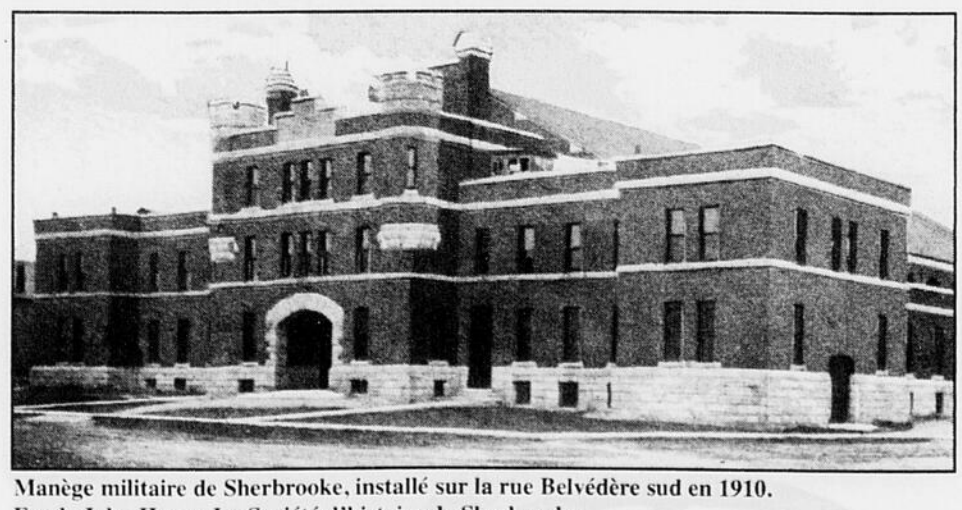
COMBATTRE À L'ÉTRANGER

En 1899, c'est le début de la guerre des Boers. La Grande-Bretagne sollicite alors la participation du Canada. Au pays, l'opinion publique est divisée : les Canadiens anglais sont favorables à une participation canadienne alors que les Canadiens français s'y opposent. Laurier trouve un compromis. Le Canada n'envoie pas de contingent officiel, mais en octobre 1899 un groupe de volontaires canadiens part combattre sous l'autorité britannique.

C'est alors que des miliciens du *53rd Sherbrooke Regiment* se joignent au *2nd (Special Service) Battalion du Royal Canadian Regiment of Infantry*. Parmi les membres de ce bataillon, soulignons la présence du capitaine Charles K. Fraser et du médecin militaire Norreys Worthington qui est nommé officier de commande des services médicaux canadiens en Afrique du Sud. Une plaque installée à la *St.Peter's Church* honore la mémoire des Sherbrookois qui participèrent au conflit, parmi lesquels se trouvent Percy F. B Tabb et Alfred Player qui tombèrent au combat en 1902.

LES DÉBUTS DU 54e RÉGIMENT DES CARABINIERS DE SHERBROOKE

Lorsque le *53rd Regiment* est fondé en 1867, il est composé en majeure partie de Canadiens anglais. Néanmoins, une compagnie de Canadiens français sous la conduite du Capitaine Louis Bélanger en fait partie. À partir de 1906, l'idée de former un bataillon de milice entièrement composé de Canadiens français circule dans les journaux locaux. Mais c'est en 1908, sous l'impulsion de J. Ferdinand Rioux, que les démarches sont véritablement entreprises. Après plusieurs difficultés



Manège militaire de Sherbrooke, installé sur la rue Belvédère sud en 1910.
Fonds John Hayes. La Société d'histoire de Sherbrooke.

administratives, le 54e Régiment voit le jour en avril 1910. Le premier commandant officiel du Régiment est le docteur Pantaléon Pelletier.

Les quartiers généraux du 54e Régiment sont d'abord au Monument National, de la rue de l'Académie. Lors des exercices, les *53rd* et 54e régiments se partagent le manège militaire de la rue Belvédère Sud. En novembre 1913, suite aux nombreuses frictions vécues entre les deux régiments, on déménage le *53rd Regiment* à l'ancien palais de justice de la rue William.

Recherche et rédaction : Philippe Fortin
Infographie : Mélanie Morissette

75e
LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE SHERBROOKE
La Société d'histoire de Sherbrooke
275, rue Dufferin, Sherbrooke, QC
J1H 4M5
Téléphone : 819 821-5406
Télécopieur : 819 821-5417
www.shs.ville.sherbrooke.qc.ca

074379

Sherbrooke 200 ans d'histoire 1802-2002

Loyauté et dévouement

(Suite et fin)

AU SECOURS DE L'EMPIRE

Lorsqu'en août 1914, la Grande-Bretagne déclare la guerre à l'Allemagne, le Canada est automatiquement entraîné dans le conflit. Le même mois, les *53rd* et 54e régiments offrent leurs services pour aller combattre outre-mer. Après une parade patriotique dans les rues de la ville, ils partent pour l'entraînement à la base de Valcartier. Les soldats et officiers sherbrookois sont intégrés au *117th Eastern Townships Battalion*, créé en 1915, ou sont répartis au sein de plusieurs bataillons de la force active dont le Royal 22e, le 69e ou le 5e Bataillon des carabiniers montés.



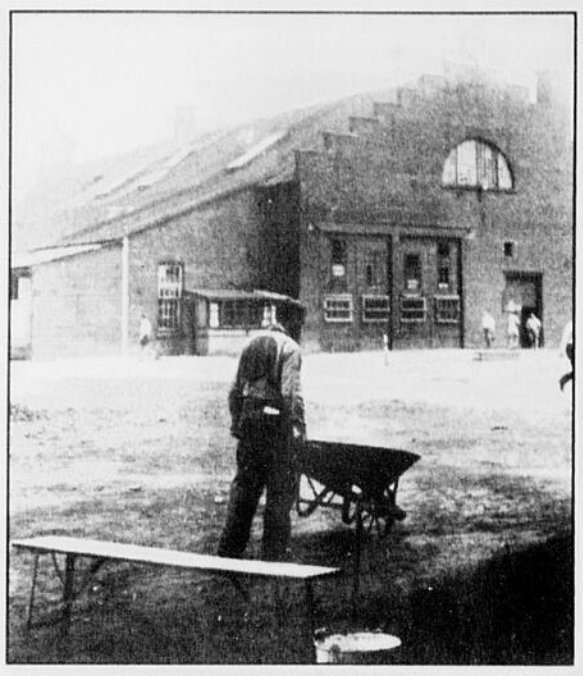
Oscar Bourque, que l'on voit ici dans son uniforme militaire en laine, fait partie des Sherbrookois qui participent à la guerre de 1914-1918.
Fonds Paul-Émile Bourque.
La Société d'histoire de Sherbrooke.

Durant la Première Guerre mondiale, les Canadiens participent à plusieurs affrontements importants. La plupart de leurs actions sont offensives. L'une d'entre elles est la bataille d'Ypres qui a lieu au printemps 1915. Beaucoup de Sherbrookois combattent à la bataille de Courcelette en septembre 1916 où, pour la première fois dans l'histoire, les soldats canadiens reçoivent l'appui des chars. Soulignons également la bataille pour la crête de Vimy en 1917. Cette opération occupe une place importante car il s'agit de la première victoire exclusivement canadienne de la guerre. Enfin, à Passchendaele, la bataille se déroula dans des conditions de combat extrêmement difficiles.

LE CAMP D'INTERNEMENT DE SHERBROOKE

Lors de la Deuxième Guerre mondiale, plus de 35 000 prisonniers sont internés au Canada. On compte 24 camps de prisonniers ouverts de 1939 à 1945 au Canada dont huit au Québec. Le camp de Newington, situé près de l'emplacement de l'actuelle prison, est celui de Sherbrooke.

En août 1940, Sherbrooke reçoit un premier contingent de «prisonniers de guerre» qui provient d'Angleterre. En fait, il ne s'agit pas de soldats ennemis mais d'immigrés récents qui sont considérés comme suspects en Angleterre. Ces détenus logent dans les bâtiments de la gare du Québec Central, dans le secteur Newington de la ville. Des soldats de la 4e Compagnie de la garde des vétérans du Canada sont affectés à leur surveillance. Vers la fin de 1942, ces «locataires» sont pour la plupart libérés et sont remplacés par un deuxième groupe de prisonniers. En novembre 1942, 750 marins allemands capturés par les Britanniques sont accueillis. Ils restent à Sherbrooke durant toute la durée de la guerre et repartent en Allemagne en 1946.



Au camp d'internement de Newington, on fixe de larges cercles rouges dans le dos des prisonniers. En cas d'évasion, ces cibles facilitent le travail des tireurs.
Fonds de Radio-Québec. La Société d'histoire de Sherbrooke.

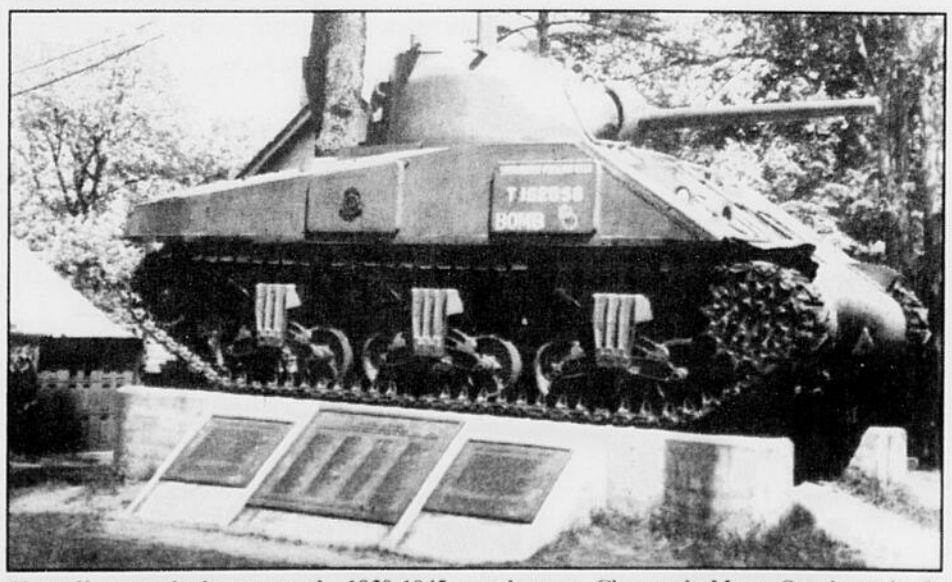
LES FAITS D'ARMES DU *SHERBROOKE FUSILIERS REGIMENT*

Au début de la guerre, les volontaires sherbrookois se joignent aux régiments actifs canadiens qui sont mobilisés les premiers. C'est en décembre 1939, soit trois mois après le début du deuxième conflit mondial, que les premières troupes canadiennes arrivent en Grande-Bretagne. Leur tâche initiale est de protéger le territoire anglais contre une invasion allemande.

En août 1940, un camp d'entraînement militaire est organisé à Collinsville, dans ce qui deviendra l'extrémité ouest de Sherbrooke. Plusieurs cultivateurs qui subissent encore les contrecoups de la crise économique s'enrôlent.

Les élites sherbrookoises sont en faveur de la participation active d'un régiment qui représenterait la région. À la suite de plusieurs démarches, le ministère de la Défense nationale annonce la formation du *Sherbrooke Fusiliers Regiment*. Celui-ci est en réalité une unité formée d'hommes des Fusiliers de Sherbrooke (54e) et du *Sherbrooke Regiment (53rd)*. Mobilisé d'abord comme unité d'infanterie, le *Sherbrooke Fusiliers Regiment* part s'entraîner à Terre-Neuve. Il est ensuite converti en unité de tanks à Debert, en Nouvelle-Écosse, et devient le 27e régiment blindé canadien, avant de partir outre-mer.

Le *Sherbrooke Fusiliers Regiment* participe au débarquement de Normandie et combat ensuite dans les campagnes du nord-ouest de l'Europe. Il traverse la France, la Belgique, la Hollande et arrive en Allemagne. Le régiment participe à plusieurs batailles meurtrières, entre autres, celles de Caen, de Falaise, de Burgebus Ridge, de la rivière Sheldt et du Rhin. Le régiment revient au Canada en 1946 et est ensuite défusionné.



Char d'assaut de la guerre de 1939-1945 en place au Champ-de-Mars. Sur le socle de soutien, des plaques commémoratives honorent les soldats morts à la guerre. Sur le canon, une plaque d'identification du régiment des Fusiliers de Sherbrooke a été apposée.
Fonds Gérard Auray. La Société d'histoire de Sherbrooke.

IMPLICATIONS MILITAIRES RÉCENTES

En février 1965, le *Sherbrooke Regiment*, le *11th* et le *7th Hussars* sont fusionnés pour créer *The Sherbrooke Hussars*. On attribue aux *Hussars* un rôle de reconnaissance au sein du corps blindé de l'armée canadienne. Les membres du régiment sherbrookois participent à plusieurs missions à l'intérieur de l'ONU et de l'OTAN, notamment à Chypre, en ex-Yougoslavie, en Haïti et en Bosnie. Les Fusiliers de Sherbrooke, quant à eux, prennent part aux lendemains de la guerre en ex-Yougoslavie. Leur rôle est de préserver les voies de communications du village de Rastavic, en Croatie. Les Fusiliers mettent également sur pied un camp de réfugiés dans la ville de Knin.

Au 19e siècle, la forte présence anglaise à Sherbrooke a favorisé la création de bataillons loyalistes organisés pour maintenir l'ordre lors des troubles de 1837-1838. Trente ans plus tard, afin de protéger le territoire canadien des menaces qui proviennent des États-Unis, on forme le *53rd Regiment*. En 1910, les Carabiniers de Sherbrooke, un régiment canadien-français qui prendra plus tard le nom des Fusiliers de Sherbrooke, voit le jour.

Les militaires sherbrookois prennent une part active dans les conflits majeurs du 20e siècle. Plusieurs monuments et lieux historiques nous rappellent leurs différentes implications. Le cénotaphe de la rue King inauguré en 1926 glorifie ainsi les Sherbrookois tombés aux champs d'honneur des Première et Deuxième Guerre mondiales. Certaines rues de Sherbrooke, qui portent le nom d'engagements canadiens célèbres tels que Ypres et Courcelette, participent également à cet effort de mémoire.

Recherche et rédaction : Philippe Fortin
Infographie : Mélanie Morissette

75e
LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE SHERBROOKE
La Société d'histoire de Sherbrooke
275, rue Dufferin, Sherbrooke, QC
J1H 4M5
Téléphone : 819 821-5406
Télécopieur : 819 821-5417
www.shs.ville.sherbrooke.qc.ca
074380

Sherbrooke 200 ans d'histoire 1802-2002

Une vie spirituelle sous le signe de la diversité

(Première partie)

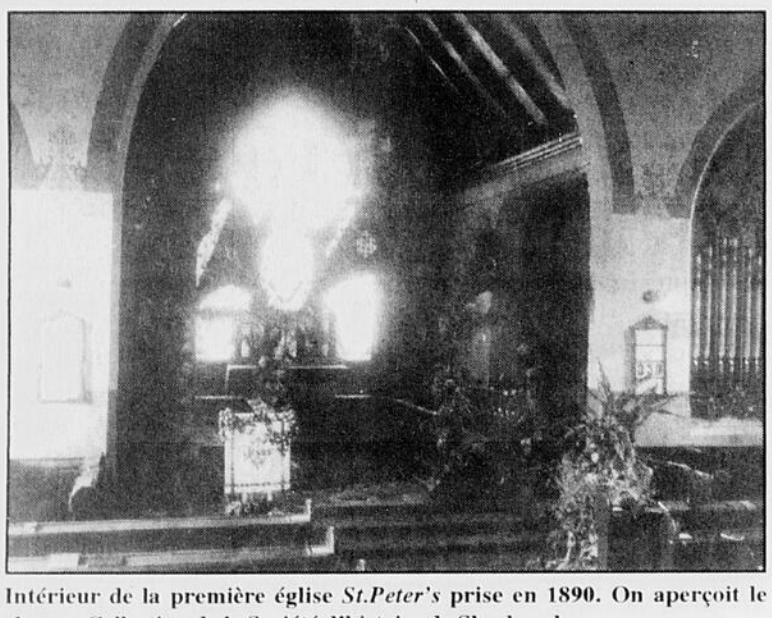
Caractérisée à ses débuts par la présence des cultes protestants, Sherbrooke deviendra par la suite un centre de rayonnement de la foi catholique. Elle redevient depuis quelques années, par l'apport des immigrants de fraîche date, un lieu où foisonnent les cultes les plus variés. Cette présentation identifiera les principaux éléments qui illustrent l'évolution de la vie religieuse à Sherbrooke.

LES ÉGLISES PROTESTANTES

De 1765 à 1870, on constate un essor du protestantisme au Québec. Depuis 1760, le pouvoir politique en place favorise le développement de cette Église réformée. La Conquête et la fin des guerres napoléoniennes amènent également un grand nombre de protestants à immigrer ici. Fort de ses assises politiques et démographiques, le culte protestant jouit d'un contexte favorable lorsque la vie religieuse s'organise à Sherbrooke dans la décennie 1820.

Anglicans

L'Église anglicane est la première à s'établir à Sherbrooke. Bien que reconnue pour avoir des structures rigides, l'Église officielle d'Angleterre réussit à adapter ses activités pour rejoindre les régions de peuplement comme les Cantons-de-l'Est. Dès le début du 19e siècle, des missionnaires anglicans parcourent la région. En 1801, le révérend anglican Charles J.Stewart est de passage à Sherbrooke. Ce n'est cependant qu'en 1817 que l'on retrouve une communauté anglicane locale. En 1822, Clément Lefebvre est le premier missionnaire à s'installer à Sherbrooke. La première église anglicane, la *St.Paul's Church*, est construite en 1824 sur la rue Bank. En 1844, le culte anglican se pratique à la *St.Peter's Church* au coin des rues Commercial (Dufferin) et de Montréal. À partir de 1850, l'anglicanisme sera le culte protestant dominant à Sherbrooke. Les nouveaux immigrants, attirés par le développement économique de la ville, proviennent pour la plupart d'Angleterre et viennent grossir les rangs de cette Église. En 1885, la forte présence anglicane dans le quartier Est force l'érection d'une seconde église, la *Church of the Advent*, qui est consacrée en 1888 sur la rue Bowen. Plus tard, en 1916, le développement du quartier Ouest permet la construction de la *St. Paul's Church* au coin des rues Fairmount et McManamy. En 1920, Sherbrooke possède 3 paroisses anglicanes.



Intérieur de la première église *St.Peter's* prise en 1890. On aperçoit le choeur. Collection de la Société d'histoire de Sherbrooke.

LES CONFESSIONS ÉVANGÉLIQUES PROTESTANTES

Les diverses confessions évangéliques, méthodistes, baptistes, congrégationalistes et presbytériennes s'établissent tôt dans les Cantons-de-l'Est. En effet, plusieurs pionniers proviennent de la Nouvelle-Angleterre où ces religions sont déjà bien implantées. De plus, la liturgie simple de ces cultes, basée sur des pasteurs itinérants et des lieux de culte modestes, s'adapte bien au mode de vie des pionniers de la région. Enfin, comme ces confessions accordent une attention toute particulière à l'autonomie des paroisses et des Églises locales, elles rejoignent tout à fait la pensée des nouveaux arrivants fiers et indépendants.



Vitrail de la *Plymouth Church* à la mémoire d'Andrew Paton, de Samuel Brooks et leurs enfants. C'est dans la demeure des Brooks que l'Église congrégationaliste est fondée en 1835. Collection de la Société d'histoire de Sherbrooke.

Congrégationalistes

Les congrégationalistes qui s'établissent dans les Cantons-de-l'Est sont pour la plupart des immigrants du New Hampshire et du Massachusetts. En 1835, Sherbrooke accueille un premier pasteur congrégationaliste en James Robertson. Après quelques années passées dans une *school house* de la rue Wellington, les congrégationalistes se rencontrent périodiquement, à partir de 1838, dans une église en bois sur la rue Factory (Frontenac). En 1851, ils font bâtir un temple de style néoclassique, typique de la Nouvelle-Angleterre, la *Plymouth Church*. Le nom *Plymouth* est employé en l'honneur des premiers pèlerins américains débarqués à Plymouth Rock au Massachusetts en 1620.

Méthodistes

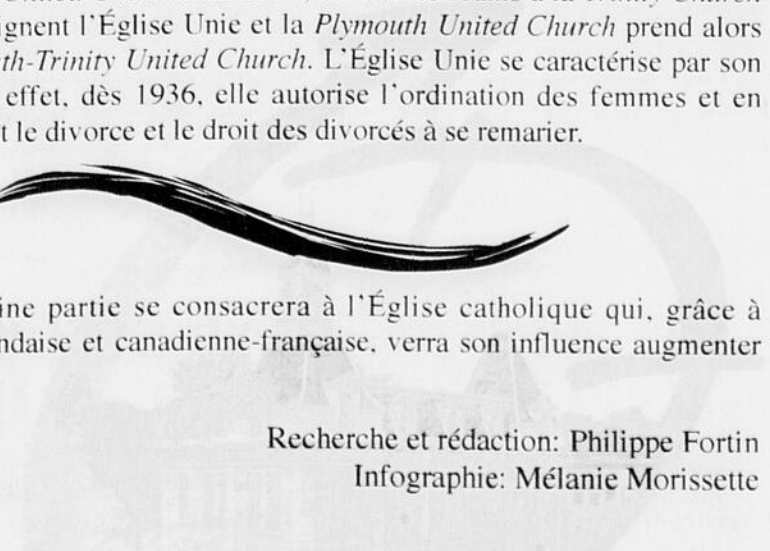
C'est un prêtre anglican nommé John Wesley qui a fondé le mouvement méthodiste dans l'Angleterre du 18e siècle. Les méthodistes ont comme particularité d'organiser des rencontres de formation (*class meetings*) où se regroupent convertis et dirigeants. En 1846 une communauté méthodiste (*Wesleyan Methodist*) apparaît à Sherbrooke. Elle reçoit d'abord la parole des prédicants de passage. En 1851, le révérend Benjamin Sleight fait construire une petite église sur Chapel Street. Le site étant jugé inadéquat, les méthodistes déménagent une première fois en 1859 au coin des rues King et Gordon pour se retrouver finalement sur la rue Court en 1886 dans ce qui deviendra en 1925 la *Trinity United Church*. James Kines et George S. Eldridge sont les premiers pasteurs de ce nouveau temple.

Presbytériens

L'Écossais John Knox est le père du presbytérianisme. Les presbytériens accordent une grande place à l'autodiscipline. Pour eux, il faut «gagner son ciel» en ayant une vie vertueuse et ordonnée. Le culte presbytérien apparaît à Sherbrooke en 1864. Les membres de cette confession proviennent de la communauté écossaise. Ils s'installent au départ dans l'ancienne église en bois des congrégationalistes rue Factory (Frontenac). En 1888, ils reconstruisent sur le même site un grand édifice de briques, la *St.Andrew's Church*. L'église est démolie suite à l'ouragan de juillet 1999. Elle sera reconstruite à Lennoxville.

Baptistes

L'Église baptiste naît sous l'impulsion de l'Anglais John Smyth au début du 17e siècle. Très près des Écritures, le culte baptiste se caractérise par une liturgie dépouillée. L'Église baptiste s'organise à Sherbrooke en 1872. Les membres se réunissent dans différents lieux comme le *Ansell's Hall* et le *Griffith's Hall* ou à l'intérieur de résidences privées. En 1888, les baptistes construisent un édifice pour leurs besoins au coin des boulevards Queen et de Portland. En 1924, ils construisent une deuxième église au même endroit. Le révérend Adam Burwash est le premier pasteur de la communauté.



Église baptiste au coin des rues Queen et Portland en 1910. On remarque la simplicité de l'édifice. Fonds Clovis Roy. La Société d'histoire de Sherbrooke

Église Unie

En 1925, L'Église Unie du Canada est créée par la fusion des congrégationalistes, des méthodistes et d'une partie des presbytériens. À Sherbrooke, les membres de la nouvelle Église se rencontrent au temple congrégationaliste qui prend alors le nom de *Plymouth United Church*. En 1971, les fidèles réunis à la *Trinity Church* de la rue Court joignent l'Église Unie et la *Plymouth United Church* prend alors le nom de *Plymouth-Trinity United Church*. L'Église Unie se caractérise par son progressisme. En effet, dès 1936, elle autorise l'ordination des femmes et en 1962 elle reconnaît le divorce et le droit des divorcés à se remarier.

Notre prochaine partie se consacrera à l'Église catholique qui, grâce à l'immigration irlandaise et canadienne-française, verra son influence augmenter à Sherbrooke.

Recherche et rédaction: Philippe Fortin
Infographie: Mélanie Morissette

75e

LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE SHERBROOKE
La Société d'histoire de Sherbrooke
275, rue Dufferin, Sherbrooke, QC
J1H 4M5
Téléphone : 819 821-5406
Télécopieur : 819 821-5417
www.shs.ville.sherbrooke.qc.ca

78678

Sherbrooke 200 ans d'histoire 1802-2002

Une vie spirituelle sous le signe de la diversité

(Deuxième partie)

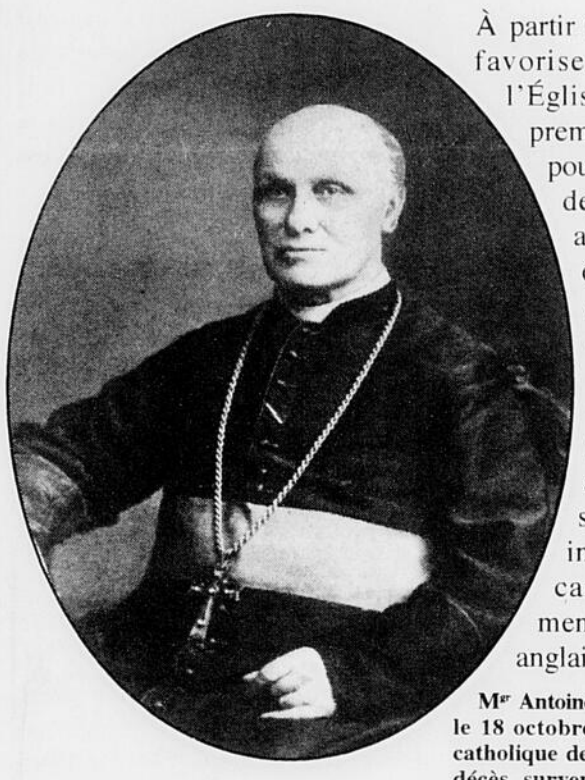
L'ÉGLISE CATHOLIQUE: SES DÉBUTS À SHERBROOKE

Malgré l'influence des confessions protestantes dans les Cantons-de-l'Est, l'Église catholique réussit tout de même à s'implanter à Sherbrooke peu de temps après que le culte anglican y ait été établi. Elle adopte une structure missionnaire flexible pour rejoindre efficacement ses fidèles.

En 1816, les rares catholiques installés à Sherbrooke reçoivent la visite du curé de Nicolet, l'abbé Jean Raimbault. Celui-ci célèbre la première messe à Sherbrooke dans la maison de William Bowman Felton dont la femme, Anna Maria, est catholique. Plus tard, en 1823, la mission de Sherbrooke est desservie par Jean Holmes, missionnaire résident de Drummondville.

À la fin de la décennie 1820, l'arrivée d'immigrants irlandais à Sherbrooke favorise l'érection d'une première chapelle catholique. Ainsi, en 1829, la chapelle Saint-Colomban est érigée sur le site actuel du Séminaire Saint-Charles-Borromée. Sherbrooke a un prêtre résident à partir de 1834.

L'ÉGLISE CATHOLIQUE CONSOLIDE SES BASES



Mgr Antoine Racine, est sacré évêque de Sherbrooke le 18 octobre 1874. Son passage permet à l'Église catholique de se structurer considérablement. À son décès, survenu le 17 juillet 1893, le diocèse compte 26 nouvelles paroisses. Collection de la Société d'histoire de Sherbrooke.

À partir de 1840, plusieurs facteurs vont favoriser la montée de l'influence de l'Église catholique à Sherbrooke. En premier lieu, les Canadiens français, pour la plupart catholiques, émigrent de plus en plus vers Sherbrooke attirés par de meilleures perspectives économiques. En deuxième lieu, en 1849, cette Église obtient le droit d'ériger des paroisses catholiques à l'extérieur des seigneuries. Dans une perspective plus large, l'Église catholique, qui a considérablement augmenté son emprise au Québec depuis 1840, incarne le projet de «survivance» canadienne-française devant les menaces d'assimilation à la langue anglaise.

En 1841, on compte deux diocèses au Québec. Viennent s'ajouter ceux de Bytown en 1847, de Saint-Hyacinthe en 1852 et celui de Rimouski en 1862. Enfin en 1874, le pape Pie IX érige le diocèse de Sherbrooke. En plus de couvrir l'Estrie, le diocèse inclut une partie des Hautes-Appalaches et la moitié du Piémont. Mgr Antoine Racine, précédemment curé de la paroisse Saint-Jean-Baptiste à Québec, en devient le premier titulaire.

En plus de se soucier de faire ériger de nouvelles paroisses, il se préoccupe aussi d'éducation. C'est ainsi qu'il crée en 1875 le Séminaire Saint-Charles à Sherbrooke et, en 1884, il forme la paroisse Saint-Jean-Baptiste dans le quartier Est. Une première église est construite pour desservir cette communauté la même année. Elle est remplacée dès 1910 par une seconde église plus grande. En 1887, Mgr Racine répond à l'appel des catholiques anglais en créant la paroisse *St.Patrick*.

Entre 1870 et 1920, l'Église catholique vit un essoufflement et une période de questionnement face à l'industrialisation du Québec. Mais elle s'adapte, et, à partir de 1920, elle devient la principale organisatrice de la société québécoise.

Mgr DESRANLEAU SUPPORTE LA CAUSE DES OUVRIERS

En 1937, Mgr Philippe Desranleau est nommé évêque coadjuteur de Sherbrooke. Jusqu'à son départ en 1952, il s'évertuera à enraciner les enseignements de l'Église dans la société par le développement des services éducatifs et sociaux. Il favorise la construction de collèges, d'hôpitaux, d'orphelinats et d'écoles qui sont dirigés par des prêtres séculiers ou des communautés religieuses. En 1939, il participe à la fondation du Séminaire des Saints-Apôtres qui servira à recruter des candidats à la prêtrise.



Mgr Philippe Desranleau et le curé Zoël Fréchette, de la paroisse Sainte-Famille, à gauche, visitent le pape Pie XII durant l'Année Sainte, décrétée en 1950. Fonds Jean Mercier. Collection de la Société d'histoire de Sherbrooke.

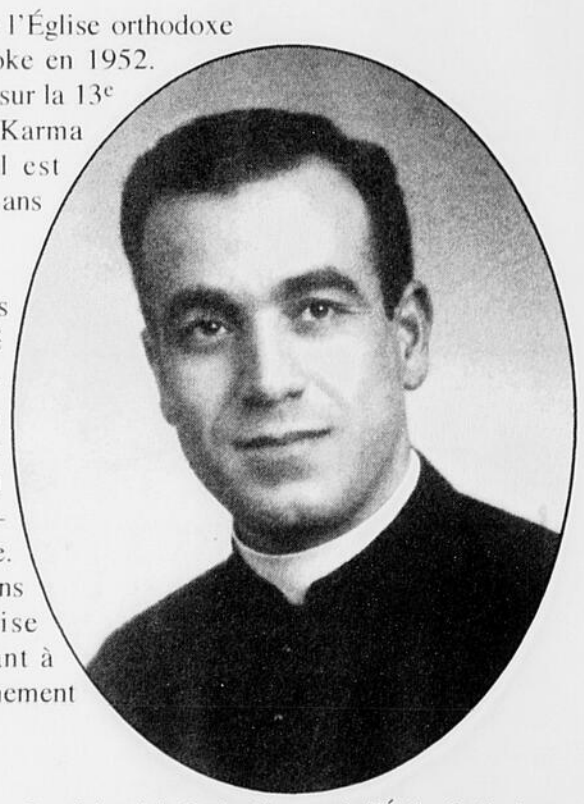
Contrairement à ses prédécesseurs, Mgr Desranleau prend le parti des travailleurs et n'hésite pas à critiquer le patronat. Dans un même élan, il encourage le développement du syndicalisme catholique. Par ailleurs, convaincu que le nationalisme canadien-français se développe d'abord par un fort sentiment d'appartenance régionale, il s'intéresse de près à définir le régionalisme estrien. Son travail acharné pour la ville de Sherbrooke et pour la région en général est reconnu en 1951 lorsque le pape Pie XII le désigne archevêque. Pendant les années 1950 et 1960, Mgr Cabana poursuit l'action de son prédécesseur et participe entre autres à la fondation de l'Université de Sherbrooke en 1954.

LES AUTRES ÉGLISES

Présents à Sherbrooke depuis la fin du 19e siècle, les Juifs forment en 1907 la congrégation Agudath Achim. En 1920, ils construisent un temple sur la rue de Montréal. La cérémonie est présidée par le rabbin Abramovitz de Montréal. Signalons que le révérend Read des congrégationalistes et le révérend Bright des presbytériens prononcent un discours à cette occasion.

De leur côté, les chrétiens de l'Église orthodoxe fondent une paroisse à Sherbrooke en 1952. L'église St-Ephrem est construite sur la 13e Avenue la même année. Carim Karma en est le premier révérend. Il est décédé l'année dernière, après 50 ans d'action pastorale

Les nouveaux immigrants ressentent eux aussi, la nécessité de fréquenter des lieux de culte. S'ils ne peuvent organiser leur propre église, ils fréquentent les églises montréalaises ou s'accommodent des dénominations locales parentes de leur culte. Ainsi, certains orthodoxes chrétiens ont longtemps fréquenté l'église *St.Patrick*. Les musulmans quant à eux, projettent, d'ouvrir, prochainement une mosquée à Sherbrooke.



Le révérend A. Carim Karma, de l'Église Orthodoxe, adhère en 1964 au comité de liaison du mouvement oecuménique de Sherbrooke. Fonds de la famille Batrie. La Société d'histoire de Sherbrooke.

Sherbrooke, de tout temps, a été une terre d'accueil pour les diverses dénominations religieuses qui s'y sont installées. Dans un périmètre assez restreint autour de la rue de Montréal, on peut trouver les adventistes installés dans l'ancienne église baptiste, le mouvement Eckankar installé dans l'ancien temple adventiste, les pentecôtistes établis dans l'ancienne synagogue, les baptistes dans l'ancienne loge maçonnique de la rue Prospect, les disciples de la *Grace Chapel* (d'origine scientiste), les anglicans de l'église *St.Peter's* et les fidèles de la *Plymouth-Trinity United Church*. On retrouve aussi, sur le territoire sherbrookois, quatre cimetières, rattachés à des Églises différentes.

Recherche et rédaction: Philippe Fortin
Infographie: Mélanie Morissette

(Prochaine parution : Des lieux pour guerir)

75e
LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE SHERBROOKE
La Société d'histoire de Sherbrooke
275, rue Dufferin, Sherbrooke, QC
J1H 4M5
Téléphone : 819 821-5406
Télécopieur : 819 821-5417
www.shs.ville.sherbrooke.qc.ca

80147

Sherbrooke 200 ans d'histoire 1802-2002

Des lieux pour guérir

(Première partie)

Caractérisés par un développement précoce, les services de santé de Sherbrooke afficheront par la suite un dynamisme manifeste. Certaines périodes et personnages qui ont marqué la vie sanitaire à Sherbrooke méritent d'être présentés.

AVANT L'ORGANISATION DES SOINS HOSPITALIERS

Durant les premières décennies d'histoire de la ville, les personnes malades se soignent en utilisant les produits vendus dans les magasins généraux sous l'appellation «drugs and medicines». Les médecins, peu nombreux, coûtent cher. On n'y recourt qu'en cas d'extrême nécessité. Les médecins se déplacent pour donner les soins au domicile des malades ou reçoivent les patients dans des bureaux aménagés à même leur demeure. Les conditions de vie sont propices aux maladies. Le bétail et les chevaux sont gardés dans les arrière-cours et la contamination des puits artésiens par les eaux usées est un danger permanent. La fièvre typhoïde revient chaque été faucher la vie d'enfants en bas âge. Les épidémies, par contre, sont peu fréquentes.

Au Québec, de 1830 à 1885, on assiste à une première organisation du champ sanitaire. En 1847, avec la création du Collège des médecins et des chirurgiens du Bas-Canada, la profession médicale acquiert une indépendance face au pouvoir public. De plus, les médecins peuvent bénéficier d'un apprentissage théorique car les premières facultés de médecine naissent pendant ces années-là. En 1852, on compte 62 médecins chirurgiens dans les Cantons-de-l'Est. La majorité d'entre eux ont étudié aux États-Unis et quelques-uns ont fait des stages en Europe.

E.D WORTHINGTON



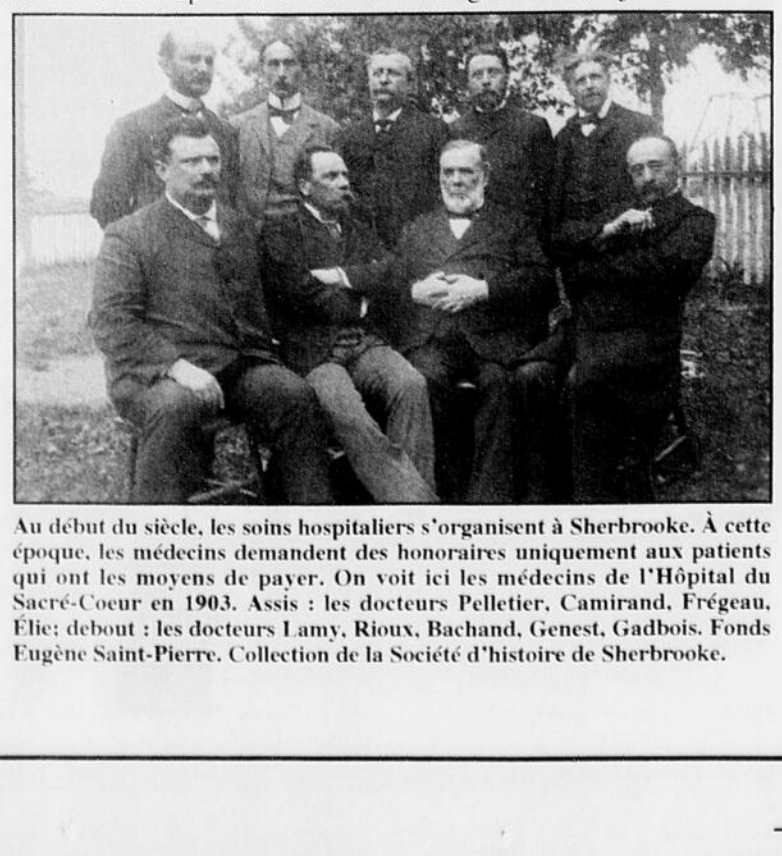
Né en Irlande en 1820, E.D. Worthington arrive au Canada en 1822. Après des études à Québec, il complète son apprentissage à Édimbourg, en Écosse. Il commence ensuite sa pratique à Sherbrooke. Il est le premier président de la *St.Francis District Medical Association*. En 1847, E.D Worthington réalise la première opération au Canada avec l'aide d'éther sulfurique (anesthésiant) alors qu'il procède à une amputation à Eaton Corner. Fort d'une solide réputation de chirurgien dans la province, il participe au *Montreal Medical Journal* et au *Detroit Medical Age*. En 1897, peu après son décès, les articles qu'il a écrits sont rassemblés dans un livre intitulé *Reminiscenses of Student Life and Practice*.

E.D Worthington. *Reminiscenses of Student Life and Practice*, Sherbrooke, Walton and Co, 1897.

LE DÉBUT DES SOINS HOSPITALIERS À SHERBROOKE

La dernière partie du 19e siècle marque la genèse du système de santé public au Québec. On assiste à la multiplication des hôpitaux dans les villes d'importance comme Montréal, Québec et Sherbrooke. La vocation des hôpitaux évolue : plus qu'un refuge avant la mort, ceux-ci deviennent véritablement un endroit pour guérir.

Les religieuses sont à l'origine de la construction du premier hôpital de Sherbrooke: l'Hôpital du Sacré-Coeur, ouvert en 1875. Suite à une demande de Mgr Racine, les Soeurs de la Charité de Saint-Hyacinthe (Soeurs Grises) prennent en charge le nouvel établissement hospitalier de la rue Wellington Sud (aujourd'hui rue du Fédéral). En plus d'un hôpital, l'édifice abrite un «asile des pauvres» où logent personnes âgées et infirmes; c'est ce qui explique pourquoi on le nomme habituellement l'Hospice du Sacré-Coeur. Les dons et l'argent amassés lors de «bazars» aident à défrayer les frais de fonctionnement de l'hôpital.



Au début du siècle, les soins hospitaliers s'organisent à Sherbrooke. À cette époque, les médecins demandent des honoraires uniquement aux patients qui ont les moyens de payer. On voit ici les médecins de l'Hôpital du Sacré-Coeur en 1903. Assis : les docteurs Pelletier, Camirand, Frégeau, Élie; debout : les docteurs Lamy, Rioux, Bachand, Genest, Gadbois. Fonds Eugène Saint-Pierre. Collection de la Société d'histoire de Sherbrooke.

Le manque d'espace à l'Hôpital du Sacré-Coeur force le déménagement de l'établissement. En 1887, l'Hospice du Sacré-Coeur (qui deviendra l'Hôpital d'Youville en 1969) s'installe dans des locaux plus vastes sur la rue Belvédère Sud.

Vers la fin du siècle, les maladies infectieuses comme la scarlatine et la petite vérole gagnent du terrain à Sherbrooke. En 1866, la Ville forme un comité d'hygiène qui recommande la création d'un nouvel établissement pour traiter ce type d'affection. En fait, pour éviter les épidémies, on veut isoler les gens infectés par les virus contagieux. En 1877, on ouvre donc l'Hôpital civique sur la rue Drummond (Galt). Cet établissement est surnommé familièrement la «maison des picotés» ou la «Maison rouge».

LA MODERNISATION DES SOINS

En 1896, on inaugure le premier hôpital anglophone de Sherbrooke, le *Sherbrooke Protestant Hospital*. Les démarches ont commencé en 1877 avec l'achat d'un terrain situé au coin des rues Terill et du Parc. Richard W. Heneker, alors commissaire à la *British American Land Company*, joue un rôle important dans la formation de cet établissement. Il considère que le temps est venu pour la communauté protestante d'avoir accès à des soins hospitaliers qui leur sont propres, plutôt que de devoir recourir à ceux soutenus par les catholiques.



Le *Sherbrooke Protestant Hospital* en 1900. En 1887, Richard W. Heneker avait projeté de nommer le nouvel hôpital protestant le *Victoria Hospital* pour souligner le 50e anniversaire du règne de la reine Victoria. On optera finalement pour le *Sherbrooke Protestant Hospital*. Fonds M. A Brignone. La Société d'histoire de Sherbrooke.

L'administration de l'hôpital repose sur la *Lady Superintendent*. En plus d'être la directrice générale, elle s'occupe des soins infirmiers et de l'école des infirmières. Notons qu'une journée de 14 heures de travail est monnaie courante pour une infirmière à l'époque. En 1914, après avoir subi des travaux majeurs, l'hôpital est renommé le Sherbrooke Hospital.

En 1902, Mgr Larocque demande aux Soeurs Grises de confier le traitement des malades à un hôpital autonome. Ces dernières achètent la propriété Worthington-Branswell située sur la rue Bridge (aujourd'hui rue King Est). En 1909, la construction de l'Hôpital Saint-Vincent-de-Paul est complétée et on peut y transférer les 17 malades de l'Hôpital du Sacré-Coeur.

En 1913, le besoin de personnel se fait sentir et on décide d'ouvrir une école pour la formation des infirmières. Le bureau médical, qui regroupe des chirurgiens, des médecins généraux, des dentistes et des spécialistes de la bactériologie est dirigé par le docteur Jude-Olivier Camirand. Les revenus proviennent principalement des «malades payants». Les patients paient pour la chambre, les examens de laboratoire, le chloroforme et la salle d'opération. Une partie du financement est également assurée par des organismes de charité publique.

Cependant, le contrôle exercé par les religieux ne tarde pas à importuner les médecins. Ceux-ci décident donc d'ouvrir un hôpital privé. En 1917, l'Hôpital Noël, du nom du principal fondateur, le docteur J.-Émile Noël, est inauguré. On y crée un centre de perfectionnement pour les médecins et chirurgiens et on y favorise la recherche médicale. L'ouverture de cet hôpital marque la laïcisation et l'affirmation du rôle des médecins dans les hôpitaux. L'Hôpital Noël deviendra l'Hôtel-Dieu de Sherbrooke en 1922.

Recherche et rédaction: Philippe Fortin
Infographie: Mélanie Morissette

75e
LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE SHERBROOKE
La Société d'histoire de Sherbrooke
275, rue Dufferin, Sherbrooke, QC
J1H 4M5
Téléphone : 819 821-5406
Télécopieur : 819 821-5417
www.shs.ville.sherbrooke.qc.ca
81405

Sherbrooke 200 ans d'histoire 1802-2002

Des lieux pour guérir

(*Deuxième partie*)

L'ÉPIDÉMIE DE GRIPPE ESPAGNOLE DE 1918

Avec 20 millions de morts dans le monde dont 40 mille au Canada, l'épidémie de grippe espagnole de 1918 est la plus grande catastrophe démographique moderne. La maladie apparaît en Chine au printemps de 1918, elle contamine l'Europe, puis arrive en Amérique par les bateaux qui ramènent les soldats de la guerre. Au Québec, les premiers cas de grippe sont rapportés à la mi-septembre dans le port de Québec et à Victoriaville. Le 25 septembre, l'épidémie frappe Sherbrooke. Deux semaines plus tard, 2000 personnes sont atteintes.

Comment combattre ce fléau ? Au départ, plusieurs communiqués sont imprimés dans les journaux pour indiquer les moyens à prendre pour ralentir l'épidémie. Des commerçants profitent également de la crédulité des gens pour proposer des médicaments miracles. L'absence de vaccin contre la grippe rend la médecine traditionnelle inefficace et l'on doit rapidement se tourner vers la médecine préventive pour contrer l'épidémie. Isoler les malades apparaît d'abord comme la seule solution.

La communauté s'organise. Le docteur J.-Émile Noël est nommé inspecteur sanitaire et obtient le pouvoir de mettre en quarantaine les lieux infectés. De plus, un «Comité de salut public» est créé pour superviser les soins aux malades. Les hôpitaux disponibles ne suffisent plus à la tâche et on décide d'aménager un hôpital d'urgence dans l'Académie du centre, située au coin des rues Alexandre et Ball. Les docteurs Hume, Gadbois, Darche et Lamy y sont affectés.



Pendant l'épidémie d'influenza de 1918, plusieurs commerçants proposent des remèdes miracles. Sirop Gauvin, *La Tribune*, octobre 1918.

La propagation du virus continue, ce qui force les autorités à fermer les lieux publics. On croit que la restriction des contacts humains est la meilleure mesure de prévention. Les dirigeants municipaux ont cependant beaucoup de mal à faire fermer les buvettes des hôtels et les églises. Ces lieux peuvent servir temporairement d'endroits de réconfort pour la population durement éprouvée. À la fin de l'épidémie, le 19 octobre 1918, on dénombre 246 décès dus à la grippe à Sherbrooke. Après Thetford Mines, c'est à Sherbrooke que l'on retrouve le plus haut taux de mortalité causé par la maladie parmi les villes du Québec.

En plus de laisser un souvenir pénible dans la population, cet épisode marque un changement de mentalité. L'impuissance des médecins face à ce virus fait ressortir les limites de la médecine moderne et favorise le développement du système d'hygiène publique.

LA CRÉATION DU SANATORIUM SAINT-FRANÇOIS

Au Québec, la période qui va de 1919 à 1939 est caractérisée par le développement de la médecine préventive. En 1919, suite à la guerre et à l'épidémie de grippe espagnole, le gouvernement réalise l'importance d'une population en santé et crée un Service provincial d'hygiène (SPH). Ce nouveau service oeuvre dans le dépistage, l'éducation de la population et le traitement préventif. En 1923, le gouvernement met sur pied un programme qui favorise la formation de dispensaires antituberculeux un peu partout au Québec.

Sherbrooke profite de cette mesure et, en 1924, on ouvre un dispensaire anti-tuberculeux sur la rue King Ouest. Mais cette mesure ne s'avèrera pas suffisante pour enrayer la maladie. Pendant la décennie 1930, la tuberculose fait des ravages à Sherbrooke. En 1932, 45 personnes en meurent. Pour les autorités, il est nécessaire de se doter d'un centre spécialisé pour soigner les malades.

En 1940, le conseil d'administration de l'Hôtel-Dieu de Sherbrooke décide de participer au dépistage et à l'éradication de cette terrible maladie en ajoutant un pavillon anti-tuberculeux à ses édifices. Le Sanatorium Saint-François ouvre ses portes en 1943 à un premier groupe de malades venus d'urgence de Montréal. En janvier 1944, les malades réguliers sont admis et un groupe de 25 militaires arrive. Dès février, la liste d'attente compte plus de 200 noms. Les traitements par antibiotiques prodigués au Sanatorium permettent de réduire le nombre de tuberculeux à Sherbrooke.



Le Sanatorium Saint-François de Sherbrooke en 1944. Pendant les années 1930-1940, la tuberculose frappe Sherbrooke et on doit ouvrir de nouvelles institutions pour traiter les malades. Fonds Louis-Philippe Demers. La Société d'histoire de Sherbrooke.

DU PAVILLON SAINT-GEORGES AU CHUS

En 1956, Maurice Duplessis annonce la construction d'un hôpital psychiatrique à Sherbrooke. Quatre ans plus tard, John S. Bourque confirme la construction du Pavillon Saint-Georges et, dès juin 1960, les travaux débutent. Cependant, l'arrivée au pouvoir du Parti libéral amène un changement de philosophie; on ne croit plus qu'isoler les patients dans des édifices spéciaux soit la solution.

Au même moment à Sherbrooke, le docteur Gérard Larouche, doyen de la faculté de médecine de l'Université de Sherbrooke, plaide pour la construction d'un hôpital universitaire. Les autorités de l'université et le gouvernement discutent de la possibilité d'utiliser le Pavillon Saint-Georges. Puis, le ministre de la Santé, Alphonse Couturier, annonce que l'hôpital sera rattaché à l'Université de Sherbrooke. Le complexe ouvre ses portes en 1969. En 1974, la Clinique de l'Université de Sherbrooke devient le Centre hospitalier universitaire de Sherbrooke.



Construction du centre hospitalier universitaire de Sherbrooke en 1965. Conçu à l'origine pour être un hôpital psychiatrique, le Pavillon Saint-Georges est finalement converti en hôpital universitaire. Fonds Jacques Darche. La Société d'histoire de Sherbrooke.

Dès 1875, la population sherbrookoise a pu bénéficier d'institutions de soins hospitaliers. De la fin du 19e siècle au milieu du 20e, la ville a vu naître pas moins de six établissements hospitaliers. Pendant les années 1960, il est clair que l'ouverture de la faculté de médecine de l'Université de Sherbrooke a donné une nouvelle impulsion au système de santé de Sherbrooke.

Aujourd'hui, on constate un intérêt accru de la population envers la médecine non-traditionnelle comme l'acupuncture et la massothérapie. Parallèlement, la santé mentale, question longtemps occultée, commence à faire sa place dans une problématique de santé globale. L'ouverture de cliniques de médecine préventive comme la Clinique Carillon et l'abondance de clientèle que reçoivent les CLSC démontrent bien ces deux tendances.

Recherche et rédaction: Philippe Fortin
Infographie: Mélanie Morissette

(Prochaine parution : Un monde en mouvement)

75e
La Société d'histoire de Sherbrooke
275, rue Dufferin, Sherbrooke, QC
J1H 4M5
Téléphone : 819 821-5406
Télécopieur : 819 821-5417
www.shs.ville.sherbrooke.qc.ca
81406

Sherbrooke 200 ans d'histoire 1802-2002

Un monde en mouvement

(Première partie)

Au 19e siècle, l'énorme distance qui sépare Sherbrooke des grands centres que sont Montréal, Québec et Portland rend les communications difficiles. Mais l'ardeur des pionniers combinée avec l'apparition de nouveaux types de transport, comme le chemin de fer, permettront le désenclavement de la ville et son ouverture vers l'extérieur.

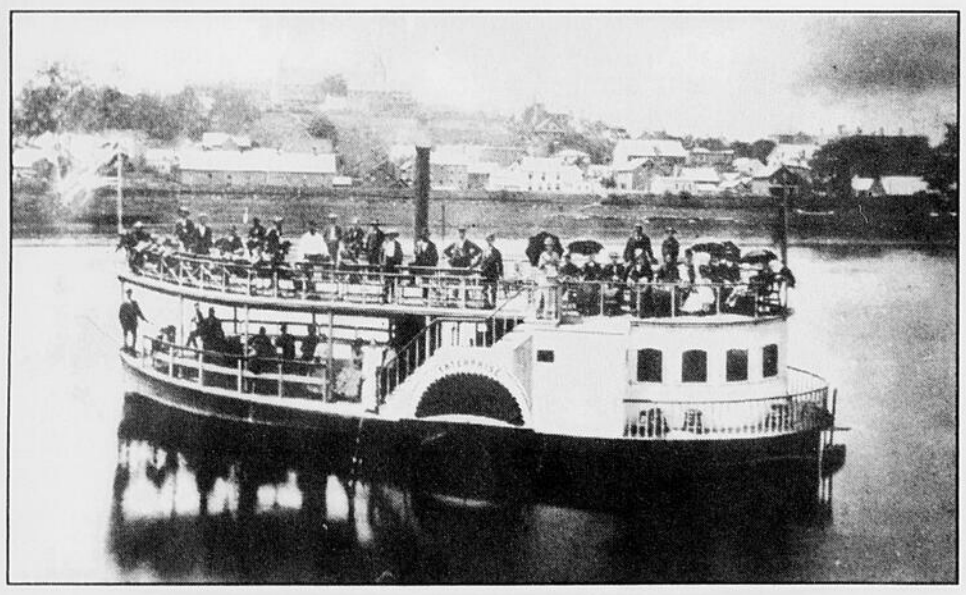
AU RYTHME DU COURANT

Les Abénaquis sont les premiers voyageurs à emprunter les rivières Saint-François et Magog dans leurs déplacements. Les cours d'eau servent aussi aux trappeurs et aux chasseurs, mais ils sont moins pratiques pour les pionniers de Sherbrooke. Les rapides et les chutes amènent en effet de nombreux portages qui empêchent le transport de matériel lourd, nécessaire au peuplement.

Cependant, sitôt les premiers habitants installés, plusieurs projets visant à faciliter la navigation et le transport de marchandises voient le jour. Entre 1817 et 1835, plusieurs bateaux à fonds plats (chalands) empruntent la Saint-François et la Magog pour le commerce. Elim Warner de Lennoxville aménage aussi, vers 1820, un canal contournant les rapides de Brompton pour transporter des sels de potasse et de *pearl-ash*. Mais les coûts élevés du transport, la concurrence du transport routier et les projets de chemin de fer qui pointent déjà à l'horizon mettent un frein au développement de ce type de transport.

Il faut souligner que même si les cours d'eau ont servi de voies de communication et de commerce, c'est davantage leur potentiel énergétique, notamment celui des chutes de la Magog, qui fut déterminant pour le développement de Sherbrooke.

UN PASSE-TEMPS EN VOGUE

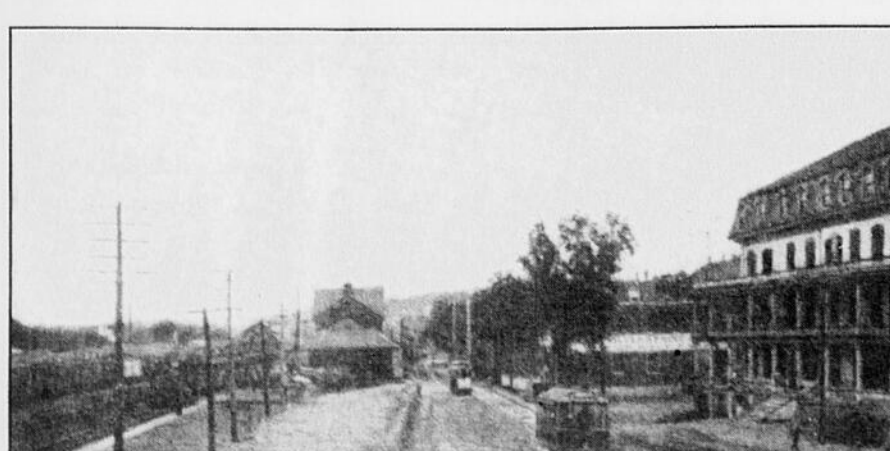


En 1878, le bateau à vapeur *Enterprise* offre ses premières ballades sur la Saint-François. Les passagers peuvent s'embarquer au quai situé près du pont Aylmer et partir en excursion vers Brompton. Le voyage de 6 milles et demi (10 km) dure 4 heures. Le pont supérieur est réservé à la fanfare et aux amateurs de danse. Construit par R. N Arkley, un constructeur de moulins local, le *steamship* est utilisé 2 ans sur la rivière Saint-François. Collection de la Société d'histoire de Sherbrooke.

L'ÉCONOMIE VA BON TRAIN

L'idée de doter Sherbrooke d'une ligne de chemin de fer apparaît vers 1835. Plusieurs promoteurs du chemin de fer croient que le train est le meilleur moyen pour transporter les matières premières et les produits manufacturés.

Pendant la décennie 1840, des actionnaires de Sherbrooke, menés par Alexander T. Galt, commissaire de la *British American Land Company* (BALCO), projettent d'inclure la ville dans un trajet entre Montréal et Portland. En 1852, les efforts des actionnaires locaux sont récompensés: la ligne du *St.Lawrence & Atlantic Railway*, qui relie Portland, Sherbrooke et Longueuil, est en place. Le trajet de Longueuil à Sherbrooke, qui demandait deux jours en diligence, se fait maintenant en quatre heures. La *St.Lawrence & Atlantic Railway* est intégrée plus tard au réseau du Grand-Tronc. En 1925, le Grand-Tronc devient le Canadien National.



La gare du Grand-Tronc et le *New Sherbrooke House* vers 1902. Au tournant du siècle, le commerce hôtelier est en plein essor aux environs de la gare de la rue du Dépôt.
Fonds Clovis Roy. La Société d'histoire de Sherbrooke.

Il faut attendre la décennie 1870 pour que d'autres projets de chemins de fer se concrétisent à Sherbrooke. Ainsi, de 1871 à 1885, quatre autres lignes s'ajoutent. Le premier novembre 1871, un train de la *Massawipi Valley Railway*, une compagnie principalement contrôlée par des intérêts américains, arrive à la gare de la rue du Dépôt à Sherbrooke. La nouvelle ligne relie Sherbrooke à Boston.



La plupart des grandes industries de Sherbrooke telles que la *MacKinnon Structural Steel*, la *Jenckes*, la *Ingersoll-Rand* et la *Sherbrooke Machineries Limited*, que l'on voit ici en 1950, disposent d'un accès direct au réseau ferroviaire.
Fonds de l'Ingersoll-Rand. La Société d'histoire de Sherbrooke.

Pendant ces années d'expansion du réseau ferroviaire, il n'est pas rare de voir les projets d'envergure associés de près à des personnalités locales, qui vont chercher dans ces réalisations prestige et bénéfice politique. En 1875, le *Quebec Central*, dont la ligne relie Sherbrooke à Weedon, est construit. Ce projet est redevable aux efforts de J.G. Robertson, député provincial et maire de Sherbrooke. En 1889, le circuit passe sous contrôle britannique et devient rentable car il facilite l'exportation de l'amiante de la région de Thetford.

En 1875, le premier convoi du *St.Francis & Megantic International Railway* arrive à Sherbrooke. L'inauguration d'une ligne de chemin de fer est, à cette époque, un événement à ne pas manquer. À cette occasion, la foule présente peut déguster un goûter en écoutant les discours prononcés par les notables locaux. Cette nouvelle liaison ferroviaire, aussi appelée le «chemin Pope» est la création de John H. Pope, capitaliste de Cookshire associé à l'usine Paton. Son objectif est d'acheminer les matières premières du comté de Compton vers les marchés urbains du Canada et des États-Unis. Le *St.Francis & Megantic International Railway*, qu'on nommera plus tard l'International Railway, couvre d'abord la distance de Sherbrooke à Bury. Il sera prolongé jusqu'à Mégantic en 1879.

D'autres lignes vont bientôt s'ajouter, si bien qu'en 1890, Sherbrooke est desservie par six lignes qui relient la ville aux principaux centres du commerce de l'Amérique du Nord. Si l'industrie ferroviaire génère peu d'emplois directs à Sherbrooke, l'impact est considérable pour les industriels qui reçoivent par train la matière brute et expédient les biens qu'ils manufacturent. Le transport de passagers permet aussi le développement du tourisme et favorise ainsi celui du commerce hôtelier. Au 20e siècle, le développement des routes et la popularité croissante de l'automobile diminueront cependant l'influence du train.

Recherche et rédaction: Philippe Fortin
Infographie: Mélanie Morissette

75e
LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE SHERBROOKE
La Société d'histoire de Sherbrooke
275, rue Dufferin, Sherbrooke, QC
J1H 4M5
Téléphone : 819 821-5406
Télécopieur : 819 821-5417
www.shs.ville.sherbrooke.qc.ca

Sherbrooke 200 ans d'histoire 1802-2002

Un monde en mouvement

(Deuxième partie)

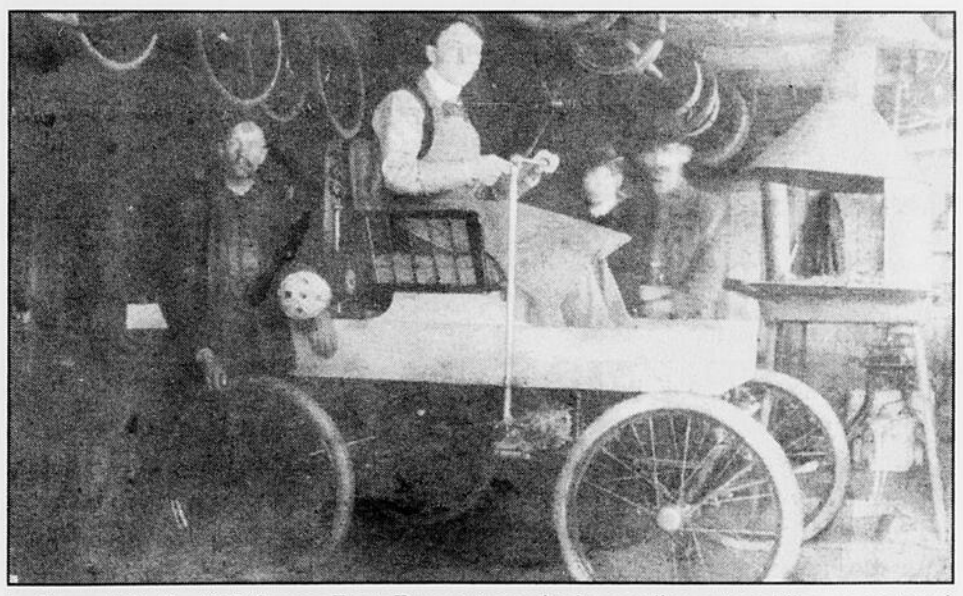
LA BALCO NE PASSE PAS PAR QUATRE CHEMINS

Les premières familles qui fondent Sherbrooke arrivent par l'ouest. Elles suivent un chemin qui les mène de la baie Missisquoi jusqu'au canton d'Ascot. Les familles pionnières ouvrent et entretiennent par la suite un certain nombre de chemins qui leur permettent de se déplacer dans la région.

En 1810, l'infanterie britannique trace le chemin Craig qui relie Boston et Québec en passant par Sherbrooke. Les marchands de la région peuvent utiliser cette route pour faire du commerce avec les Américains. Jusque dans les années 1830, les marchandises et les personnes transitent par Sherbrooke selon un axe nord-sud.

Vers 1835, la *British American Land Company* (BALCO) prend en charge le développement des chemins. Elle améliore les routes vers le fleuve Saint-Laurent et organise le service de diligences. Les dirigeants de la compagnie des terres comprennent que le développement des moyens de communication est capital pour attirer des immigrants et favoriser le développement économique de Sherbrooke.

Au 19e siècle, les routes qui rattachent Sherbrooke aux autres municipalités restent très rudimentaires et sont surtout praticables l'hiver. L'implication du gouvernement et l'amélioration des matériaux de pavage favoriseront leur développement au 20e siècle. En 1966, la liaison routière avec Montréal s'améliore considérablement alors qu'on inaugure l'autoroute des Cantons-de-l'Est. Auparavant, pour se rendre à Montréal, les Sherbrookois devaient emprunter la route 1 qui traversait moult villes et villages.



La Fossmobile. En 1897, George Foote Foss met au point la première automobile avec moteur à gazoline au Canada. Peu de gens auront l'occasion de voir l'invention de Foss car elle ne sera pas produite en série. Fonds Herbert Robinson. La Société d'histoire de Sherbrooke.

LES CARREFOURS DU COMMERCE

La première rue de Sherbrooke est la rue des Abénaquis, connue auparavant sous le nom de *Flood Street* et de *Water Street*. C'est au bas de cette rue que Jonathan Ball installe sa scierie en 1801. La première artère commerciale de Sherbrooke est cependant la *Commercial Street* (actuelle rue Dufferin). Elle est le prolongement du *King's Highway* qui relie Melbourne à Sherbrooke. Entre 1835 et 1860, on y retrouve entre autres la banque, la poste, plusieurs magasins et des églises.

Au milieu du 19e siècle, l'arrivée du chemin de fer et l'activité florissante au carré Strathcona (devant l'hôtel de ville actuel) permettent à la rue Wellington de devenir la principale artère commerciale de Sherbrooke. Plus à l'ouest, l'activité industrielle et l'installation de maisons ouvrières favorisent par la suite le développement de la rue King Ouest.

UNE RANDONNÉE ÉLECTRIQUE

C'est en 1897 que la construction de lignes de tramway débute à Sherbrooke. Deux hommes d'affaires de la ville, Walter Blue et William Morris, sont à l'origine du projet. Néanmoins, dès le départ, la compagnie qu'ils mettent sur pied est rachetée par des intérêts américains. La nouvelle compagnie se nomme *Sherbrooke Street Railway Company*. Les parcours principaux du tramway sont la *Belt Line*, qui relie le district commercial à la zone résidentielle du nord, la *Lennoxville Line*, qui joint Sherbrooke à Lennoxville, et la *Park Line* qui va jusqu'au parc Victoria. Deux centrales sont bâties sur la rivière Magog pour fournir l'électricité nécessaire au fonctionnement des tramways. En 1921, un dernier segment est ajouté au réseau : le trajet Fairmount. La crise économique de 1929 fragilise d'abord l'industrie du tramway, puis un conflit avec la Ville précipite la fermeture du réseau en 1931. En facilitant entre autres le transport des travailleurs vers les usines, le tramway a participé de près au développement économique de Sherbrooke.



En plus de faciliter le transport des personnes, la construction du tramway procure du travail aux ouvriers de la région. Une douzaine d'ouvriers s'affairent ici à la construction de rails de tramway sur la ligne Fairmount près de l'intersection des rues Alexandre et Aberdeen. Fonds Doug Gerrish. La Société d'histoire de Sherbrooke.

VOTRE BILLET, S'IL VOUS PLAÎT!

Déjà en 1928, deux autobus prolongent certaines lignes du réseau de tramway. En 1932, la Ville s'entend avec la Compagnie de Transport Provincial qui établit une filiale à Sherbrooke sous le nom de *Sherbrooke City Transit Limited*. Au début de 1940, le circuit couvre les quartiers est et ouest. En 1952, la compagnie Laramée prend le relais de la *Sherbrooke City Transit*. En 1966, on offre le transport par autobus aux élèves de l'élémentaire. En 1978, la Ville achète le réseau géré par les autobus Laramée et apporte des améliorations au service. Deux ans plus tard, elle propose aux usagers la populaire carte mensuelle dont le prix est alors de 17,50 $ pour un adulte. La même année, le circuit s'étend à Lennoxville, Fleurimont, Rock Forest et jusqu'au canton d'Ascot. On inaugure également le transport adapté en collaboration avec la compagnie Transport Liberté.



Lorsque l'autobus refuse de gravir la côte King, dans les années 1950, les passagers n'ont pas d'autre choix que de descendre, de marcher et de reprendre l'autobus en haut de la côte. Tirée de : Un aperçu de Sherbrooke, Cité de Sherbrooke, 19

Il n'y a pas de doute que l'évolution des moyens de transport et des voies de communication a coïncidé avec le développement de certaines rues et quartiers de Sherbrooke. Avec la popularité croissante de l'automobile, les anciens lieux de passage et de commerce qu'étaient la rue Dufferin et la rue Wellington cèdent désormais le pas aux artères et secteurs situés en périphérie.

Après le développement de ces voies de communication nécessaires à la vie économique, on se consacre désormais à celui des voies de loisir. Ainsi, grâce à la création, en 1992, de la Société de développement des corridors verts, des pistes cyclables sont construites dont deux à Sherbrooke: l'axe de la Saint-François (7 km) et l'axe de la Magog (14 km). Des pistes pour la randonnée pédestre et des passerelles pour piétons sont aussi installées le long de la rivière Magog, au grand plaisir des citadins et des touristes.

Recherche et rédaction: Philippe Fortin
Infographie: Mélanie Morissette

(Prochaine parution : Pour une société sûre et ordonnée)

75e

LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE SHERBROOKE
La Société d'histoire de Sherbrooke
275, rue Dufferin, Sherbrooke, QC
J1H 4M5
Téléphone : 819 821-5406
Télécopieur : 819 821-5417
www.shs.ville.sherbrooke.qc.ca

Sherbrooke 200 ans d'histoire 1802-2002

Pour une société sûre et ordonnée

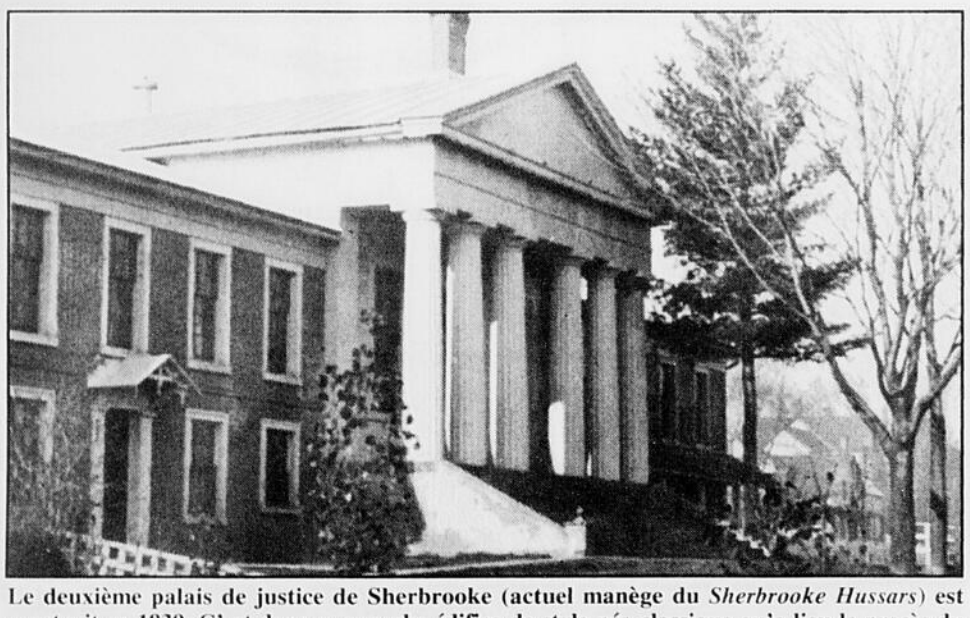
(Première partie)

Au cours du 19e siècle, Sherbrooke s'industrialise et sa population augmente. Peu à peu, les propriétaires et les élus mettent en place des structures de contrôle social et des services municipaux pour assurer la sécurité des biens et des personnes.

WILLIAM B. FELTON ET LA CRÉATION DU DISTRICT JUDICIAIRE DE SAINT-FRANÇOIS

Lors de la fondation de Sherbrooke en 1802, il n'y a pas de ressources légales pour garantir la justice aux habitants de l'endroit. Depuis 1793, il n'existe que trois districts judiciaires au Bas-Canada: Québec, Trois-Rivières et Montréal. Les pionniers des Cantons-de-l'Est, pour la plupart américains, sont habitués à une justice décentralisée et ne sont pas à l'aise avec la situation qui règne dans la colonie anglaise. Comment maintenir l'ordre et faire valoir ses droits alors que l'appareil judiciaire reste lointain et peu accessible?

Une première étape est franchie en 1807 lorsqu'on nomme sept juges de paix. Mais leur mandat est limité et plusieurs causes locales doivent être entendues à Trois-Rivières ou à Saint-Jean-sur-Richelieu. En 1821, pour éviter des déplacements inutiles, on instaure des Cours de commissaires qui rendent des jugements sommaires sur des causes simples.

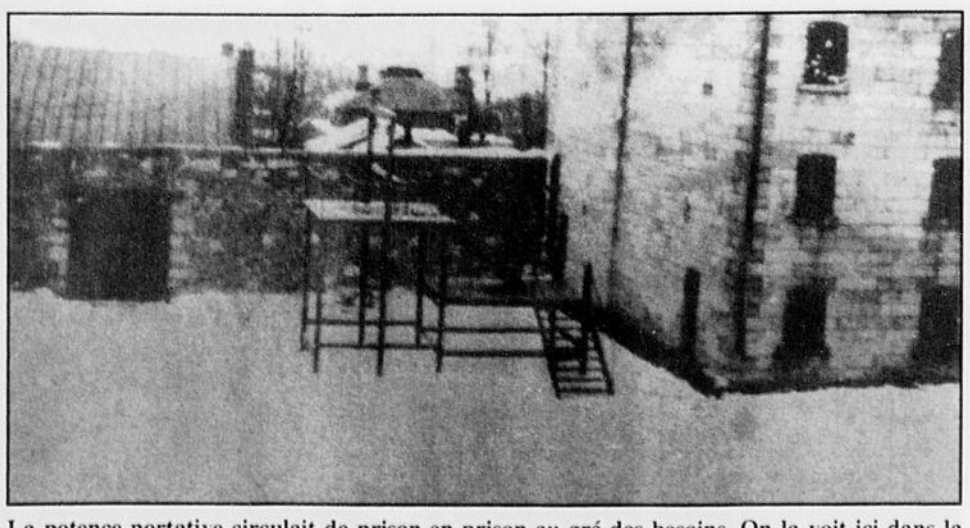


Le deuxième palais de justice de Sherbrooke (actuel manège du *Sherbrooke Hussars*) est construit en 1839. C'est dans ce superbe édifice de style néo-classique qu'a lieu le procès du hors-la-loi Donald Morrison en 1889. Fonds Frederick James Sangster. La Société d'histoire de Sherbrooke.

Ces mesures sont insuffisantes et les troubles d'ordre public persistent dans la région. En 1823, William B. Felton, propriétaire foncier et conseiller de la Chambre haute, décide donc de parrainer un projet de loi favorisant la création d'un nouveau district judiciaire et l'établissement de son chef-lieu à Sherbrooke. En plus de faire avancer la justice civile et criminelle, cette décision a deux conséquences importantes: elle permet d'abord la venue d'un nouveau groupe social composé de fonctionnaires et de professionnels de la justice; elle entraîne ensuite la construction des premiers bâtiments officiels tels que le palais de justice et la prison.

LES PRISONS

Avant la construction de la première prison, les criminels sont détenus dans le sous-sol du palais de justice, alors installé à l'emplacement du parvis de la cathédrale actuelle. Le manque de place force la construction d'une prison sur la rue de Montréal. Le terrain est vendu par William B. Felton. Le bâtiment peut contenir 96 détenus. On y enferme les patriotes et les radicaux qui ont participé aux troubles de 1837-1838.



La potence portative circulait de prison en prison au gré des besoins. On la voit ici dans la cour de la prison de la rue Winter lors de la dernière pendaison exécutée en 1931. Fonds Hélène Liard. La Société d'histoire de Sherbrooke.

Dans la décennie 1860, Sherbrooke amorce sa révolution industrielle. De plus en plus de gens sont attirés par la ville. L'arrivée massive d'ouvriers et de journaliers fait peur à l'establishment sherbrookois. On décide alors de construire une nouvelle prison plus vaste afin de garder le contrôle sur cette nouvelle masse laborieuse.

En 1865, la construction de la prison de la rue Winter commence. Plutôt que d'être réduit à une seule pièce de détention commune, le bâtiment est doté de cellules simples et doubles. On installe également des cellules séparées pour les femmes. Dès l'ouverture de la nouvelle prison, plusieurs problèmes apparaissent : les plafonds s'effondrent, les cheminées fonctionnent mal et l'humidité est endémique. De 1873 jusqu'aux environs de 1910, la prison abrite aussi une école de réforme pour les jeunes délinquants protestants de toute la province. Les enfants y reçoivent une éducation élémentaire et peuvent apprendre la cordonnerie.

Trois pendaisons ont lieu dans l'enceinte de la prison. Deux de celles-ci surviennent en 1890 dans l'espace d'une semaine. Les meurtriers William Blanchard et Rémi Lamontagne passent alors de vie à trépas. L'exécution de Lamontagne doit cependant être retardée de quelques minutes car on doit remplacer d'urgence le shérif en charge de la pendaison; celui-ci vient de succomber d'une crise d'apoplexie sur le gibet. Ceux que l'on appelle les gibiers de potence peuvent parfois se repentir. Ainsi en est-il d'Antoine Poliquin qui, en 1931, meurt repentant en s'écriant: «Mon Dieu, mon Dieu, je vous donne ma vie!».

En juin 1990, le nouveau centre de détention bâti sur la rue Talbot relègue enfin la «prison Winter» au rang de monument historique.

L'AFFAIRE DONALD MORRISON

Criminel mythique de la fin du 19e siècle, Donald Morrison captive depuis lors l'inconscient collectif canadien. Soupçonné d'avoir agressé les propriétaires de l'ancienne propriété de son père, Morrison aggrave son cas lorsqu'il abat Lucius Warren, un Américain qui tentait de l'interpeller. Aidé par la population des *townships*, il échappe pendant deux ans à la justice. Après une vaste chasse à l'homme, les autorités capturent finalement le fugitif. C'est à Sherbrooke que Morrison subit son procès.

Le jury tient Morrison coupable d'homicide involontaire et demande au juge de lui infliger la plus petite peine possible. Edward Towle Brooks impose alors à Morrison 18 ans de pénitencier. Après quatre ans et demi passés à la prison Saint-Vincent-de-Paul à Montréal, Morrison refuse de manger et se laisse mourir à petit feu. Il décède à l'Hôpital Royal Victoria en juin 1894.



L'affaire Donald Morrison fascine partout en Amérique du Nord. Certains journaux le présentent comme le «Rob Roy du Canada». Montage paru dans le *World Wide Magazine* en 1912.

Recherche et rédaction: Philippe Fortin
Infographie: Mélanie Morissette

75e
La Société d'histoire de Sherbrooke
275, rue Dufferin, Sherbrooke, QC
J1H 4M5
Téléphone : 819 821-5406
Télécopieur : 819 821-5417
www.shs.ville.sherbrooke.qc.ca

Sherbrooke 200 ans d'histoire 1802-2002

Pour une société sûre et ordonnée

(Deuxième partie)

LES PREMIERS PAS DU SERVICE DE POLICE

Avant l'existence d'un service de police, les juges nomment des *high constables* pour faire régner l'ordre. En 1823, Hazard Terrill et Eleazar Clark sont chargés de ce travail. En 1837, le juge de paix désigne le chef de la milice pour faire barrage aux faux-monnayeurs qui sévissent dans la région. En 1872, c'est Robert Davidson, alors inspecteur du pain, qui effectue les rondes de nuit.

Pendant la décennie 1870, le chômage engendré par les ratés de la croissance économique et l'augmentation des problèmes liés à l'ivresse publique provoquent une augmentation de la criminalité dans la ville. Soucieux de protéger la propriété privée, les membres du conseil de ville engagent Pierre «Pit» Couture en 1874 et le chargent de surveiller les commerces pendant la nuit. Ancien militaire, le colosse a carte blanche pour faire respecter la loi. Il possède un mandat d'arrestation et de perquisition illimité.

En 1876, la Ville se dote d'un contingent de policiers provinciaux qu'on installe à l'hôtel de ville. Cependant, en 1878, le gouvernement libéral abolit la police provinciale pour des raisons financières. Cet épisode amènera la création d'un service de police municipal à Sherbrooke.

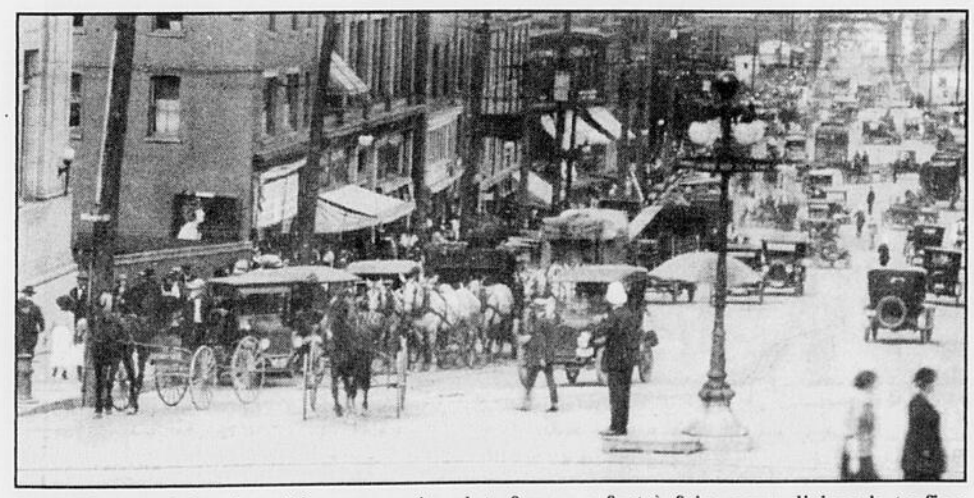


Les 3 policiers du détachement de la police provinciale de Sherbrooke, arrivés en 1876: les officiers Blouin, Rawson et O'Neil. Collection de la Société d'histoire de Sherbrooke.

UN SERVICE DE POLICE MUNICIPAL

En 1879, sous l'administration du maire Ives, les tâches des nouveaux policiers sont définies. En plus de leur patrouille quotidienne, les policiers doivent s'occuper de l'éclairage au centre-ville, effectuer la collecte des taxes municipales et contrôler la qualité et la vente du bois de chauffage.

En 1882, le service de police est fusionné au service de pompier. La nouvelle force d'intervention est dirigée par le chef Robert Davidson. Le nombre de pompiers-policiers qui est de 18 en 1900, passe à 36 en 1922 et à 48 en 1930. En 1929, une réorganisation du service de police permet de revoir les salaires, les conditions d'embauche et les méthodes de travail des policiers-pompiers. D'autres réformes sont entreprises en 1939 alors que le nouveau directeur Arthur A. Maranda impose des examens physiques et écrits pour sélectionner les candidats aux postes offerts.



En 1923, le policier, installé sur sa petite plate-forme, a fort à faire pour diriger le trafic : les passants, les voitures à chevaux, les tramways et les nouvelles arrivées - les automobiles - doivent se partager la rue de façon «civilisée». Fonds Desmond McKeon. La Société d'histoire de Sherbrooke.

En 1944, les services de police sont séparés de ceux des pompiers. Édouard Moreau est le nouveau chef de police de Sherbrooke. Il le restera jusqu'en 1975. Pendant le mandat de Moreau, le service de police subit des transformations majeures. Les policiers délaissent les tâches diverses pour se concentrer sur leur fonction première: maintenir l'ordre. Vers 1960, une école de police est mise en place et des membres du prestigieux FBI donnent même des cours à Sherbrooke.

LA CRÉATION DU SPRS

En 1998, les services de police sont régionalisés. Un même service de police veille sur l'ensemble de la MRC de Sherbrooke. Le nouveau Service de police de la région sherbrookoise (SPRS) compte 160 policiers et policières permanents et 40 temporaires. Cela fait de Sherbrooke l'agglomération urbaine qui compte le moins de policiers au Canada, parmi les autres villes de sa taille.

COMBATTRE LE FEU

Lorsque Sherbrooke acquiert le statut de ville en 1852, le conseil de ville décide de doter la nouvelle municipalité d'un premier service de lutte aux incendies. Il est vrai que les moyens de chauffage et d'éclairage et les nombreuses constructions en bois rendent les bâtiments vulnérables aux incendies.

La nouvelle brigade est composée uniquement de pompiers volontaires. Les citoyens s'engagent sur l'honneur pour une période d'un an. La Ville édicte également des règlements afin de prévenir les incendies : il est interdit de garder de la paille dans les habitations et les propriétaires sont tenus d'équiper leurs immeubles d'échelles et de récipients pour contenir l'eau nécessaire à l'extinction des feux.

FUSION ET PROFESSIONNALISME

En 1882, la fusion des services municipaux réunit le service du feu, de la police, de l'éclairage, de l'hygiène et le comité des pauvres. Cette date marque la fin du système de pompiers volontaires. Au nouveau département de la police et du feu, les hommes sont à la fois pompiers et policiers et reçoivent un salaire.

En 1939, on modernise le service de pompier. Les responsabilités sont clarifiées et les tâches sont réattribuées de façon à augmenter l'efficacité du service. Le personnel doit suivre des cours dont une formation en premiers soins et subir des tests physiques. On renouvelle également le matériel de lutte aux incendies : des camions et échelles sont alors achetés. Dans le but de diminuer les appels de feu, le nouveau chef Maranda favorise aussi la création d'un service de prévention des incendies. Il faudra cependant attendre l'année 1948 et les premières luttes syndicales pour que la semaine de travail des pompiers passe de 72 heures à 48 heures!

Lorsque le service d'incendies devient autonome en 1944, c'est Percy Donahue qui en devient le chef. Notons que les policiers et les pompiers cohabitent tout de même dans le même édifice jusqu'en 1974. Cette situation cause de nombreuses frictions entre les deux corps.

En 1988, sous l'impulsion du nouveau chef Jacques Denault, une réorganisation majeure du service est effectuée. Denault croit pouvoir améliorer l'efficacité des interventions en construisant de nouvelles casernes. La Ville investit également 600 000$ dans l'achat d'un nouveau type de camion d'intervention doté d'une plate-forme élévatrice que l'on nomme communément la «Girafe Freighliner». C'est aussi à ce moment que le service d'incendies commence à se régionaliser, avec l'adhésion de la ville de Fleurimont.



Un groupe de 15 pompiers assiste à un cours de secourisme en 1949. Dans l'ordre habituel: le directeur W. Percy Donahue, Benoît Clavel, M. Goudreau, Raymond Dumont, Théodore Lamoureux, Paul Chevigny, Lionel Boudreau, le lieutenant Léo-Paul Harton, Arthur Mongeau, Jim Scholes, Gérard Donahue, un membre de la voirie, Lucien Lachance, André Aubé, M. Bolduc. Fonds Lucien Lachance. La Société d'histoire de Sherbrooke.

Le travail des policiers et des pompiers a beaucoup évolué au cours des années. Les policiers d'aujourd'hui tentent d'être des médiateurs, des agents de paix, plutôt que de se limiter à réprimer les conflits. L'accent mis sur l'éthique policière et la multiplication des contraintes légales sont aussi des facteurs qui influencent le travail des agents. Les pompiers, quant à eux, sont, depuis 1995, les premiers répondants lors des appels de détresse. La prolifération des matériaux synthétiques et des matières toxiques rend aussi la tâche des soldats du feu plus ardue. C'est pourquoi ces hommes et femmes qui veillent à la sécurité de la population doivent constamment maintenir à jour leurs connaissances.

Recherche et rédaction: Philippe Fortin
Infographie: Mélanie Morissette

75e
LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE SHERBROOKE
La Société d'histoire de Sherbrooke
275, rue Dufferin, Sherbrooke, QC
J1H 4M5
Téléphone : 819 821-5406
Télécopieur : 819 821-5417
www.shs.ville.sherbrooke.qc.ca

Sherbrooke 200 ans d'histoire 1802-2002

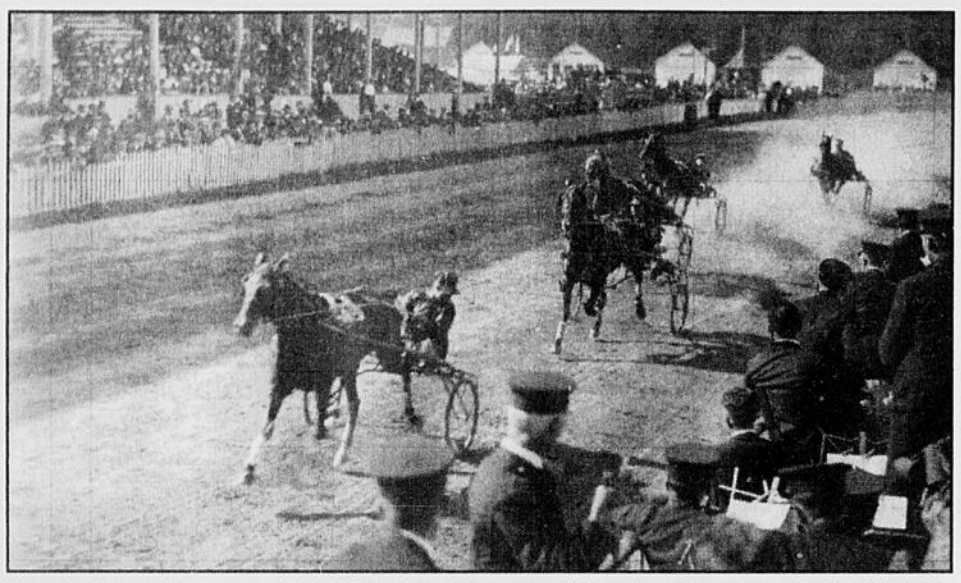
Le goût du dépassement

(Première partie)

Des débuts de la ville jusqu'à la fin du 19e siècle, le sport occupe de plus en plus de place à Sherbrooke. L'apparition d'une petite bourgeoisie urbaine et anglophone, assez aisée pour dédier quelques heures par semaine aux loisirs, favorise ce phénomène. Par conséquent, les premiers sports pratiqués à Sherbrooke, tels le sport hippique et le cricket, sont de tradition britannique. Des sports typiques du pays, comme la crosse et la raquette, s'implantent aussi à Sherbrooke.

LES COURSES DE CHEVAUX

En 1868, des courses ont lieu à Sherbrooke sur le rond de M. Chamberlain. On note qu'une foule distinguée assiste aux courses : «Beaucoup de dames embellissent le tournoi de leur présence» Les bourgeois locaux anglophones et francophones s'y côtoient. L'aspect sportif mis à part, les courses sont une activité qui est bénéfique à Sherbrooke. En effet, les visiteurs de la région, attirés par les courses, font la joie des hôteliers locaux. Plusieurs autres commerçants, comme les photographes, profitent de l'occasion pour offrir des rabais invitants.



Lors de l'exposition agricole de 1923, c'est «Reproacheful» qui est le gagnant de l'amble 2.20. Fonds Desmond McKeon Sr. La Société d'histoire de Sherbrooke.

LE CRICKET, UN SPORT TOUT À FAIT «BRITISH»

En 1875, les journaux rapportent que le *Cricket Club* de Sherbrooke a défait l'équipe de Lennoxville par 93 points. L'année suivante, Sherbrooke affronte Bury, Richmond et Cookshire. Les journaux de l'époque donnent les pointages, mais sans plus. En 1876, le club de Sherbrooke affronte même le *Grand Trunk Cricket Club* de Montréal contre lequel il remporte la victoire. Le fait que les parties peuvent se dérouler le matin sur semaine, démontre que le sport est réservé aux bourgeois qui peuvent s'affranchir des obligations ouvrières.

LA CROSSE

Vers la fin du 19e siècle, un sport assez rude que l'on associe à la culture amérindienne gagne en popularité à Sherbrooke : la crosse. Le premier club de crosse à Sherbrooke est les *Maple Leafs* de Sherbrooke, organisé vers 1874. Une farouche rivalité existe à cette époque entre ce club et celui de Capelton, les *Blues*.



**Les *Crescents* sont champions de la ligue de la ville en 1907.
Collection de la Société d'histoire de Sherbrooke.**

Plusieurs centaines de personnes se déplacent pour voir les parties. Soulignons qu'à cette époque les spectateurs ont l'habitude de parier sur les résultats des matchs. Les parties se déroulent à l'extérieur sur des terrains vagues de Sherbrooke, d'abord au Champ-de-Mars, puis au Plateau Parc, près du parc Victoria. Avant l'instauration des parties chronométrées, c'est l'équipe marquant 3 buts qui l'emporte. Si les équipes sont d'égale force, les parties peuvent durer une heure; dans le cas d'une disparité trop grande, la joute peut se terminer en 10 minutes. Les équipes comptent douze joueurs qui s'affrontent sans possibilité de rotation.

LA RAQUETTE

Le premier club de raquette de Sherbrooke est le *Sherbrooke Snowshoe Club*. Fondé en 1877, le club, qui se réunit d'abord au *Magog House*, est composé de notables anglophones locaux tels que le banquier E.S Brooks, le député W. B Ives et le promoteur T. F Morkill. En 1885, un premier club de raquette francophone voit le jour; c'est le club Tuque Rouge. La réunion de fondation a lieu à l'hôtel Bellevue. Trois ans plus tard, un autre club apparaît dans le quartier Est; c'est le Saint-François. Ce club est le premier à inclure dans ses effectifs un corps de clairons et tambours, renouant avec la tradition militaire à l'origine des clubs de raquettes. Viennent ensuite deux autres clubs que sont le Dollard (1910) et le Gounod Inc. (1913).

Les raquetteurs organisent une variété d'événements sportifs comme des épreuves de rapidité dans les rues du centre-ville, des marches en forêt et des marathons. Des activités de bienfaisance sont aussi mises sur pied. Ainsi, de 1910 à 1969, le club de raquettes Dollard court la guignolée dans les rues de Sherbrooke.

Les clubs de raquettes organisent également des activités sociales : des jeux de cartes, des soupers, des danses, des soirées avec orchestre. En somme, un éventail d'événements qui permettent aux raquetteurs de faire connaître leurs organisations à la population et en même temps de recueillir des fonds pour leurs activités.

Il existe une grande fraternité entre les raquetteurs. Les clubs de Sherbrooke prennent l'habitude de rendre visite aux autres clubs du Québec. En janvier 1887, le Tuque Rouge organise une excursion pour rendre visite au club Saint-Jean-Baptiste de Trois-Rivières. Les divers clubs joindront une union canadienne (1907) et une association locale à partir de 1914. Signalons que la raquette reste très populaire jusque dans les années 1940. C'est ainsi qu'en 1943 Sherbrooke accueille le 33e congrès international des raquetteurs.



**En 1925, 4 raquetteurs de clubs différents quittent Sherbrooke et entreprennent une marche de 172 milles (275 km) en raquette pour joindre Lewinston, au Maine, où se tiendra le congrès annuel de leur association. Il prennent ici la pose devant le magasin de chaussures MacAllister's de Coaticook.
Fonds du Club de raquette Tuque Rouge. La Société d'histoire de Sherbrooke.**

Au début du vingtième siècle, le sport commence à se démocratiser. L'activité physique, auparavant réservée à une élite, est désormais vue comme un remède aux problèmes moraux et physiques engendrés par l'industrialisation et le progrès. L'Église et l'entreprise privée favorisent alors la formation de clubs sportifs où le simple citoyen peut évacuer les frustrations engendrées par son labeur quotidien.

Recherche et rédaction : Philippe Fortin
Infographie : Mélanie Morissette

75e
LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE SHERBROOKE
La Société d'histoire de Sherbrooke
275, rue Dufferin, Sherbrooke, QC
J1H 4M5
Téléphone : 819 821-5406
Télécopieur : 819 821-5417
www.shs.ville.sherbrooke.qc.ca
76430

Sherbrooke 200 ans d'histoire 1802-2002

Le goût du dépassement

(Deuxième partie)

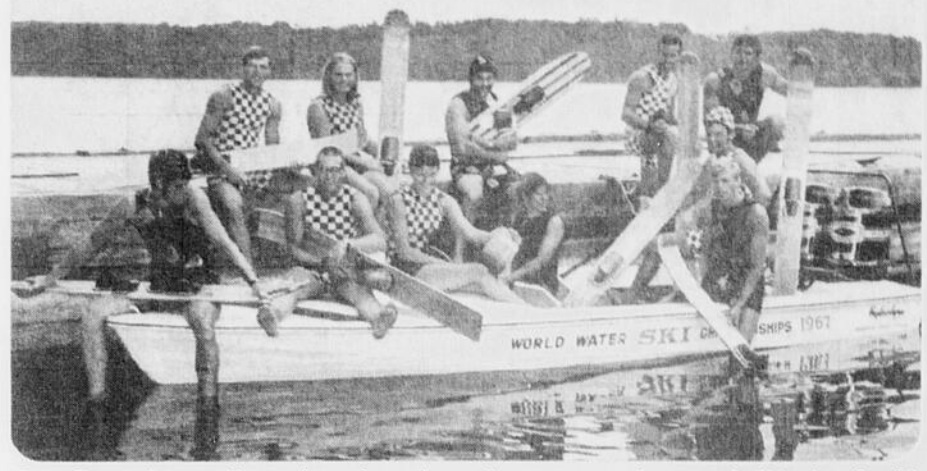
LE CURLING

En 1880, un groupe de gentlemen de Sherbrooke se réunit au *Magog House* pour former le *Sherbrooke Curling and Skating Club*. Ces membres, que sont le commissaire de la BALCO R.W. Heneker, le docteur John Ferguson, le commerçant R.D. Morkhill et l'industriel Andrew Paton, conviennent d'abord d'utiliser des *curlings* de fer et non de pierre. Les parties sont jouées à l'ancien *Drill Shed* de la rue de Montréal (à l'emplacement de l'actuelle école Plein Soleil). En 1891, on déménage le club sur la rue Water (rue des Abénaquis). Au nouvel emplacement, les spectateurs et les joueurs peuvent se détendre au salon installé près de l'aire de jeu pour déguster le «Curling Tea» offert par les femmes des joueurs. Des «bonspiels», qui opposent des équipes du Québec et de l'Ontario, sont fréquemment organisés. Au Québec, on utilise des pierres de granit tandis qu'elles sont en fonte en Ontario.



Le curling connaît une grande popularité dans les années 1950. On voit ici les gagnants du tournoi de curling mixte de 1956 qui posent en compagnie de leurs mascottes. Fonds de la famille Sylvestre. La Société d'histoire de Sherbrooke.

SKI NAUTIQUE



Jean Perrault, que l'on voit en haut à gauche, pose avec le reste de l'équipe de ski nautique du Canada. Tiré de : Programme officiel du Championnat mondial de ski nautique. Fonds Louis-Philippe Demers. La Société d'histoire de Sherbrooke.

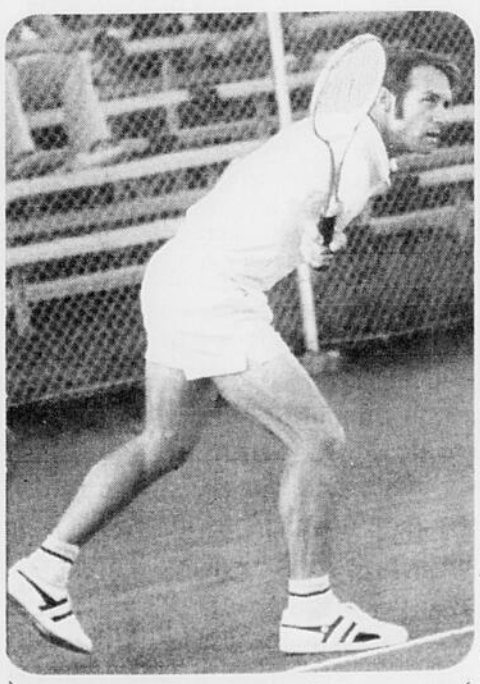
Du 27 août au 3 septembre 1967 a lieu à Sherbrooke le 10e Championnat du monde de ski nautique. Si les Américains remportent les grands honneurs, les Canadiens causent une surprise en enlevant la troisième position. Jean Perrault, alors champion canadien, fait partie de l'équipe. Il dirigera par la suite l'école de ski nautique de Sherbrooke. 25 pays participent aux épreuves. Pour accueillir les compétiteurs, la municipalité construit, en face du lac des Nations, le pavillon Armand-Nadeau.

LE TENNIS

En plus des sports d'équipe, certains sports individuels, comme le tennis, s'implantent à Sherbrooke. En 1923, le club *Woodlands* qui se consacre exclusivement au tennis, apparaît à Sherbrooke. Les participants, évoluant sur la surface «glaiseuse et durcie» du club de la rue Bowen sud, sont pour la plupart anglophones. Mais, peu à peu, les francophones adoptent le sport et plusieurs autres clubs s'ajoutent : le club Sherbrooke-Est vers 1935 et le Club Tuque Rouge (1939).

UN AS DE LA RAQUETTE : ROBERT BÉDARD

Né à St-Hyacinthe en septembre 1931, Robert Bédard commence à jouer au tennis à Sherbrooke à l'âge de 15 ans. Bien qu'il excelle dans plusieurs autres sports comme le hockey et le baseball, Bédard décide de se concentrer sur le tennis. Il joue la plupart de ses matchs locaux au Tennis Mont Plaisant et y côtoie d'autres vedettes locales comme Yvan Boisvert et Marthe Tanguay.



À ses débuts, Robert Bédard est surnommé «le ramasseux» en raison de la facilité avec laquelle il renvoie les balles de ses adversaires. Archives de La Tribune.

C'est pendant les années 1950 que Robert Bédard connaît ses meilleurs moments. En 1952, il remporte le championnat provincial. L'année suivante, il part peaufiner son jeu aux États-Unis à l'*UCLA*. Dès 1954, Robert Bédard est proclamé champion canadien; il le restera jusqu'en 1962, année de son retrait de la compétition internationale. Au cours de sa carrière, il a l'occasion de se mesurer aux meilleurs joueurs internationaux de l'époque comme l'Américain Whitney Reed, le Français Jean Borotra et l'Indien Ramanathan Krishnan.

Grâce aux succès de Bédard, le tennis connaît un essor considérable à Sherbrooke pendant les années 1950 et 1960. Plusieurs terrains sont mis en chantier.

LE SKI ALPIN

C'est en 1921 que le *Sherbrooke Ski Club*, une première organisation vouée au ski, apparaît à Sherbrooke. Les membres se rassemblent à la ferme Breault, sur le chemin de Brompton, pour faire du ski et du cross-country. En 1940, le ski de descente gagne en popularité, ce qui permet l'ouverture du centre de ski Hillcrest à North Hatley. À partir de 1943, les membres de l'école de ski Hillcrest peuvent profiter des conseils d'Eric Schiller, qui enseigne la fameuse technique de slalom autrichienne «wedeld». C'est à Hillcrest qu'est formé le grand champion sherbrookois Jean Lessard.



Jean Lessard de Sherbrooke représente le Canada aux Jeux olympiques de Squaw Valley en 1960. Tiré de : Journal Kiwanis, 1959. Fonds Louis-Philippe Demers. La Société d'histoire de Sherbrooke.

Jean Lessard obtient ses premiers succès lorsqu'il devient champion junior des Cantons-de-l'Est de 1948 à 1952. De 1953 à 1959, il est champion senior. De plus, il remporte le trophée Adams au mont Orford trois années consécutives et en 1959, il gagne le slalom spécial au «Québec Kandahar» du mont Tremblant. Champion canadien en 1958 et 1959, il est membre de l'équipe olympique qui participe aux Jeux d'hiver de Squaw Valley aux États-Unis en 1960.

Les Sherbrookois se passionnent désormais pour le ski. C'est ainsi qu'en 1959, sous l'impulsion d'Antonio Pinard, la Ville de Sherbrooke achète des terrains sur le versant nord du mont Bellevue pour y aménager un centre de ski. En 1963, on inaugure un chalet qui ne sera remplacé qu'en 1989. Le site permet aujourd'hui la pratique de la raquette, du ski de fond et du patinage.

Recherche et rédaction : Philippe Fortin
Infographie : Mélanie Morissette

75e
LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE SHERBROOKE
La Société d'histoire de Sherbrooke
275, rue Dufferin, Sherbrooke, QC
J1H 4M5
Téléphone : 819 821-5406
Télécopieur : 819 821-5417
www.shs.ville.sherbrooke.qc.ca
76431

Sherbrooke 200 ans d'histoire 1802-2002

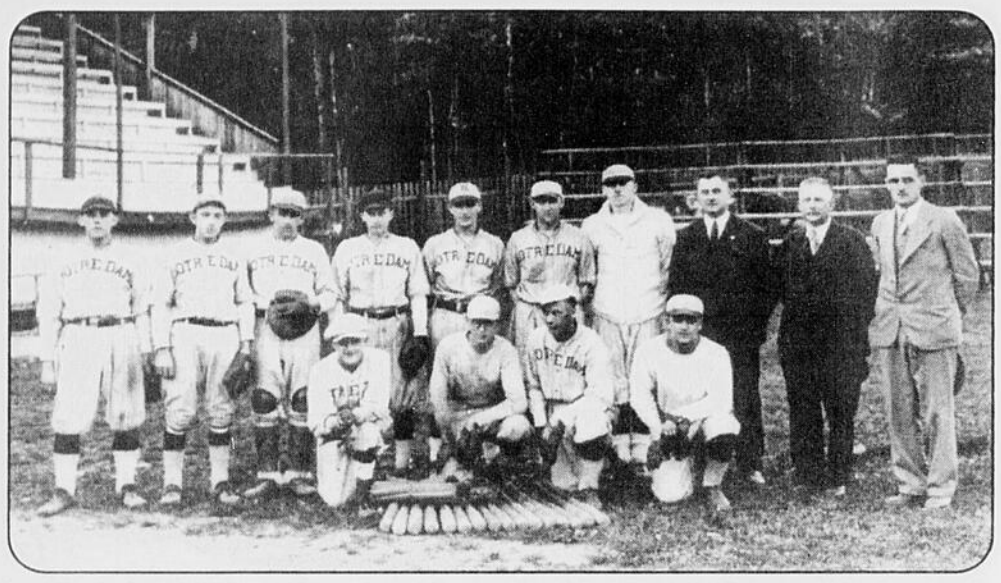
Le goût du dépassement

(Suite et fin)

Au début du 20e siècle, l'activité sportive est perçue comme un moyen de faire des profits. Par conséquent, des groupes d'hommes d'affaires entreprennent la construction d'infrastructures pour la pratique de deux sports qui deviennent de plus en plus populaires : le baseball et le hockey. Cette vision mercantile du sport permet l'émergence du «sport spectacle», où rassemblement populaire et performance sportive ne font qu'un.

UN SPORT AMÉRICAIN : LE BASEBALL

C'est au début du 20e siècle que le baseball, un sport importé des États-Unis, gagne en popularité à Sherbrooke. La proximité des États-Unis est un facteur qui peut expliquer le succès du baseball à Sherbrooke. Si les premières équipes sont composées de joueurs locaux, les responsables d'équipes n'hésiteront pas à recruter des joueurs américains pour attiser l'intérêt des amateurs. De plus, la ville possède à quelques reprises des équipes qui font partie des filiales des ligues majeures de baseball, ce qui assurera à ces formations un certain prestige et un apport en joueurs talentueux.



Le club de baseball Notre-Dame, au stade municipal de la rue du Parc en 1930. Lorsque le Notre-Dame ne jouait pas au parc Dufresne, il affrontait son grand rival, le Saint-Rock, au stade municipal. Fonds Gérard Auray. La Société d'histoire de Sherbrooke.

Le baseball à Sherbrooke : chronologie sélective

1910: Le *Sherbrooke Team* joue sa première partie au terrain du parc Victoria nouvellement acheté au club de crosse. Il écrase Waterville par le compte de 11 à 2.

1922: Formation d'une ligue industrielle pour les ouvriers de Sherbrooke. Parmi les compagnies qui y participent, on retrouve : l'Ingersoll Rand, la Canadian Connecticut Cotton Mills, la Julius Kayser Co., la Peerless Jewelry, la E.T. Fairbanks Co. et la Panther Rubber Co.

1923: Le Club de baseball de Sherbrooke compte dans ses rangs le fameux Henry Tormahlen, un des premiers joueurs américains à évoluer à Sherbrooke.

1935: Amédée Roy et Sarto Roy évoluent pour le club de Sherbrooke. Un stade de baseball de Sherbrooke porte aujourd'hui le nom d'Amédée-Roy.

1935: Plusieurs centaines de personnes se déplacent pour voir jouer la fameuse équipe américaine «House of David» qui affronte le club de Sherbrooke.

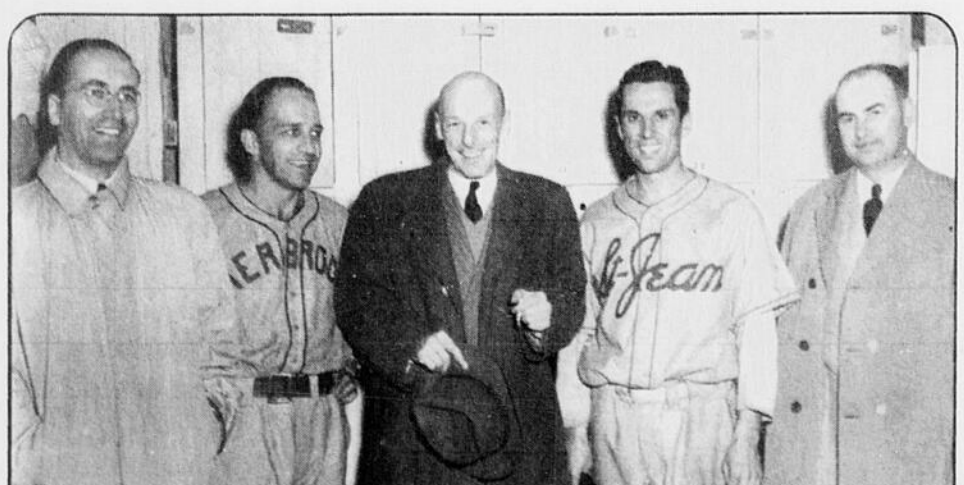
1942: Sherbrooke est admis dans la ligue *Border* et devient l'un des clubs affiliés aux *Cards* de St-Louis.

1946: En engageant Manny McIntyre, Sherbrooke devient le 2e club dans le baseball organisé, après les Royaux, à intégrer un joueur noir.

1951: Les Athlétiques de Sherbrooke battent le club de Québec en finale de la ligue Provinciale. Au petit matin, le stade de baseball de Sherbrooke est détruit par le feu.

1964: Les Alouettes de Sherbrooke embauchent l'ex-lanceur des Royaux de Montréal, Jean-Pierre Roy, comme instructeur.

1971: Sherbrooke obtient une concession dans la ligue de baseball *Eastern* de calibre AA. Les Pirates de Sherbrooke, club affilié des Pirates de Pittsburgh, commencent leurs activités en 1972. Tony Armas et Ken Tekulve, futures vedettes des ligues majeures, évoluent ensemble à Sherbrooke en 1973.



En 1948, dans la chambre des Black Sox de Sherbrooke, on reconnaît dans l'ordre habituel Roger Dugré, l'un des directeurs de l'équipe, le joueur-entraîneur Roland Gladu, John S. Bourque, Jean-Pierre Roy, gérant des Braves de Saint-Jean et Me Roland Dugré, 2e vice-président des Black Sox. Fonds John S. Bourque. La Société d'histoire de Sherbrooke.

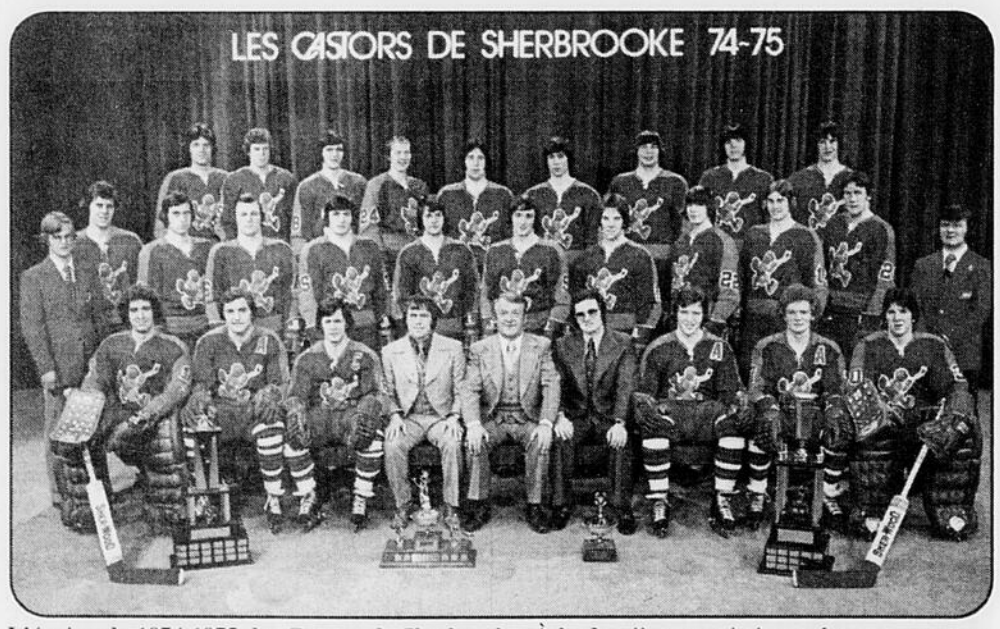
HOCKEY JUNIOR MAJEUR : LES DÉBUTS DES CASTORS JUNIORS (1969-1982)

Les Castors juniors débutent leurs activités en 1969. Ils héritent du nom des Castors seniors de la défunte Ligue Provinciale. Les joueurs proviennent de la concession des Canadiens de Thetford Mines que l'on a déménagée à Sherbrooke.

Jusqu'à leur dissolution en 1982, les Castors juniors représentent une puissance de la Ligue de hockey junior majeur. Ils atteignent trois fois la coupe *Memorial* : en 1974, 1977 et 1982. De plus, un joueur des Castors, Ron «Fritz» Carter, remporte le championnat des compteurs en 1977-1978. Les Castors s'illustrent également sur la scène internationale en remportant la médaille d'argent au Championnat mondial de hockey junior tenu en Finlande en 1976.

Malgré les succès de l'équipe sur la glace, les assistances à la baisse forcent les propriétaires à déménager l'équipe à St-Jean-sur-le-Richelieu en 1982. Pendant les années 1980, Sherbrooke accueille alors deux formations de la Ligue américaine de hockey : les *Jets* de Sherbrooke de 1982 à 1984 et les Canadiens de Sherbrooke de 1984 à 1990.

Le hockey junior revient à Sherbrooke en 1992 avec les Faucons qui évolueront sous ce nom jusqu'en 1997. Devant les succès mitigés remportés par l'équipe, les propriétaires décident d'en changer le nom pour les «Castors de Sherbrooke» de façon à renouer symboliquement avec la tradition d'excellence du passé.



L'équipe de 1974-1975 des Castors de Sherbrooke. À la dernière rangée à gauche, on remarque François Robert, qui relata la fameuse saison 1974-1975 dans le livre *O Castors je me souviens*. Collection de la Société d'histoire de Sherbrooke.

Vers la fin du 19e siècle, ce sont surtout les membres des classes aisées qui peuvent se permettre la pratique du sport. Mais, grâce aux effets bénéfiques qu'on lui attribue, et, en raison des retombées économiques qu'il produit, le sport devient une activité sociale importante dès le début du 20e siècle.

Certains sports d'origine britannique comme le cricket ont disparu; par contre, d'autres tels le curling subsiste encore aujourd'hui. Les sports d'équipe qui peuvent rallier un large public comme le hockey et le baseball restent les plus populaires aujourd'hui. Périodiquement, les manifestations internationales comme les Jeux olympiques permettent de découvrir certaines disciplines sportives, entre autres, le patinage de vitesse ou le ski de compétition. En terminant, mentionnons que le soccer, un sport apprécié des filles autant que des garçons, gagne en popularité au Québec depuis quelques années.

Recherche et rédaction : Philippe Fortin
Infographie : Mélanie Morissette

75e
LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE SHERBROOKE
La Société d'histoire de Sherbrooke
275, rue Dufferin, Sherbrooke, QC
J1H 4M5
Téléphone : 819 821-5406
Télécopieur : 819 821-5417
www.shs.ville.sherbrooke.qc.ca
76432

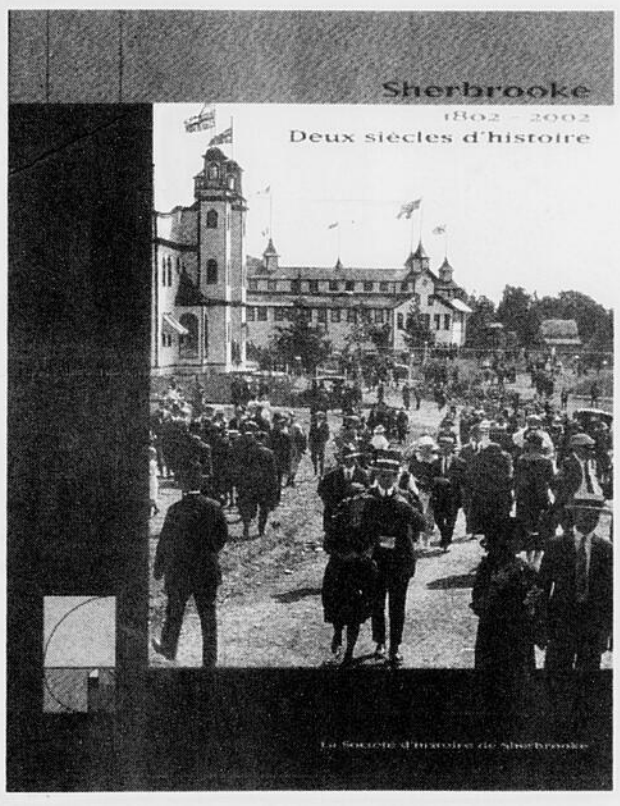
La Société d'histoire de Sherbrooke fête 75 ans d'existence !

Pour clore cette année d'activités intenses, la Société d'histoire de Sherbrooke organise une fête de 17h à 19h, jeudi le 5 décembre 2002.

Nous lançons une invitation toute spéciale aux personnes qui fêtent cette année leur 75e anniversaire de naissance. Veuillez confirmer votre présence en composant le 821-5406.

La Société d'histoire de Sherbrooke est heureuse de vous annoncer la création de la Fondation de la Société d'histoire de Sherbrooke. L'annonce officielle aura lieu lors de la fête du jeudi 5 décembre 2002.

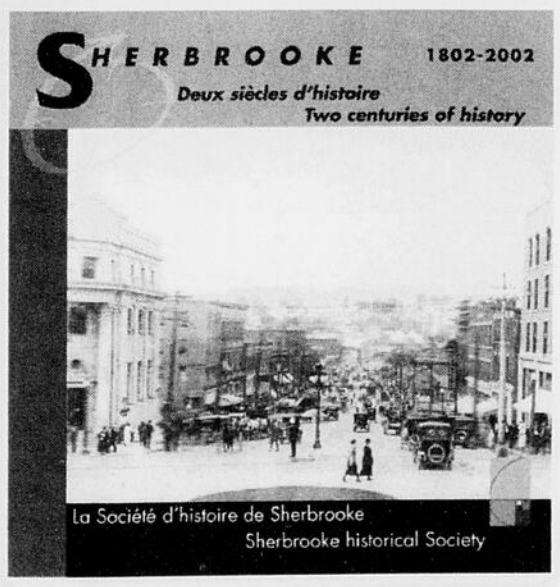
Au cours de cette année, la Société d'histoire de Sherbrooke a publié ou réédité 3 livres et un cd-rom.



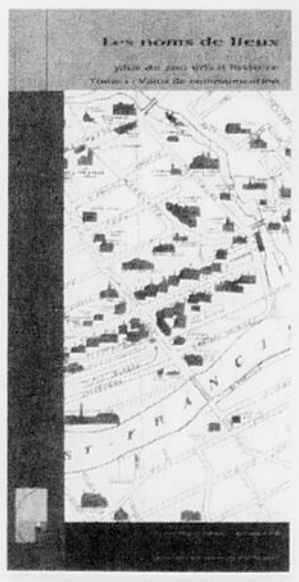
Sherbrooke 1802-2002, deux siècles d'histoire,
Andrée Désilets
26,70$



Guide historique du Vieux Sherbrooke,
Jean-Pierre Kesteman
10,65$



Sherbrooke 1802-2002, deux siècles d'histoire
Sherbrooke 1802-2002, two centuries of history
CD-ROM produit en collaboration avec l'Université de Sherbrooke
3,00$



Les noms de lieux de Sherbrooke,
plus de 200 ans d'histoire,
Tome 1: Voies de communication
Gérard Coté et
Jean-Marie Dubois
13,89$

Je désire renouveler mon adhésion comme membre de la Société d'histoire de Sherbrooke ☐
Je désire devenir membre de la Société d'histoire de Sherbrooke ☐

Nom _____ Adresse _____

_____ _____

code postal _____ tél. rés. _____ Courriel _____
tél. bur. _____ télec. _____

Membre régulier ☐ 30$ Membre étudiant ☐ 15$
Membre familial ☐ 40$
Corporation à but non lucratif ☐ 60$
Corporation à but lucratif ☐ 120$
Membre bienfaiteur: individuel ☐ 120$ corporatif ☐ 350$

Paiement: chèque ☐ Visa ☐ Master Card ☐
No: de la carte _____ (incluant les chiffres situés à l'endos de la carte)
Date d'expiration _____
Signature _____

***La Société d'histoire de Sherbrooke** a besoin de votre soutien. Elle entend être attentive aux besoins de toutes les sherbrookoises et de tous les sherbrookois. Devenez membre de la Société d'histoire de Sherbrooke ou renouveler votre adhésion dès maintenant. La carte de membre est valide jusqu'au 31 décembre 2003.*

75e

La Société d'histoire de Sherbrooke
275, rue Dufferin, Sherbrooke, QC
J1H 4M5
Téléphone : 819 821-5406
Télécopieur : 819 821-5417
www.shs.ville.sherbrooke.qc.ca
Graphiste: Isabelle Desharnais

6LT32LTJ2311 LA TRIBUNE SPECIAL GF 6LT32LTJ2311 ZALLCALL 16:20 11/20/02

Témoin de *notre histoire* depuis...



50 ans

Radio-Canada
Estrie

84865